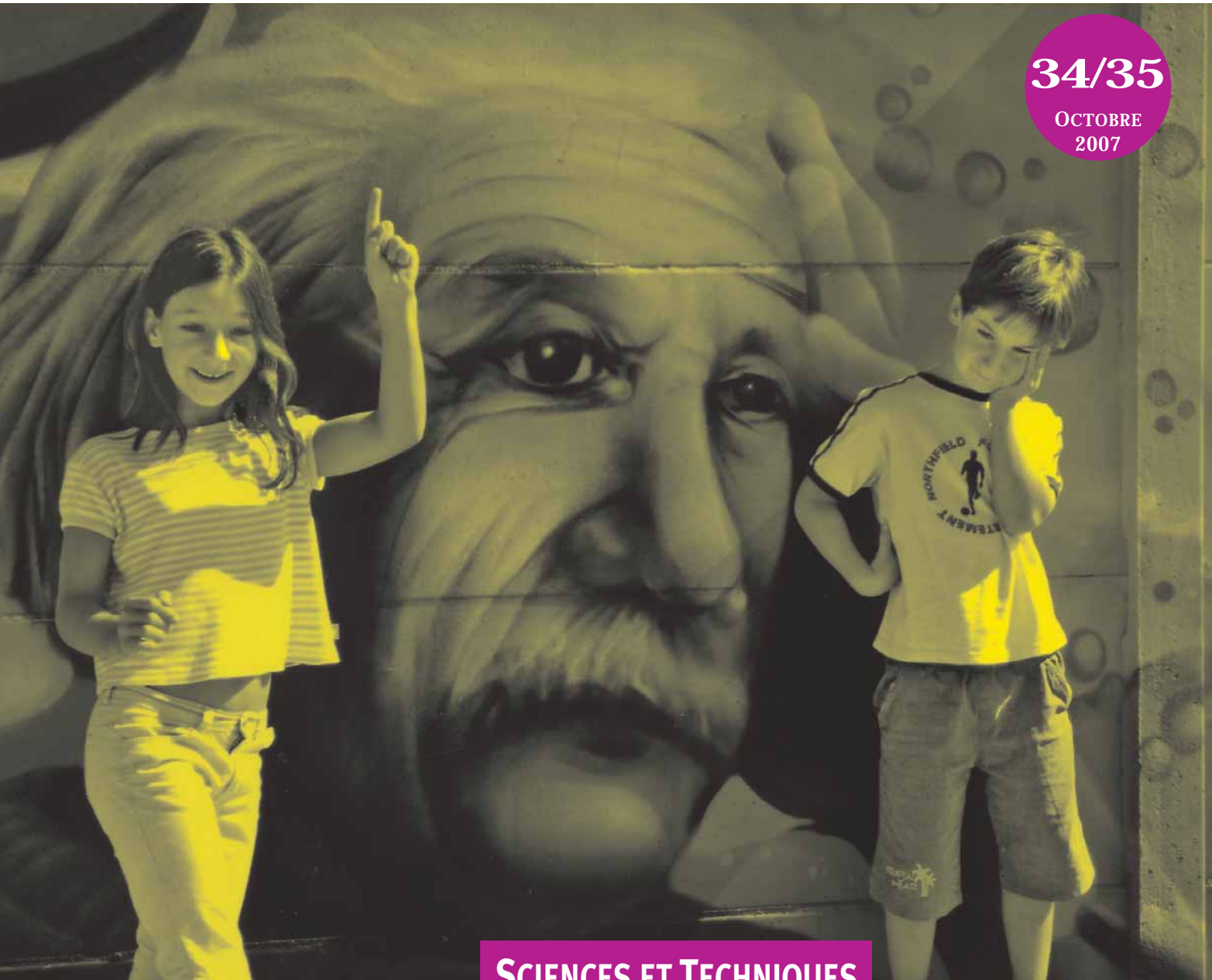


Bibliothèque(s)

34/35

OCTOBRE
2007



SCIENCES ET TECHNIQUES

Éditorial, par Dominique Arot **1** Sommaire **2** Bibliobrevés **4** En souvenir de Francis Agostini **10**
Petite note liminaire, par Philippe Raccah **11** La science, une belle province de la culture, par Pierre Léna **12** De la vulgarisation à la culture
scientifique et technique, par Roland Schaer **16** Sciences et techniques : le versant obscur des bibliothèques publiques, par Bertrand Calenge
22 Quelques questions à propos de trois grandes dames parisiennes, par Philippe Raccah **28** L'action régionale de la Médiathèque de
la Cité des sciences et de l'industrie, par Marie-Pierre Tallec **32** La Cité de la santé : un espace pour s'informer, par Tù Tãm Nguyêñ **35** Les
bibliothèques scientifiques : évolutions et enjeux, par François Cavalier **39** Un problème mal posé ? La formation scientifique et technique
des bibliothécaires, par Jean-Philippe Lamy **47** L'amour des sciences. Une expérience à la BDP de l'Ardèche, par Stéphanie Combet et Jean-Gabriel
Coscolluela **51** La semaine test face aux doutes de l'acquéreur-déshebeur, par Claire Bajard **54** La bibliothèque du mathématicien, par Martin
Andler **56** La science à travers Champs, par Marie-Luce Poupard et Michel Cabaret **58** La Science se livre, par Marie-Josée Zeisser **61** L'Essonne fête la
science, par Marylène Larrière-Cabiran **63** L'édition de vulgarisation scientifique, par Nicolas Witkowski **68** « Il vaut toujours mieux vendre une
sphère pour ce qu'elle est. » La vulgarisation scientifique, parlons-en !, par Denis Guedj **72** La science à croquer, par Christine Rosenbaum **73**
Les sciences en ligne, par Natalie Pigeard-Micault **76** Sauramps, la science de fonds en comble, par Mathieu Bec **79** Bibliographie succincte **81**
Actualités de l'ABF • Les gens • En bref • Nantes 2007, Congrès du cœur et de l'esprit, par Dominique Arot • La médiation scientifique, par Blaise Mijoule • Métiers et statuts,
par Éric Hébert • Internet au service du livre : quand les libraires indépendants s'organisent, par Sabine Naegelen • Passage en Suisse, par François Marin **82** Réflexions •
Le prix du savoir, entretien avec Didier Nordon **100** Espaces et architectures • « They read in a Koolhaas », les bibliothèques publiques de Seattle, par Aline Girard **103**
Parole(s) d'éditeur • Verger aux pommes..., par Florence Schreiber **108** Les bibliothèques exposent **110** Notes de lecture • De la science aux fourneaux
• Lectures ouvrières à St Etienne du Rouvray, des années Trente aux années Quatre-vingt dix • La bibliothèque de l'Académie royale des Sciences au XVIII^e siècle **111**

Faites de Demco le meilleur ami de votre bibliothèque

Des centaines de nouveaux
produits spécialisés



Pour en savoir plus, contactez-nous:

par téléphone au **0800 908 382**

par fax au **0800 908 376**

par e-mail : **info@demco.fr**

ou consultez notre site internet : **www.demco.fr**

DEMCO
Votre partenaire spécialiste des bibliothèques
2007

• une expérience de plus de 100 ans • des milliers de produits spécialisés

Fax: **0800 908 376**
Téléphone: **0800 908 382**

Faites de DEMCO le meilleur ami de votre bibliothèque

The collage includes: a woman reading a book, a wooden bookshelf, a red sofa, a white rolling cart, and a child sitting on a green ball reading a book.



Votre partenaire,
spécialiste des
bibliothèques

Des thèmes essentiels qui intéressent les jeunes et leurs familles. Pour répondre aux attentes de vos lecteurs et leur permettre de faire les bons choix d'orientation : proposez les collections de l'Onisep.

Les Dossiers



Chaque titre de cette collection est une véritable référence sur les filières d'études, les métiers et les secteurs professionnels. Ces ouvrages thématiques complets sont destinés à être le socle de votre documentation.

DERNIERS TITRES :

- Le dico de l'orientation 2007
- Le dico des métiers 2007
- Les écoles de commerce

Prix unitaire : 9 €

34,20 €
Abonnement
4 Numéros

Parcours, construire son avenir



Cette collection s'adresse aux jeunes, parents, professionnels du monde éducatif... Chaque titre est un guide complet d'informations sur les métiers, leur environnement et les formations qui y conduisent. Pour construire un projet professionnel solide.

DERNIERS TITRES :

- Transport et logistique
- Journalisme, communication, documentation
- L'humanitaire

Prix unitaire : 12 €

114 €
Abonnement
10 Numéros

Voie Pro



Une collection destinée aux jeunes qui souhaitent se diriger, après la classe de 3^e, vers l'apprentissage d'un métier. Voie Pro met en avant les métiers phares et les formations professionnelles conduisant aux diplômes recherchés par les employeurs.

DERNIERS TITRES :

- Les métiers de l'agriculture et de la forêt
- Les métiers des industries graphiques
- Les métiers de l'hôtellerie et de la restauration

Prix unitaire : 7,50 €

28,50 €
Abonnement
4 Numéros

Réadaptation



La revue mensuelle sur les handicaps et les personnes handicapées destinée aux professionnels de la réadaptation, aux médecins, aux personnes handicapées et à leurs familles. Dans chaque titre : une interview d'une personnalité, une partie magazine sur l'actualité de la réadaptation, un dossier thématique complet.

DERNIERS TITRES :

- Mutualité, fonction publique et handicap
- Poliomyélite
- Les maisons départementales des personnes handicapées

Prix unitaire : 9 €

70 €
Abonnement
10 Numéros

Les Fiches Métiers

Nouvelle version !

Le principe de base : 1 fiche = 1 métier. 12 numéros sont déjà disponibles. Les fiches métiers ont changé de forme : une toute nouvelle formule, plus complète, totalement mise à jour et plus facile d'accès pour les élèves de collège. Elles se présentent sous forme de fascicules classés par secteur.

DERNIERS TITRES :

- Fonction publique
- Maths, physique
- Mécanique dans l'industrie et les services
- Énergies
- Transport, logistique
- Commerce, distribution

Prix unitaire : 10 €



Vous pouvez commander ou acheter directement ces ouvrages.

Internet

www.onisep-librairie.fr

Règlement par chèque ou carte bancaire

Courrier

Onisep, 12 mail Barthélemy-Thimonnier Lognes, 77437 Marne-la-Vallée Cedex 2

Sur papier libre, accompagné de votre règlement par chèque à l'ordre de l'agent comptable de l'Onisep
Frais de port : 4 € / Dom-Tom et étranger : nous consulter

Librairie de l'éducation

13, rue du Four, 75006 Paris (M^o Mabillon)
Ou dans les librairies Onisep de votre région et toutes les librairies

Une information, un renseignement...

01 64 80 35 00

De 9h à 17h30



© P. Dana

Publication paraissant depuis 1907.
Éditée par l'**Association des
bibliothécaires de France**

31, rue de Chabrol – 75010 Paris
Téléphone : 01 55 33 10 30
Télécopie : 01 55 33 10 31
abf@abf.asso.fr
www.abf.asso.fr

Directeur de la publication
Dominique Arot

Rédacteur en chef
Philippe Levreaud
redaction@abf.asso.fr

A collaboré à ce numéro
Philippe Raccah

Comité de rédaction
Dominique Arot, Geneviève
Boulbet, Danielle Chantereau,
Bernard Demay, Jean Mallet,
Philippe Raccah, Caroline Rives,
Florence Schreiber.

Responsable de rubrique
Les bibliothèques exposent
Nicole Picot

Publicité
Josiane Stern
Téléphone : 01 47 88 19 99
josiane_stern@wanadoo.fr

Diffusion
ABIS - Danielle Chantereau
Téléphone : 01 55 33 10 33
Télécopie : 01 55 33 10 31
dchantereau@abf.asso.fr

Maquette
M.-C. Carini et Pictorus

Mise en pages
Éditions de l'Analogie

Abonnements 2007
Individuel : 50 €
Collectivités : 90 €
France 90 € – Étranger 95 €

Commission paritaire
n° 1109G82347
ISSN : 1632-9201
Dépot légal : octobre 2007

Impression : Jouve, Paris

Bibliothèque(s)
**REVUE DE L'ASSOCIATION
DES BIBLIOTHÉCAIRES DE FRANCE**
est analysée dans la base Pascal
produite par l'Inist
et dans la base Lisa.

Couverture :
© P. Dana.

Éditorial

P our notre bureau national, la rentrée a été précoce, puisque nous rencontrons les responsables du Centre national de la fonction territoriale dès le 27 août. C'est que l'ABF, conformément aux engagements pris et votés lors de notre dernière Assemblée générale de Nantes, veut être présente, à travers ses instances nationales et régionales et avec ses militants, avec les autres professions du livre et l'interassociation IABD, sur l'ensemble des sujets qui touchent aujourd'hui notre communauté professionnelle : « mission Olivennes », réformes statutaires des personnels des fonctions publiques, évolution du rôle et des missions de la DLL et du CNL et des interventions de l'État en faveur des bibliothèques, réforme des universités. Nous nous efforcerons d'apporter notre contribution dans tous ces domaines sans corporatisme, en rappelant, chaque fois que cela est nécessaire, les valeurs et les missions auxquelles nous sommes collectivement attachés. En apportant aussi le fruit des travaux et des réflexions de nos différents groupes de travail, attentifs aux innovations, aux expérimentations, aux réussites des bibliothèques étrangères. Plus que jamais, l'ABF doit constituer une force de proposition crédible et écoutée.

Nous devons, dans la perspective de tous ces chantiers, être conscients que notre audience et notre efficacité reposent aussi sur le nombre et l'engagement de nos militants, sur le rayonnement de nos journées d'étude, sur l'extension du lectorat de notre revue, sur une participation encore accrue à notre prochain Congrès national en 2008 à Reims. C'est à chaque groupe régional de se mobiliser pour accroître le nombre d'adhérents en provenance de tous les types de bibliothèques. L'ABF est depuis son origine l'association de tous les bibliothécaires : faisons en sorte, en particulier, que nos collègues de tous grades des universités trouvent dans nos groupes et nos instances des lieux ouverts de débat et de réflexion. Nous savons encore mieux depuis notre Congrès de Nantes que les questions des publics et des services sont largement partagées par toutes les catégories d'établissements.

DOMINIQUE AROT

Au sommaire des prochains numéros de Bibliothèque(s)

- n° 36 : Bibliothèques hybrides – 31 décembre 2007
- n° 37 : Israël – 10 mars 2008
- n° 38 : Champagne-Ardenne – 30 mai 2008
- n° 39 : La bibliodiversité – 30 juillet 2008



34/35

OCTOBRE
2007

Sommaire

4 **Bibliobrèves**

Dossier SCIENCES ET TECHNIQUES

- 10 En souvenir de Francis Agostini
- 11 Petite note liminaire, par PHILIPPE RACCAH
- 12 La science, une belle province de la culture, par PIERRE LÉNA
- 16 De la vulgarisation à la culture scientifique et technique,
par ROLAND SCHAEER
- 22 Sciences et techniques : le versant obscur des bibliothèques publiques,
par BERTRAND CALENGE
- 28 Quelques questions à propos de trois grandes dames parisiennes...,
par PHILIPPE RACCAH
- 32 L'action régionale de la Médiathèque de la Cité des sciences
et de l'industrie, par MARIE-PIERRE TALLEC
- 35 La Cité de la santé : un espace pour s'informer, par TÙ TÂM NGUYÊN
- 39 Les bibliothèques scientifiques : évolutions et enjeux,
par FRANÇOIS CAVALIER
- 47 Un problème mal posé ? La formation scientifique et technique
des bibliothécaires, par JEAN-PHILIPPE LAMY
- 51 L'amour des sciences. Une expérience à la BDP de l'Ardèche,
par STÉPHANIE COMBET et JEAN-GABRIEL COSCULLUELA
- 54 La semaine test face aux doutes de l'acquéreur-désherbeur,
par CLAIRE BAJARD
- 56 La bibliothèque du mathématicien, par MARTIN ANDLER
- 58 La science à travers Champs. Bibliothèque et Espace des sciences
de Rennes sous le même toit aux Champs libres, par MARIE-LUCE POUPARD
et MICHEL CABARET
- 61 La Science se livre, un expérience à l'échelle départementale,
par MARIE-JOSÉE ZEISSER
- 63 L'Essonne fête la science, par MARYLÈNE LARRIÈRE-CABIRAN
- 68 L'édition de vulgarisation scientifique, par NICOLAS WITKOWSKI
- 72 « Il vaut toujours mieux vendre une sphère pour ce qu'elle est. »
La vulgarisation scientifique, parlons-en !, par DENIS GUEDJ

- 73 La science à croquer, par CHRISTINE ROSENBAUM
- 76 Les sciences en ligne, par NATALIE PIGEARD-MICAULT
- 79 Sauramps, la science de fonds en comble, par MATHIEU BEC
- 81 Bibliographie succincte
- Actualités de l'ABF**
- 82 *Les gens. En bref*
- 85 Nantes 2007, Congrès du cœur et de l'esprit, par DOMINIQUE AROT
Journées d'étude
- 88 La médiation scientifique, par BLAISE MIJOULE
- 92 Métiers et statuts, par ÉRIC HÉBERT
- 96 Internet au service du livre : quand les libraires indépendants s'organisent,
par SABINE NAEGELEN
Voyage d'étude
- 98 Passage en Suisse, par FRANÇOIS MARIN
- Réflexions**
- 100 Le prix du savoir, entretien avec DIDIER NORDON
- Espaces et architectures**
- 103 « *They read in a Koolhaas* » Les bibliothèques publiques de Seattle,
par ALINE GIRARD
- Parole(s) d'éditeur**
- 108 Verger aux pommes..., par FLORENCE SCHREIBER
- 110 **Les bibliothèques exposent**
- Notes de lecture**
- 111 *En écho*
De la science aux fourneaux, par CAROLINE RIVES
- 111 *Histoire de livres, livres d'histoire*
*Lectures ouvrières à St Etienne du Rouvray, des années trente aux années
quatre-vingt dix*, par JEAN MALLET • *La bibliothèque de l'Académie royale
des Sciences au XVIII^e siècle*, par PHILIPPE LEVREAUD

Liste des annonceurs

• Demco	2 ^e de couverture	• Le Robert	p. 67
• Onisep	3 ^e de couverture	• La pensée sauvage	p. 71
• Borgeaud Bibliothèques	4 ^e de couverture	• Sciences-en-ligne	p. 78
• Ebsco	p. 19	• BRM	p. 91
• Electre	p. 45		

Les opinions exprimées dans *Bibliothèque(s)* n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.



• **4 au 7 octobre, Saint-Dié-des-Vosges (88)** : 18^e Festival international de géographie. Thème « La planète en mal d'énergies » et invité la Roumanie. Géographes et spécialistes en sciences humaines viendront nourrir le débat, autour de manifestations gratuites. Rens. : Office de tourisme
Tél : 03 29 42 22 22
tourisme@ville-saintdie.fr
www.fig-saintdie.com

• **8 octobre, Toulouse (31)** : « L'informatisation des bibliothèques », journée d'information organisée par le CRL Région Midi-Pyrénées, Salle Gascogne, hall Rouergue.
Tél : 05 34 44 50 20
www.crl.midipyrenees.fr

• **14 et 15 octobre, Marseille (13)** : 9^e Rencontres internationales du livre d'artiste. Des ateliers-découverte aux métiers du livre et une matinée professionnelle qui réunit éditeurs, bibliothécaires et médiateurs du livre.
Atelier Vis-à-Vis, 41, rue Clovis Hugues – 13003 Marseille
Tél : 04 91 84 41 54
www.atelier-vis-a-vis.org

• **20 octobre, Esquelbecq (59)** : balade littéraire sur le thème « La condition des gens du Nord vue par Maxence Van der Meersch » (départ à 16 h face à la Maison du Westhœk).

• **22-23 octobre, Villeurbanne (69)** : « Rencontres Henri-Jean Martin », deux journées de rencontres autour du patrimoine des bibliothèques et de son actualité proposées par l'Enssib et l'association Bibliopat.
Enssib, 17-21, bd du 11 novembre 1918 – 69627 Villeurbanne. Rens. et inscr. : bibliopat-asso@no-log.org

• **27 octobre, Marcq-en-Barœul (59)** : promenade littéraire, poétique et musicale autour du blanc, par les bibliothécaires de La Corderie, avec l'écrivain Ludovic Degroote à 15h30.

suite p. 6

En vrac

■ SALON DU LIVRE D'HISTOIRE DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES

La troisième édition du Salon se tiendra les 16, 17 et 18 novembre 2007. La thématique mise à l'honneur à cette occasion est l'enseignement de l'histoire des sciences et des techniques en relation avec les mutations sociales des derniers siècles.



L'objectif principal du Salon est de s'adresser à un public varié allant des non spécialistes aux universitaires. Il s'agit de créer un lieu de partage des connaissances entre ceux qui les produisent et ceux qui les utilisent sur l'actualité éditoriale et les enjeux de société. Le Salon est l'occasion de rencontres citoyennes.

Espace Robespierre
2, rue Robespierre
94200 Ivry-sur-Seine
www.asts.asso.fr/
salondulivre-hst

■ DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN

« Plaisirs, plaisir... », c'est le thème de la prochaine édition du salon de l'édition « De l'écrit à l'écran » à



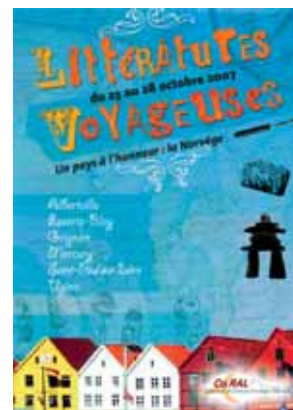
Grigny (69), du 9 au 11/11. Il veut faire découvrir une sélection de la création littéraire contemporaine en mettant en valeur les liens tissés entre la littérature et le cinéma. La production d'une trentaine d'éditeurs indépendants s'accompagne de rencontres avec des auteurs et des projections de films.
Programme et rens. :
Tél : 04 72 50 14 78
www.espacepandora.org

■ CONSERVATION PARTAGÉE DES LIVRES JEUNESSE EN BOURGOGNE

Sauvegarder un patrimoine, le faire connaître à un large public, pallier le manque d'espace dans les réserves des bibliothèques, rationaliser les acquisitions : autant de raisons qui ont conduit le CRL de Bourgogne à mettre en place un plan de conservation partagée des livres pour la jeunesse ouvert à toutes les bibliothèques de la région. Il repose sur le principe de mutualisation volontaire des fonds Jeunesse entre bibliothèques signataires de la convention. Les établissements peuvent s'impliquer de deux façons : la bibliothèque de conservation (BC) s'engage

à mener une politique de conservation des ouvrages pour la jeunesse dans le cadre d'un plan régional ; la bibliothèque participante (BP) s'engage à procéder au désherbage de ses collections Jeunesse selon les critères habituels de la profession et à proposer les ouvrages désherbés aux BC selon les domaines de conservation prédéfinis. Les premiers échanges de livres ont eu lieu au mois de juin, coordonnés par le CRL de Bourgogne et relayés par les bibliothèques départementales.
Alice Zunino - CRL Bourgogne
29, rue Buffon
21000 Dijon
Tél : 03 80 68 80 20
crl-bourgogne.org
www.crl-bourgogne.org

■ BON VOYAGE EN NORVÈGE



Dans le cadre du Grand bivouac (27 au 29/10), le Dôme Médiathèque et les bibliothèques de la région d'Albertville ont mis la Norvège à l'honneur des « Littératures voyageuses » (23 au 28 octobre), avec notamment Björn Gabrielsen, Margrethe Højlund, conteuse, et Rune

Johansen, photographe. Rencontres, débats, lectures, tables rondes, etc. mais aussi une journée d'étude (le 25, inscr. avant le 15/10) : « Existe-t-il une littérature de voyage ? Voyager pour écrire ou écrire pour voyager » avec Claude Villers, Marghrete Höjlund, Marc Kravetz et Michel Bazin (Les Lucioles). Inscr. à la JE : service formation Savoie-biblio Rens. **florence.**

codecco@coral.fr
Tél : 04 79 10 44 71
Programme complet : **www.ecrivains-voyageurs.net**

■ BIBLIOTHÈQUE ET HANDICAP

Un séminaire consacré aux « Bibliothèques et personnes handicapées » aura lieu à la Bpi les 15 et 16 octobre dans la continuité du projet AlphaBib, outil collaboratif lancé en mai dernier (<http://alphabib.bpi.fr:8000>). Première journée d'ateliers réservée aux chargés d'accueil et aux acteurs du projet AlphaBib : apport des technologies en matière d'accueil des personnes handicapées en bibliothèque ; utilisation et évaluation des bibliothèques numériques par les personnes handicapées ; impact de la DADVSI sur les services de bibliothèques en direction des personnes handicapées ; la coopération : projets nécessitant la collaboration de plusieurs bibliothèques (signalement des sites accessibles, films en audiovison et interprétés en LSF). Deuxième journée ouverte à tous les

■ FÊTE DE LA SCIENCE

(Voir dans ce numéro p. 15.)

Du 8 au 14 octobre, cette édition 2007 repose sur les thématiques nationales suivantes : aux frontières de la connaissance ; avec les instruments de la science ; l'Année Polaire Internationale ; l'aventure spatiale. Au bilan 2006, plus d'un million de personnes ont participé à la Fête de la science. Plus de 5 000 projets ont été mis en œuvre dans 1 050 communes à travers l'hexagone et dans les DOM-TOM. 115 villages des sciences ont accueilli, du vendredi au dimanche, près de 500 000 visiteurs. 476 000 élèves des écoles, collèges et lycées ont découvert et pratiqué l'expérimentation scientifique. Plus de 7 500 chercheurs et enseignants-chercheurs, techniciens et doctorants, ingénieurs des secteurs public et privé ont communiqué leur enthousiasme et leur engagement pour la science et pour leur métier.



professionnels de la culture et du handicap : points de vue d'« experts » issus des mondes associatif, culturel et médico-social. Entrée libre, inscr. et programme : **www.bpi.fr** (rubrique Espace professionnel/ Bibliothécaires/Journées d'étude). Rens. tél : R. Fofana. 01 44 78 44 42 S. Colley : 01 44 78 45 39 M. Guitoune : 01 44 78 43 75 **lecture-handicap@bpi.fr**

■ LILLE ET TURIN

Cette année, Lire en fête offre l'occasion de célébrer le jumelage de Lille et Turin depuis 1958. Le réseau de la BM de Lille et l'Institut culturel italien invitent à un voyage littéraire dans le Piémont (expositions, lectures, rencontres d'auteurs, conférences, ateliers, spectacles, prix de lecteurs...). Deux bibliographies seront présentées au public le 26 octobre à 18 h 30, l'une porte sur le roman italien contemporain – avec un accent particulier sur les auteurs de Turin ou du Piémont – et l'autre est un

inventaire des impressions italiennes ou de langue italienne antérieures à 1830. Programme et exposition virtuelle « Italiens d'ici, francophones de là-bas » sur le site de la BM de Lille : **www.bm-lille.fr**

■ LIVRES D'ARTISTES



La Bibliothèque municipale de Thionville propose une importante manifestation littéraire et artistique labellisée « Luxembourg et Grande Région capitale européenne de la culture 2007 ». 184 livres d'artiste issus des collections des bibliothèques lorraines de Thionville, Forbach, Metz, Nancy et des bibliothèques de Liège, Luxembourg, Trèves, ainsi

que d'autres réalisés spécialement à cette occasion par les étudiants de la Fachhochschule de Trèves seront exposés du 19 septembre au 28 octobre 2007. Parallèlement au ArtistBook International, qui se tiendra au Centre Pompidou, la Bibliothèque Kandinsky organise, en collaboration avec les *Revue parlées*, une table ronde le 19 octobre (16-18h) avec Guy Schraenen (Anvers) ; Maurizio Nannucci (ed. Zona et Exempla, Florence), Guy Jungblut (Yellow Now, Liège), Yvon Lambert (Paris), Michel Durand-Dessert (Multiplicata, Paris), Eric Watier (Montpellier), Zedelé (Brest), Michèle Didier (Bruxelles), Leszek Brogowski (Incertain Sens, Rennes) et, sous réserve, AA. Bronson (Printed Matter). Enfin, la prochaine Fête du livre d'artiste de Forcalquier (04) se déroulera du 21 au 24 octobre. Rens. : Association Forcalquier des Livres, Espace Etc., 10, rue du Collège 04300 Forcalquier. Tél : 04 92 75 09 59 Fax : 04 92 75 19 17 **fdlivresd@libertysurf.fr**

• **8 novembre, Calais (62) :**

journée d'étude sur la RFID à la médiathèque de Calais avec la participation de Nedap et Opsy. Inscr. gratuite : mediatheque_calais_secretariat@yahoo.fr
Fax : 03 21 46 20 41

• **19-21 novembre, Toulouse (31) :**

1^{re} Conférence internationale sur l'accessibilité et les systèmes de suppléance aux personnes en situation de handicap (ASSISTH'2007). À l'université Paul Sabatier/IRIT. Rens. et inscr. : www.irit.fr/ASSISTH/

• **22-23 novembre, Strasbourg (67) :**

11^e Journées des pôles associés de la BnF autour du thème « Politiques et réseaux de coopération : enjeux régionaux, nationaux et internationaux ». Auditorium Michel Debré de l'Ena. Rens. : Sylvie Damase
Tél : 01 53 79 41 94

• **27 novembre, Calais (62) :**

« Sensibilisation à l'accueil des personnes déficientes visuelles », journée professionnelle en collaboration avec Médialille, Association BIP-OP (utilisateurs du système OPSYS), la Drac Nord-Pas-de-Calais, des établissements scolaires spécialisés, des médiathèques proposant un service adapté, des éditeurs, des fournisseurs d'aides techniques, des services sociaux et médicaux et de multiples partenaires associatifs. Au Théâtre de Calais. Rens. : Médiathèque départementale wasselin.jocelyne@cg62.fr

• **28 novembre au 3 décembre,**

Montreuil (93) : Salon du livre et de la presse Jeunesse en Seine-Saint-Denis. Piloté par l'association Livres et bibliothèques à la Réunion, un stand situé dans l'espace international propose de découvrir les maisons d'éditions de La Réunion, de l'île Maurice, de Madagascar et des Comores.

■ **GRAND PRIX**

DE L'OPUS DEI

30 000 €, c'est le prix... à payer si Emmanuel Pierrat, le défenseur de l'heureux lauréat, Jean-Jacques Reboux (éditions Après la lune) n'obtient pas du TGI de Paris qu'il distingue entre les vessies du documentaire et la lanterne de la fiction. C'est le livre de la « complice », Catherine Fradier, *Camino 999*, qui est en cause. Celle-ci a déjà obtenu le Prix – prémonitoire – Sang d'Encre en 2006.

■ **MONTBARD FÊTE BUFFON**

Dans le cadre de l'opération « À la découverte du patrimoine écrit en Bourgogne » orchestrée par le CRL (15/09 au 20/10), la Bibliothèque Jacques Prévert présente les différentes éditions de *l'Histoire Naturelle* conservées dans les bibliothèques de Bourgogne. Il s'agit d'éclairer un phénomène éditorial digne des plus grands succès commerciaux d'aujourd'hui en présentant ses premiers volumes ou des exemplaires plus rares conservés dans les fonds anciens de Bourgogne du point de vue des bibliothèques, en privilégiant les aspects littéraires et éditoriaux. Ce « best-seller » de son temps a été décliné dans toutes ses formes et à destination de tous les publics. Le 19/10 à 20h30 une lecture/spectacle gratuite (réserver) aura lieu à la Bibliothèque. Bibliothèque-Médiathèque Jacques Prévert de Montbard
Tél : 03 80 92 27 32

■ **LE PATRIMOINE**

EN SEMINAIRE

Le séminaire sur la numérisation du patrimoine

écrit, organisé le 8/11 à la Médiathèque de Dole (39) par Bibliest avec l'Accolad, le CRL Bourgogne et les DRAC de Bourgogne et de Franche-Comté comprendra deux tables rondes. Le matin : « Politiques et stratégies de numérisation des établissements au regard de la conservation et de la communication » (avec G. Grassin, E. Marine, C. Mocellin et C. Porte). L'après-midi : « Réflexions sur les politiques régionales » (avec H. Ferreira-Lopes, P. Lablanche, F. Plazannet, N. Ruppli, et A.-P. Syren).

Inscription avant le 12/10 : Natalie Cêtre, Bibliest, Centre de Formation des carrières des Bibliothèques de Bourgogne et Franche-Comté 4, avenue Alain Savary 21000 Dijon
Tél : 03 80 39 51 09
Fax : 03 80 39 51 87
nathalie.cetre@u-bourgogne.fr / cetrenatalie@club-internet.fr
www.u-bourgogne.fr/bibliest

Internet

■ **BIBLIOS À LA RUE**



Les bibliothécaires sont invités (ainsi que libraires, enseignants et autres passionnés) à soumettre leurs critiques ou à tenir des blogs sur bibliobs.com, le nouveau « portail communautaire sur l'actualité des livres » créé par *Le Nouvel*

Observateur associé au site [rue89](http://rue89.com) (www.rue89.com) depuis septembre. Il est piloté par Jérôme Garcin, directeur adjoint de la rédaction de l'hebdomadaire. Les bibliothécaires réussiront-ils à y introduire un peu d'originalité ?
www.bibliobs.nouvlobs.com

■ **EXPOS EN LIGNE**



La Bibliothèque inter-universitaire de médecine et d'odontologie met en ligne ses expositions. Actuellement : 100 frontispices de livres de médecine du XVI^e siècle au début du XIX^e siècle, *L'herbier* de Paolo Boccone, *Les gueules cassées*, *Le voyage en Italie du Dr Cloquet*, *Les monstres de la Renaissance à l'âge classique*.
www.bium.univ-paris5.fr

■ **PREMIER COLLOQUE FRANCOPHONE SUR WIKIPEDIA**

L'association Wikimédia France organise en partenariat avec le Carrefour numérique de la Cité des sciences et de l'industrie le premier colloque francophone sur Wikipédia (19 et 20 octobre, à la CSI). Universitaires, enseignants, documentalistes, journalistes, chercheurs, spécialistes des NTIC et contributeurs débattent de Wikipédia et des autres projets (Wikisource, Wikinews, Wikiversity, etc.) : état des lieux et

réflexion sur l'amélioration du contenu et de la fiabilité de Wikipédia dans un cadre pédagogique, etc. Trois thèmes seront plus particulièrement abordés : les relations entre Wikipédia et l'enseignement, la question de l'expertise et celle de la validation. Diverses communications porteront sur la Wikimedia Foundation, le support technique, les différents projets, les études consacrées à Wikipédia, etc. Inscription (gratuite) et programme complet : <http://colloque.wikimedia.fr/2007>
Contact : colloque@wikimedia.fr

■ BIBLIOTHÈQUES NUMÉRIQUES DES SCIENCES

- Ampère : le site consacré par le CNRS (Centre de ressources en histoire des sciences et des techniques) à Ampère (1775-1836), déjà labellisé en www.ampere.science.gouv.fr, possède une page « Bibliothèque numérique Ampère » où l'on peut trouver diverses œuvres du physicien numérisées sur Internet. Tout public. www.ampere.cnrs.fr/oeuvresimp.php?lang=fr
- Lavoisier : le site consacré par le CNRS (Centre de ressources en histoire des sciences et des techniques) à Lavoisier (1743-1794), déjà labellisé en www.lavoisier.science.gouv.fr, comporte une bibliothèque en ligne de 400 mémoires scientifiques du grand chimiste (mode texte et visualisation image). Tout public. <http://histsciences.univ-paris1.fr/i-corpus/lavoisier/book-list.php?&typebookcode=5>

■ GÖTTE RETROUVE SON INSTITUT

Après deux ans de travaux, le Goethe Institut de Paris a fêté sa réouverture le 4 octobre. Le public a pu découvrir le bâtiment et ses services lors de la journée portes ouvertes du 6 octobre, suivie de la Nuit Blanche. L'installation de Hans Peter Kuhn « Ligne lumineuse », créée pour l'inauguration demeurera sur l'avenue d'Iéna jusqu'à la fin de l'année pour guider visiteurs et passants jusqu'au n°17 du Goethe Institut.

Ouverte du mardi au samedi de 12 h à 20 h en semaine et le samedi de 10 h à 14 h, la bibliothèque publique spécialisée entièrement rénovée est équipée avec un mobilier modulaire de l'entreprise suisse USM/Haller (BU de Reims et Bibliothèque Jean Rieux à Toulouse). Elle offre un espace généreux dédié à la lecture et au travail, ainsi que sept postes équipés d'ordinateurs avec accès Internet et des postes multimédias pour visionner des DVD et des vidéos. Outre ses activités classiques, elle organisera des manifestations spéciales pour les bibliothécaires.

Goethe Institut Paris – 17, avenue d'Iéna – 75116 Paris.

Tél : 01 44 43 92 60 bibl@paris.goethe.org

www.goethe.de/paris

Pour s'abonner à la lettre d'information *Le fil Bibliothek* et recevoir régulièrement l'actualité des bibliothèques allemandes :

www.goethe.de/filbibliothek.



■ univ-paris1.fr/i-corpus/lavoisier/book-list.php?&typebookcode=5

- Le Conservatoire numérique des arts et métiers : c'est une bibliothèque numérique consacrée à l'histoire des sciences et des techniques, constituée à partir du fonds ancien de la bibliothèque du Cnam. On trouvera notamment les Rapports d'exposition universelle de 1855 à 1900 à Paris, et trois revues dont *La Nature* (1873-1905).

Visualisation : mode image – recherche plein texte. Taille : environ 200 ouvrages et 3 périodiques. Public d'initiés <http://cnum.cnam.fr/RUB/fcata.html>

- NUMDAM : l'Université Joseph-Fourier de Grenoble et la cellule MathDoc proposent – à l'origine comme outil de travail pour les mathématiciens – un large choix de revues anciennes et récentes (par exemple le *Bulletin de la Société*

mathématique de France de 1872 à 2000, ou les *Annales scientifiques de l'École normale supérieure* de 1864 à 2000), comme les actes des séminaires consacrés aux grands scientifiques (par exemple séminaire L. de Broglie, séminaire Schwartz, séminaire Grothendieck). Un modèle de numérisation et d'accès réussis. Visualisation : mode image – recherche plein texte – téléchargement possible (PDF, DJVU). Taille : une quarantaine de revues et d'actes de séminaires, parfois sur plus d'un siècle. Public d'initiés. www.numdam.org

International

■ PORTAIL DES BIBLIOTHÈQUES DE LA FRANCOPHONIE

Ce site a été élaboré avec l'appui de l'Organisation internationale de la fran-

cophonie (OIF) pour servir d'outil d'information et de communication aux francophones de tous les pays et à l'ensemble des bibliothèques et centres de documentation de la Francophonie. Point de ralliement et de convergence des francophones, elle a été conçue afin de soutenir les représentations et actions de la francophonie au sein de l'Iflla.

<http://bibliodoc.francophonie.org>





► 23



► 37



► 55

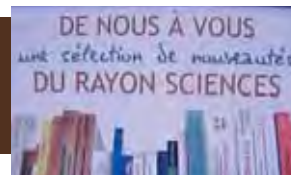




► 60



► 65



► 80



Sciences et techniques

La tendance à n'user du mot « science » qu'en un sens restreint qui ne désigne plus le savoir ni la connaissance en général mais l'une de ses modalités a accompagné l'instrumentalisation de la pensée et le cantonnement de la raison. Que la conscience doive s'éveiller à mesure que la science progresse, nul ne se montre assez hardi pour le contester. Le vingtième siècle a chèrement payé la transformation de l'idéal des Lumières en enthousiasme positiviste, et le trop fameux avertissement de Rabelais s'évente en subissant le sort des devises trop haut brandies : loin des yeux, loin du cœur. En ce début du vingt-et-unième, si la course au progrès fait désormais figure d'exigence, il semble admis que la conscience suivra sans autre forme de procès.

Les bibliothèques sont le lieu par excellence où, ayant systématisé la division du savoir, on s'efforce désormais de compenser les effets de ce compartimentage par les moyens les plus divers et de subtils artifices : architecture de passerelles, voisinages étudiés, animations transversales, mixité encouragée des publics, proximité des services... Cet effort pour retrouver l'organisme sous l'organisation et faire circuler le sang de la vie dans les usages et les classifications manifeste l'espoir qu'un savoir neuf peut sourdre du brassage et de la confrontation, et que ce savoir se construit à la mesure de chacun, résultat d'une appropriation que la bibliothèque aura favorisée.

Ainsi, au-delà des enjeux de pouvoir auxquels la science se prête, l'idée et la forme de la bibliothèque peuvent – pourraient, pourront ? – répondre au réveil non moins pressant et nécessaire d'une vigilance de l'esprit.

EN SOUVENIR DE FRANCIS AGOSTINI



Grand promoteur des sciences en bibliothèque et directeur de *Science en bibliothèque* (Éd. du Cercle de la librairie, 1994), Francis Agostini était un bibliothécaire et un homme d'une grande valeur. Il nous a quittés prématurément en 2006.

Nous avons connu Francis Agostini comme collègue à la Médiathèque de la Cité des sciences où il était chargé du service Références généralités – le « R » comme on disait –, et d'une « Comète » qui n'était pas celle de Halley, mais un service d'interrogation des banques de données. Avec ce R, il a mis en action toutes ses idées pour un service de références à l'anglo-saxonne, un premier accès pour ce que l'on appelait le « grand public ».

Au gré des réorganisations, inévitables dans les grands navires comme la Médiathèque, il a finalement accosté sur des rivages qui devaient s'avérer autrement ouverts, puisqu'il s'agissait de penser la politique documentaire de la Médiathèque dans sa globalité et non plus simplement d'un service en particulier, afin d'offrir non pas une mais plusieurs réponses aux différents publics de la Médiathèque. Toujours

dans ce cadre, il a aussi proposé du conseil et de l'ingénierie documentaire et réalisé une action importante pour le ministère des Affaires étrangères qui a conduit à la publication d'un guide de référence pour la constitution d'un fonds de vulgarisation en sciences et techniques dans les centres culturels français à l'étranger. Il ne faut pas oublier ses nombreuses interventions de formation, ses accueils en stage de collègues étrangers et la direction d'un ouvrage qui a fait date : *Science en bibliothèque*¹.

Avant son départ de la Cité des sciences, Francis Agostini s'était impliqué dans un vaste projet de révision des collections en mettant en place un système de qualification de la forme des documents et du public auquel ils étaient destinés. Il a ainsi contribué à renforcer intelligemment les missions de service public et à mieux éclairer l'offre de la Médiathèque.

Non seulement il considérait comme importantes ces questions bibliothéconomiques, mais il les soumettait à l'épreuve du feu roulant des questions du public. Nous l'avons vu répondre avec autant d'intérêt et d'attention à un apprenti pâtissier qui cherchait un alphabet gothique pour ses étiquettes en pâte d'amandes qu'à un spécialiste de géologie ou un historien des sciences. C'était un régal de faire du service public avec lui. Nous n'oublierons pas les rires qui accompagnaient sa lecture d'un passage où un auteur réconciliait créationnisme et transformisme en imaginant qu'Adam avait épousé en secondes noces une femme pithécantrope...

Bruno Jammes, Marie-Hélène Koenig,
Joëlle Muller, Tù-Tâm Nguyễn
Anciens collègues de la Médiathèque de la Cité des sciences

1. *Science en bibliothèque*, dir. F. Agostini, Éd. du Cercle de la librairie, coll. « Bibliothèques », 1994.

Quelques enseignements de Francis Agostini sur la médiation scientifique en bibliothèque :

- le rôle du bibliothécaire est de commencer par « assurer » le visiteur dans sa démarche de recherche d'information scientifique ;
- toute question est pertinente et légitime ;
- la vulgarisation n'est pas une « verticale descendante » ; le lecteur traite d'égal à égal avec nous : « Je n'en sais pas plus que vous, donc nous allons chercher ensemble... »

PHILIPPE RACCAH
 Directeur du département Sciences
 et techniques
 Bibliothèque nationale de France



Petite **note** liminaire

Alors responsable du développement des collections à la Médiathèque de la Cité des sciences et de l'industrie, Francis Agostini a dirigé un ouvrage collectif publié en 1994 au Cercle de la librairie, *Science en bibliothèque*, qui est aujourd'hui encore une référence pour, comme il est écrit sur la 4^e de couverture, « toutes les bibliothèques qui visent un large public. » Le livre partait du constat que « les bibliothèques publiques hésitent encore souvent à développer les fonds scientifiques et techniques [alors qu']un public intéressé existe pourtant. »

Le présent dossier part d'une double constatation.

Tout d'abord la situation n'a guère changé depuis 1994 : le déficit des collections dans ce domaine est toujours réel dans la plupart des établissements de lecture publique, alors que s'y multiplient – paradoxalement pourrait-on dire – diverses animations autour de questions scientifiques.

En outre, bien peu de littérature a été consacrée depuis à ce sujet dans l'édition ou la presse professionnelle, alors que la vulgarisation scientifique a acquis une véritable légitimité : signe de méconnaissance ou de désintérêt ?

Dans la continuité de l'ouvrage de Francis Agostini, mais sans prétendre à un tableau aussi approfondi, ce dossier vise à éclairer quelques aspects des relations entre sciences et techniques et bibliothèques. Sont donc abordés :

- la place de la science dans la culture, la transmission, la vulgarisation ;

- un panorama général de la situation dans les bibliothèques publiques ;
- des questions spécifiques aux « grandes » bibliothèques et aux bibliothèques de recherche ;
- la formation des bibliothécaires (initiale et continue) ;
- les usages des différents publics ;
- l'animation et l'action culturelle autour de ces questions ;
- les réponses de l'édition et de la librairie.

Une des difficultés constatées dans les bibliothèques est celle du petit nombre de professionnels ayant, sinon une formation scientifique, du moins un intérêt averti pour les sciences et techniques.

Est-ce à dire qu'il est impossible aux professionnels n'ayant pas un parcours universitaire scientifique de s'intéresser ou de gérer des fonds des classes 5 et 6 ? Bien sûr que non ! Tout le défi réside dans la distinction entre une nécessaire familiarité avec le domaine disciplinaire et les compétences bibliothéconomiques générales à mettre en œuvre. Pour la littérature, on n'exige pas du bibliothécaire de connaissances pointues sur les différents courants littéraires du XX^e siècle ou sur le décadentisme au XIX^e s. !

Puissent ces diverses contributions apporter quelques outils aux collègues qui cherchent à développer leurs fonds

de sciences et de techniques et leur (re)donner un peu d'appétence pour les enjeux culturels et citoyens qu'ils recouvrent. ■



Lorenz Stoer, *Geometria et perspectiva*, 1555. 6^e planche.

PIERRE LÉNA

Délégué à l'éducation et la formation
Académie des sciences

La science, une belle province de la culture

Quelle place une culture encore définie selon les critères de l'humanisme renaissant, réformés par les Lumières et réinterprétés par l'esprit positif du XIX^e s., a-t-elle accordée à la science ? Comment l'éducation démocratique de nos sociétés contemporaines a-t-elle intégré cette nouvelle dimension dans sa vision du monde ?

En moins de deux décennies, les rapports de notre société française avec la science se sont profondément transformés, et l'expression *culture scientifique* – ou parfois *culture scientifique et technologique* – a fait florès dans les médias, les textes de lois ou de décrets, le discours des hommes politiques. Autour du thème *science et société* se multiplient les colloques et les ouvrages, tandis que naissent dans la plupart des organismes de recherche des *comités d'éthique*. Tout ceci témoigne d'une prise de conscience nouvelle : l'avenir de nos sociétés, celui de la planète, nos valeurs mêmes ont désormais partie liée avec cet immense *corpus* de connaissances et d'interrogations qu'est la science, avec ces fantastiques outils développés par la technique. Aux prises avec la nature pour la comprendre et la soumettre depuis des millénaires, l'homme a fait, dans le dernier siècle, des pas de géant ; il se demande aujourd'hui où ceux-ci le conduisent et comment entraîner la jeunesse sur ce chemin aventureux.

Qu'en est-il des créations de la science ? Ces prodiges de la connaissance que sont notre intelligence

de l'âge de l'univers, du génome des vivants, des synapses du cerveau ou des particules du noyau atomique font-ils partie, pour nos contemporains, du royaume de la *culture* ? En accolant au mot culture l'épithète « scientifique », la langue commune, celle de nos journaux ou de nos politiques qui s'alarment de la « désaffection des études scientifiques », distingue déjà la science, la sépare de la culture tout court. Comme le fait d'ailleurs, dans le langage commun, l'opposition entre *culturel* et *naturel*. Paradoxalement, on reproche à la science de tout ensemble s'embourber dans la nature, d'être trop proche de celle-ci pour appeler l'élévation de l'esprit ou de la sensibilité, et, d'autre part, de se situer dans un ailleurs inaccessible et spécialisé, loin de l'homme et de sa culture. La science est-elle donc, ou non, une province de la culture tout court, selon la belle expression d'Yves Quéré¹ ? En réponse, je propose trois regards, qu'il faudrait développer².

SENTIR ET PARTAGER

Non, la science n'oppose pas raison à émotion, rigueur à imagination. Mais elle conjugue ces termes à sa façon. Reconnaissons que les ressorts du partage de la culture sont d'abord de l'ordre de la sensibilité, de l'émotion. L'universalité atteinte par la musique ou la poésie se fonde sur un sentiment, la communion autour d'une harmonie peu ou prou accessible à tous ; la littérature évoque des passions humaines que chacun peut éprouver ; l'histoire déroule un panorama d'événements passés où chacun

1. Yves Quéré, physicien, membre de l'Académie des sciences, co-fondateur de *La main à la pâte*, auteur de *La science institutrice* (Odile Jacob, 2002) et de *La sagesse du physicien* (L'Œil neuf, 2005).

2. Ils le sont dans *La culture, En mémoire de France Quéré* (Odile Jacob, 2006), ouvrage où nous développons les points repris ici.



Les aventures de la science contemporaine : le 25 janvier 2005, la sonde Huygens s'est posée sur le sol de Titan, satellite de la planète Saturne, après sept ans de voyage, pour étudier l'atmosphère et le sol de ce monde lointain et glacé. Dessin du site d'atterrissage, baptisé *Mémorial Hubert Curien*.

recherche et trouve des repères pour le présent de sa vie, puisque sans mémoire il n'y a pas d'avenir. La science, quant à elle, et malgré ce qu'on en dit, parle bien à la sensibilité, mais seulement après une sorte de détour qui passe par la contemplation de la nature, par le jeu libre de l'imagination, par ce qu'avec rigueur la raison et l'observation révèlent et qui n'est pas toujours aisé à exprimer dans la langue commune. Ce n'est qu'après ce détour, parfois long, que le paysage s'illumine d'un sens qui en jaillit de toute part et qui nous touche au plus profond : avant la théorie de la gravitation universelle et la mécanique de Newton, les mouvements des astres n'avaient point de raison ; après, ceux de la planète Jupiter et de ses satellites comme ceux de toutes les étoiles se sont splendidement ordonnés.

Non, il n'est pas impossible de partager la science, tous peuvent en savourer le goût et communier à ses rêves. La culture, ce sommet construit par une civilisation et dans lequel elle se reconnaît, est consubstantielle d'un partage, lequel est fondateur d'une communauté de sentiments, de mœurs, de langue. Musique, littérature, architecture, cuisine même sont des modalités de ce partage offert à tous, quoique plus ou moins accessible à chacun. En regard, reconnaissons que la science est difficile à partager, tout particulièrement la science en son état actuel. Ses sommets sont comme ceux des hautes montagnes, leur conquête demande un équipement adapté, une endurance peu commune, un long entraînement. Ses mots fonctionnent souvent selon des acceptions éloignées de celles de la langue commune. Et quand elle bascule vers le langage mathématique, son inaccessibilité est presque totale ! Pourtant, au-delà de ces difficultés, nombre d'entre nous maintiennent que le partage est non seulement possible, mais nécessaire. Point n'est besoin d'escalader les sommets pour admirer le paysage. Si l'enfant apprend sa langue maternelle pour communiquer avec ses semblables et puiser par la lecture au trésor accumulé par l'humanité, ne peut-il aussi apprendre, à son niveau et porté par son insatiable curiosité, à déchiffrer le grand livre du monde, celui des phénomènes et des objets qui sollicitent ses sens et suscitent ses questions ? Dans un illusoire effort pour suivre l'accumulation vertigineuse des connaissances scientifiques, la pédagogie semble avoir souvent oublié le rôle de la curiosité et vouloir répondre de force, par l'ingurgitation de connaissances complexes, à des questions que les enfants – ou les adultes – ne se posent même pas, ou plus du tout.

ÉLARGIR LE MONDE, TRANSMETTRE LE SAVOIR

Non, la science n'est pas étrangère à l'humain. Elle l'agrandit. La science ne fait que provoquer nos idées toutes faites, briser

nos tabous ou notre pensée magique, dépouiller de leur caractère les absolus apparemment les plus inébranlables des apparences, casser les représentations que nous nous en faisons pour approcher un peu mieux la vérité des choses. Ainsi, au fil de son histoire, a-t-elle ébranlé la représentation du mouvement, mis en cause par Galilée ; celle de la filiation avec Darwin ou Crick ; celle

de la pensée, convoquée par Freud ou Jean-Pierre Changeux ; celle du temps ou de l'espace devenus relatifs, de la singularité de notre petite planète, abolie par Copernic ; celle de la vie que porte la Terre, demain peut-être révélée dans un lointain système planétaire ; celle de notre *uni-vers* enfin, devenant peut-être un *multi-vers* dans les cosmologies contemporaines. Ébranlements qui parfois choquent des convictions, obligent à de douloureux mais salutaires changements de regard, comme nous le voyons de nos jours dans les débats sur le créationnisme³.

Libres, nous le sommes davantage lorsque nous savons que lorsque nous ignorons, même si le passage est rude. Les espaces de liberté qu'ouvre la science ne sont pas balisés, ils convoquent tout l'humain pour y décider des chemins à suivre, ceux qui peuvent être mortels et ceux qui sont promesses de vie. Nous sommes soumis à la nature pour la comprendre, mais la domination qui nous est offerte en retour rétribue cette soumission bien au-delà de l'humilité, de la modestie qu'elle exigea. La responsabilité qui devient alors nôtre convoque la conscience morale à des dépassements sans fin. « Une partie du chemin, c'est le savoir », écrit Jacques Derrida. « Et puis la liberté s'exerce dans le non-savoir. »

Quand, en 1995, autour de Georges Charpak, prix Nobel de physique en 1992, nous engageons l'aventure de *La main à la pâte*⁴, soutenus par l'Académie des scien-



Illustration tirée de la couverture de *L'enfant et la science, l'aventure de la main à la pâte*.

Les espaces de liberté qu'ouvre la science ne sont pas balisés, ils convoquent tout l'humain pour y décider des chemins à suivre, ceux qui peuvent être mortels et ceux qui sont promesses de vie.

3. Analysé avec pertinence dans deux ouvrages récents : Jacques Arnould, *Dieu versus Darwin : les créationnistes vont-ils triompher de la science* (Albin Michel, 2007), et Pascal Picq, *Lucy et l'obscurantisme* (Odile Jacob, 2007).

4. Cette histoire, et ses perspectives aujourd'hui, sont décrites en détail dans G. Charpak, P. Léna, Y. Quéré, *L'enfant et la science. L'aventure de La main à la pâte*, Odile Jacob, Paris, 2005. Le très actif site www.lamap.fr illustre la richesse des rapports établis entre la communauté scientifique et celle des maîtres de l'école primaire.



Extrait de *La main à la pâte dans le monde* (www.lamap.fr) : ici, au Sénégal.

ces, nous voulions redonner aux enfants de notre pays, au sein de l'école primaire et dès la classe maternelle, l'occasion de faire vivre leur curiosité, leur intelligence du monde sensible, la diversité de leurs talents. Pendant trois années, la radio France-Info a donné chaque jeudi la parole à un instituteur différent (appelé aujourd'hui professeur des écoles) pour faire partager aux auditeurs, de question en hypothèse et d'expérience en conclusion, le cheminement heureux des enfants de sa classe. Nous voulions aider leurs maîtres et leurs parents à mettre en place, dès que possible, ces fondements sur lesquels, au

collège puis au lycée, se construiraient leurs connaissances scientifiques et techniques. Douze ans plus tard, *La main à la pâte* est devenue trop connue en France pour que j'y insiste ici, même si elle est encore loin d'avoir pénétré toutes nos écoles primaires. Les échos de *La main à la pâte* ont rapidement dépassé nos frontières⁵. En 2006, douze villes d'Europe associées dans le projet Pollen⁶ sont convenues de devenir des vitrines d'un enseignement élémentaire scientifique novateur, appuyé sur toute la communauté locale : écoles bien entendu, mais aussi municipalités, bibliothèques, musées scientifiques et enfin chercheurs, ingénieurs, scientifiques rassemblés, pour que se développe la curiosité des enfants. Ce programme, à son tour, est devenu l'une des références des conclusions que vient de déposer un groupe de travail européen, présidé par Michel Rocard, ancien Premier ministre, auprès de la Commission européenne⁷, avant que ne s'engage l'action de grande ampleur qu'il recommande.

On sait que depuis deux siècles environ, l'injonction faite à l'école primaire est la fameuse trilogie « lire, écrire, compter ». Même si bien des pays sont encore loin d'offrir ces savoirs essentiels à tous les enfants, les progrès ont été

spectaculaires⁸, y compris dans des pays comme la Chine ou l'Inde qui rassemblent aujourd'hui près de la moitié de la population mondiale. Or, voici que se profile un siècle qui pourrait être celui de tous les dangers, si l'homme ne sait réfléchir aux pouvoirs que la science a désormais mis dans ses mains. La trilogie ne suffit plus, il faut la compléter. Aujourd'hui, c'est d'un « lire, écrire, compter, raisonner » qu'ont besoin les futurs citoyens pour faire face aux défis de santé, de climat, d'énergie, aux enjeux de paix ou de guerre. Il serait présomptueux d'affirmer que la science est seule à introduire à l'usage de la raison, mais elle y contribue sans doute davantage que toute autre province de la culture.

CULTIVER LE GOÛT

Beaucoup de réflexions ont été conduites autour de la désormais fameuse désaffection des jeunes pour la science, et sur les moyens d'y remédier. Récemment, le Haut conseil de la science et de la technologie a ainsi émis un avis⁹ à l'attention du président de la République, où il souligne à la fois la généralité du phénomène dans les pays développés et les circonstances propres à la France – notamment le rôle déterminant de l'enseignement et de l'orientation scolaire au collège. Même si les pré-adolescents, arrivant en classe de sixième, avaient développé et nourri leur curiosité dans des classes où l'on *ferait* de la science autant qu'on en *apprendrait*, encore faudrait-il que le morcellement des disciplines qu'ils rencontrent alors, le lien incertain entre science et technique qui leur est présenté, l'enseignement qu'ils reçoivent trop souvent trop peu fondé sur l'observation et l'expérience ne les décourage pas d'envisager un avenir dans ce domaine. Chacun aujourd'hui, en Europe, convient que le goût pour la science et la technique s'installe le plus souvent avant l'adolescence, et n'y survit que s'il est cultivé, entretenu. C'est pourquoi *La main à la pâte* se prolonge désormais dans quelques collèges, par un tout récent programme expérimental¹⁰ visant à désenclaver, autant que faire se peut, des disciplines scientifiques trop cloisonnées¹¹.

8. *Education for all. A summary*. Unesco, Paris, 2005. Voir aussi *Globalization and Education*, The Pontifical Academy of Sciences, The Pontifical Academy of Social Sciences, Walter de Gruyter, Berlin, 2007.

9. « Avis sur la désaffection des jeunes pour les études scientifiques supérieures, Haut conseil de la science et de la technologie », Paris, avril 2007, www.recherche.gouv.fr

10. Projet décrit en détail sur le site www.science-techno-college.net, et ouvert à de nouveaux collèges.

11. Le ministère de l'Éducation nationale a pris peu à peu conscience de ces enjeux, et le socle commun de connaissances et de compétences, orientant les contenus de l'enseignement lors de la scolarité obligatoire, est un effort dans le sens nécessaire.

5. L'importante brochure *La main à la pâte dans le monde* (2007), rassemblée par Raynald Belay (raynald.belay@inrp.fr) offre un beau panorama de ces échos multiples, et de l'universalité du problème abordé dans cet article.

6. Ce projet est détaillé sur le site www.pollen-europa.net, installé à l'École normale supérieure (Ulm).

7. « Science education now : a renewed pedagogy for the future of Europe », rapport à la Commission, Directorate de la recherche, Rapport EU22845, Bruxelles, juin 2007.

Les bibliothèques sont un lieu merveilleux où coexistent toutes les provinces de la culture, en une marqueterie que l'on peut parcourir de mille façons. Peut-on, en conclusion de ces quelques lignes, souhaiter qu'elles n'isolent la science, cette belle et riche province, ni de son histoire bi-millénaire, ni des questions brûlantes qu'elle pose à nos contempo-

rains, ni de la littérature que ses réalisations, ses rêves ou ses mythes fondateurs ont su inspirer¹². ■

¹². Il faudrait citer ici maints livres de l'astrophysicien Jean-Pierre Luminet, dont le grand talent dévoile et tisse sans cesse les liens entre science et littérature, par exemple dans *Les Poètes et l'univers* (Le Cherche-Midi, 2002).

LA FÊTE DE LA SCIENCE



Organisée par le ministère chargé de la Recherche depuis 1992, la Fête de la science irrigue l'ensemble du territoire français à travers 29 coordinations régionales. Elle se déroule pendant la seconde semaine d'octobre (en 2007, du 8 au 14 octobre), dans les lieux publics et privés présentant gratuitement des initiatives qui ont pour point commun l'implication de scientifiques dans le montage et le déroulement des projets : ateliers d'expérimentation, expositions, débats, cafés des sciences, théâtres de sciences...

Elle est un temps fort de la politique de culture scientifique et technique impulsée par le ministère chargé de la Recherche. Elle vise à donner aux 1 200 000 visiteurs de la Fête le goût des sciences et le sens d'une vraie démarche scientifique, à susciter des vocations en faisant connaître les métiers de la recherche et de l'innovation, à réconcilier science et société en offrant un contrepoint à la vision trop souvent simpliste transmise par les médias, et à valoriser le travail des chercheurs et l'activité des entreprises.

Depuis les origines, la Fête de la science repose sur la mobilisation de la communauté scientifique, des universités et organismes de recherche, mais aussi sur la mise en synergie des initiatives et ressources des institutions, associations, entreprises concernées par l'éveil et le développement de la culture scientifique et technique. Les scolaires représentent 40 % de son public. Des rencontres entre jeunes et chercheurs, des visites de laboratoires, des ateliers et des expositions sont particulièrement organisés à leur intention, en liaison étroite avec les rectorats.

Le livre est un outil d'information, de compréhension et de réflexion que les nouveaux médias (Internet, CD-rom) complètent en le rendant plus que jamais nécessaire : le site www.sciencespour-tous.org, réalisé par le Syndicat national de l'édition, et la brochure *Sciences pour tous*, diffusée en 2006 à l'occasion de la Fête de la science et de Lire en fête, recensent près de 1 700 ouvrages disponibles en librairies, références fiables pour découvrir ou approfondir.

Depuis des années, des bibliothèques suscitent des rencontres avec des auteurs, des expositions, des « Bars des sciences » pendant la Fête de la science et, à Labège (Haute-Garonne), le festival Scientilivre organise, depuis 2001, un week-end de rencontres scientifiques autour des livres dans le cadre de la Fête.

Le partenariat, instauré pendant deux ans (2004 et 2005) entre la Fête de la science et Lire en fête, a renforcé cette dynamique. La présence de librairies est devenue presque systématique dans les Villages des sciences, manifestations emblématiques de la Fête de la science. Sous des chapiteaux, des tentes, des pagodes, ils accueillent près de 45 % des visiteurs, particulièrement au cœur des villes, sur les places et près des marchés. Emporter un livre écrit par un des intervenants du Village ou abordant un thème concerné par une exposition ou un débat est un moyen précieux de poursuivre, après le temps de la Fête, l'exploration des connaissances et d'étendre le public concerné par les thèmes de la Fête au-delà de ceux qui y ont directement participé.

L'édition 2006 a été marquée à Brest par le premier festival Livre ta science qui a promu la diffusion d'ouvrages consacrés à la science autour de deux temps forts : un colloque destiné aux médiateurs professionnels (bibliothécaires, documentalistes, enseignants) et un Festival du livre scientifique à destination du grand public dans le cadre du Village des sciences.

La place du livre est donc bien ancrée dans la Fête de la science mais un investissement plus marqué des bibliothèques pourrait permettre de la développer de manière significative : en 2006, seulement 3,6 % des manifestations organisées dans le contexte de la Fête de la science ont eu des bibliothèques pour cadre.

Marie-Françoise CHEVALLIER-LE GUYADER
Chef de la Mission de l'information
et de la culture scientifique et technique
ministère délégué à la Recherche,
Direction générale de la Recherche et de l'Innovation



Contact : Alette Armel, coordonnatrice nationale de la Fête de la science / www.fetedelascience.fr



© Mark W. Suits

Exposition sur la désertification organisée par l'Institut de recherche pour le développement (IRD) lors de la Fête de la science.

ROLAND SCHAEER

Directeur Sciences et Société

Cité des sciences et de l'industrie, Paris



De la vulgarisation à la culture scientifique

La place éminente de la science dans les sociétés modernes n'a pas été immédiatement prise en compte dans la démocratisation de la culture. En un pays de tradition humaniste, cette situation de porte-à-faux demandait à être résolue. Comment intégrer la science à la culture et l'offrir en partage ? La vulgarisation est au cœur de ces enjeux.

et technique

LA CRISE DE LA VULGARISATION SCIENTIFIQUE

À partir des années 1970, dans les pays occidentaux, la notion de vulgarisation scientifique a fait l'objet d'une critique systématique qui en a ébranlé les fondements. Sans entrer dans l'historique de cette crise, on peut dire qu'elle a d'abord été un élément d'une remise en question globale et idéologique de la relation éducative « verticale », qui réduit le rapport éducatif au transfert de connaissance, opéré par celui qui sait vers celui qu'on

caractérise essentiellement par son « déficit » à l'endroit du savoir. Et puis la critique s'est approfondie dans le champ spécifique de la production et de la diffusion des connaissances scientifiques dans le monde d'aujourd'hui, et dans celui des transformations sociétales induites par la recherche. Ce travail a débouché sur des réévaluations et des reconfigurations importantes de la manière dont nous devons nous représenter les rapports entre sciences et société. Le modèle de la vulgarisation est apparu alors comme une version, au mieux pauvre et réductrice, au pire illégitime, du rapport à établir entre les acteurs de la recherche et les autres acteurs sociaux. En France, le recours à la notion de « culture scientifique et technique » a, non sans controverse, incarné ces changements de problématique.

Quels sont les présupposés de cette critique ? On peut les résumer schématiquement dans les termes suivants :

- La science est devenue une puissance de transformation majeure du monde qui est le nôtre, aussi bien dans nos rapports à la nature que dans nos rapports sociaux. L'idée n'est pas nouvelle, elle a été formulée au XVII^e s. et systématisée après la révolution industrielle. Mais nous devons admettre que cette puissance a encore changé d'échelle et que les transformations qu'elle induit s'accroissent et touchent à de nouvelles dimensions de l'existence. Dès lors, pour de très larges secteurs de son activité – y compris une bonne part de ce qu'on appelle la recherche « fondamentale » – le travail scientifique doit être vu comme un élément d'un « bloc » indissociable, où la recherche de la connaissance est totalement intriquée dans la question de ses fins et de ses impacts, de ses valeurs, de sa « gouvernance », de ses usages, de ses effets et de ses applications, un bloc que l'on a appelé la « technoscience¹ ». L'essentiel du travail scientifique a perdu son innocence, en diminuant son autonomie par rapport à ce processus global de transformation du monde².

- Le second présupposé, étroitement lié au précédent et touchant cette fois au sens même du processus en question, c'est la crise du progrès ; l'idée selon laquelle l'accroissement

1. Cette approche ouvre la question difficile de la frontière entre une recherche fondamentale dont la seule fin est la connaissance, et une recherche « finalisée », qui se juge par son utilité et ses applications ; les discussions sur les modes de financement et d'évaluation de la recherche sont « hantés » par cette question.

2. De manière symptomatique, l'Union Européenne (Direction de la Recherche) vient de modifier l'intitulé de programmes auparavant appelés *Science et société*, pour les renommer *Science dans la société*.

des connaissances entraîne mécaniquement, selon une loi de la nature ou de l'histoire, un développement du bien-être, du bonheur et de la liberté, a fait long feu. Les puissances de production sont aussi des puissances de destruction, et l'innovation porte en elle des risques comparables aux risques naturels. Surtout, la critique de l'idée de progrès entraîne cette conséquence qu'il n'y a pas de fatalité dans les processus de transformation qui affectent notre monde sous l'effet de la recherche et de l'innovation. Il y a de la contingence, les choses peuvent tourner bien ou mal. Des intérêts s'affrontent, il est donc des choix qui dépendent de nous, des espaces de responsabilité dont le corps social doit s'emparer et dans lesquels les communautés scientifiques sont des acteurs parmi les autres³.

- S'ouvre alors un champ nouveau, où se jouent des échanges de discours hétérogènes (connaissances « proprement » scientifiques, promotion d'intérêts économiques, de valeurs éthiques, souci de la liberté, de l'équité, de l'environnement, de la santé, etc.), portés par des acteurs venus d'horizons différents, qui doivent travailler à élaborer un langage commun ; travail d'autant plus complexe que, dans ce champ, ce sont aussi des rapports de force et des conflits de légitimité qui se jouent. En tout état de cause, si le partage des connaissances produites par les communautés scientifiques reste une composante majeure dans ces échanges entre « parties prenantes » qui ont chacune leur légitimité, le seul modèle de la vulgarisation, avec ce qu'il comporte de condescendance unilatérale, ne saurait servir désormais à en fournir une représentation satisfaisante. À un modèle « vertical », descendant, se substitue (ou s'ajoute ?⁴) un modèle « interactif »⁵, multipolaire, qui appelle la co-construction délibérative.

Les causes historiques de cette transformation sont connues : d'une part, dès la fin des années 1960, la critique du modèle éducatif auquel il a été fait allusion plus haut, qui met l'accent sur la capacité de celui qui apprend à s'approprier, dans un contexte interactif et collectif pouvant s'apparenter au jeu, la connaissance qu'il expérimente par

3. L'ouvrage majeur à cet égard est le livre de Hans Jonas *Le Principe responsabilité*, paru en 1979 (trad. française : Cerf, 1990). Faire appel à la notion de responsabilité suppose qu'on renonce non seulement à l'utopie du Progrès, mais aussi à son inversion catastrophique, qui voit dans la science l'agent d'une apocalypse obligée.

4. On reviendra *infra* sur cette question importante.

5. L'une des théorisations les plus claires et les plus complètes de l'émergence de ce nouveau modèle de relations entre sciences et société se trouve dans l'ouvrage de Michael Gibbons, *The New Production of Knowledge*, paru en 1994. Une synthèse claire est donnée en français dans la revue *Reflexives*, consultable en ligne à l'adresse www.reflexives-lpr.org/communication.



© CS/S. Chivet



© CS/S. Chivet

La Cité des sciences et de l'industrie, vues intérieures de la Médiathèque.

lui-même⁶. D'autre part, les crises qui ont installé, à côté des promesses et des espérances, de nouvelles défiances à l'égard des sciences et des techniques. Sans doute faut-il prendre Hiroshima comme point d'origine du processus : le nucléaire est devenu, au moins en Allemagne et en France, à la fois l'exemple et le symbole de cette capacité des forces de production à se muer en forces de destruction portées à une échelle globale, mais aussi l'emblème d'un formidable court-circuit entre ce qu'on pouvait considérer comme des recherches pures sur les lois fondamentales de la matière et, dans un délai très court, leur mise au service des industries de la mort. Les crises et les controverses ultérieures peuvent s'analyser en deux catégories : celles qui mettent en avant la question des risques de l'innovation technologique, en particulier sanitaires et environnementaux

6. On verra que cette approche imprègne désormais toute une série de dispositifs et de technologies de la communication scientifique, depuis les réformes portées dans l'enseignement primaire par La main à la pâte, jusqu'aux technologies mobilisées par les musées de sciences et les activités déployées par les nombreuses associations d'éducation populaire.



Exposition à la galerie Eurêka, CCSTI de Chambéry.

(accidents industriels dans le secteur chimique ou nucléaire, sang contaminé, « vache folle », OGM, etc.), et celles qui soulèvent des questions d'ordre éthique, essentiellement chaque fois que notre puissance de transformation du vivant – et d'abord de l'humain – rencontre des interdits ou oblige à revenir sur des catégories fondatrices de notre moralité (procréation médicalement assistée, utilisation des embryons à des fins de recherche, clonage, etc.)

LE MODÈLE FRANÇAIS DE LA « CULTURE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE »

La notion de culture scientifique et technique est une spécificité française⁷. Elle a le mérite de donner à l'accès aux connaissances scientifiques la dignité de la culture, de pointer par là les lacunes d'une conception de celle-ci principalement centrée sur les lettres et les arts, et d'appeler à réduire la fracture entre la connaissance commune et les savoirs scientifiques. Indirectement, elle soulève la question de la capacité des scientifiques à construire une culture à partir de leurs spécialités, fragmentées et souvent oubliées de leur propre histoire⁸. Une culture, c'est-à-dire quelque chose qui se partage.

En tout cas, c'est au nom de sa diffusion que s'est construit dans notre pays un dispositif d'accès aux sciences hors du système éducatif d'une grande richesse et d'une réelle diversité, qui forme un paysage où se combinent des actions publiques, des entreprises à caractère commercial et des ini-

7. Les pays anglo-saxons utilisent volontiers, même si elle est controversée, la notion de *Public Understanding of Science*.

8. Sur ces différentes questions, voir le texte de Jean-Marc Lévy-Leblond, *La science en mal de culture*, éd. Futuribles, 2004. Renversant les perspectives classiques, l'auteur propose une « autocritique de la science », portant précisément sur sa capacité à se constituer comme culture.

tiatives venues de la société civile et du milieu associatif. On peut schématiquement décrire ses différentes composantes à travers les catégories qui vont suivre.

UN SECTEUR ÉDITORIAL ET MÉDIATIQUE

Aujourd'hui en pleine mutation, l'édition du livre de sciences, comme celle des revues de vulgarisation, a connu de vrais succès et produit un travail de haute qualité, en particulier dans le secteur de la jeunesse ; mais elle est puissamment concurrencée par la mise à disposition, via Internet, d'une masse d'informations offertes soit par des producteurs « primaires » (par exemple, les organismes de recherche ont largement développé leurs outils de communication, devenus des ressources à la fois fiables et accessibles), soit par des instances de médiation, soit directement par les internautes eux-mêmes, ouvrant massivement l'éventail des sources possibles. Quant à la place des sciences dans la presse généraliste, écrite ou audiovisuelle, elle varie, dans son importance et dans ses formes, au gré des politiques rédactionnelles. Ajoutons que la production du film documentaire de sciences, même si elle a du mal à trouver sa place sur les grands canaux de diffusion, reste vivace et sait renouveler ses formes.

UN SECTEUR MUSÉOLOGIQUE

Ce secteur s'est profondément transformé au cours des quarante dernières années. L'idée de musées de sciences n'est pas récente ; elle est contemporaine, en Europe, de la vague encyclopédiste et du temps des Lumières. Elle s'est incarnée alors dans des musées d'histoire naturelle et dans des musées des techniques, c'est-à-dire des établissements de collections qui livraient au regard du public les productions de la nature et celles de « l'art » à des fins d'instruction. La nouvelle génération des musées et « centres de science », née dans les années 1970, initiée par l'*Exploratorium* de San Francisco, renouvelle profondément les voies d'accès aux sciences. Musées en général sans collections, tournés vers le présent plus que vers l'histoire, ils ont réinventé l'exposition, en proposant avant tout – et c'est là leur signature – des dispositifs muséographiques interactifs qui privilégient l'expérience perceptive directe de confrontation aux phénomènes, le visiteur étant placé en posture « *hands on* », comme disent les anglo-saxons. Au risque d'une approche fragmentaire, voire de glissements qui les confondent avec des centres de loisirs, ces établissements ont largement contribué à donner des sciences une image tonique et

Besoin de vous y retrouver dans les abonnements électroniques ?

Faites appel à un expert.

Vous êtes perdus dans la diversité de l'offre éditoriale électronique et la complexité des politiques tarifaires ?

La pérennité des accès et la valorisation de ces ressources auprès de vos utilisateurs sont-ils des enjeux clés pour la mise en place de vos collections électroniques ?

Pour vous y retrouver faites confiance à EBSCO, la première agence d'abonnements en France et dans le monde.

- ✓ Qualité du service
- ✓ Savoir-faire
- ✓ Exhaustivité de l'information
- ✓ Optimisation des dépenses
- ✓ Outils de gestion et d'accès adaptés

Contactez-nous dès aujourd'hui
pour une étude personnalisée à info@fr.ebsco.com

www.ebsco.fr



EBSCO
INFORMATION SERVICES

LE PLAN NATIONAL POUR LA DIFFUSION DE LA CULTURE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE

En février 2004, Jean-Jacques Aillagon, ministre de la Culture et de la Communication, et Claudie Haigneré, ministre déléguée à la Recherche et aux Nouvelles Technologies, lançaient un « Plan national pour la diffusion de la culture scientifique et technique ». Ce plan faisait suite au rapport établi à la demande du Premier ministre par Emmanuel Hamelin, « Développement et diffusion de la culture scientifique et technique : un enjeu national ». Les deux ministres renouaient ainsi heureusement avec les initiatives prises dans les années 1980 et 1990.

Les années 1980 ont en effet vu la mise en place en 1986 d'un outil majeur pour la diffusion de la culture scientifique et technique : la Cité des sciences et de l'industrie et sa médiathèque, lieu de référence pour les acteurs de la lecture publique. Ce geste fort a été suivi d'actions très diverses destinées à sensibiliser les bibliothèques publiques : mise en place d'un secteur spécifique sur le livre scientifique et technique à la Joie par les livres, publication de l'ouvrage fondamental dirigé par Francis Agostini, *Science en bibliothèque*, organisation d'un Mois du patrimoine écrit consacré au patrimoine écrit scientifique et technique en 1993, ou encore la volonté forte exprimée dans le projet de nouvelle Bibliothèque nationale de France de renouer avec l'encyclopédisme, et donc avec les sciences et techniques...

Dans son rapport de 1992, le Conseil supérieur des bibliothèques s'inquiétait de la « faiblesse des fonds scientifiques et techniques offerts dans les bibliothèques publiques ». Entre autres recommandations, il préconisait un rapprochement entre le ministère de la Culture et celui de la Recherche. Douze ans plus tard, on ne pouvait donc que se réjouir que cette recommandation ait été enfin entendue. Les objectifs du plan dépassaient le monde des bibliothèques *stricto sensu*. Il n'en est pas moins remarquable qu'il leur ait réservé une place.

Les mesures annoncées étaient de trois ordres :

- renforcement quantitatif et qualitatif des collections des bibliothèques territoriales, grâce à l'aide du CNL ;
- renforcement des compétences des bibliothécaires dans la formation initiale et continue ;
- rôle pilote confié à la médiathèque de la Cité des sciences et de l'industrie (CSI).

La médiathèque de la Cité a, dans ce cadre, mis en œuvre des actions hors les murs en direction des professionnels. Elle propose sur son site un portail mis en ligne en juin 2005 : bibliographies de vulgarisation des sciences et techniques (monographies, films et périodiques), outils de gestion des collections scientifiques, actualité des manifestations culturelles scientifiques et techniques. Elle propose également une offre de formation sur place et co-organisait avec l'Enssib en juin dernier un stage intitulé « Vulgarisation scientifique et technique : définition, paysage éditorial et outils de gestion des collections ».

Néanmoins, on peut regretter que ce plan ambitieux n'ait pas eu de retombées plus évidentes sur l'ensemble du paysage des bibliothèques publiques françaises. Les nouvelles ministres de la Culture et de la Recherche sauront-elles leur redonner un second souffle ?

Caroline RIVES



Activités chimie et protection de l'environnement organisées par l'association Les Petits débrouillards, Île-de-France.

ouverte, en cultivant l'étonnement et la curiosité, ces ressorts fondamentaux de l'exploration du réel. Souvent, à l'exposition s'ajoutent d'autres offres, animations, conférences, débats, cinémas, parfois une médiathèque, comme c'est le cas à la Cité des sciences et de l'industrie. Celle-ci a ouvert ses portes en 1986, et une trentaine de Centres de culture scientifique et technique se sont créés, à partir des années 1970, dans la plupart des capitales régionales.

LES INITIATIVES ISSUES DE LA SOCIÉTÉ CIVILE

Leur grande richesse est l'autre caractéristique du dispositif français de culture scientifique. Au premier chef, il faut signaler le dynamisme des réseaux associatifs qui se con-

sacrent aux sciences. Héritières de la tradition de l'éducation populaire, des associations comme *Planète sciences* ou *Les petits débrouillards* mobilisent des milliers de bénévoles, animateurs de clubs, inventeurs de projets, qui entraînent des jeunes à cultiver le goût de la démarche scientifique, avec souvent le souci d'entretenir l'appétit de connaître pour en faire des citoyens éclairés. D'autres associations, elles aussi très vivantes, rassemblent des « amateurs de sciences », en particulier en mathématiques et en astronomie. Enfin, la période récente a vu fleurir les « cafés de sciences », des lieux peu formels inspirés des « cafés philosophiques », où des chercheurs viennent partager et débattre des questions de sciences avec des profanes. Le succès de la Fête de la science, chaque année en octobre, témoigne aussi de cette disponibilité populaire à rencontrer la science.

LE RÔLE DES POUVOIRS PUBLICS

L'une des caractéristiques du dispositif français réside dans l'engagement du politique dans la diffusion de la culture scientifique et technique. La loi d'orientation et de programmation de la recherche de 1982 fait obligation aux chercheurs de participer à sa diffusion ; un « plan national de diffusion de la culture scientifique et technique » a été adopté en février 2004 et porté par les ministères de la Recherche et de la Culture. La tutelle des musées, l'aide à l'édition scientifique entrent également dans les compétences de ces ministères. Il reste que les limites de ces engagements tiennent d'une part à la capacité des politiques de recherche à intégrer la dimension de la diffusion en direction du grand public, d'autre part à la capacité des politiques culturelles à reconnaître la science comme partie prenante de la culture.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES ENJEUX

Quels sont, aujourd'hui, les enjeux d'une appropriation, par ceux qui n'appartiennent pas aux communautés de chercheurs, mais aussi par les chercheurs eux-mêmes, de ce que nous avons désigné sous le nom de culture scientifique et technique ? Et comment définir cet objet ? Comment imaginer le construire, sachant qu'il s'alimente à des savoirs multiples, épars et difficiles ?

Sans prétendre ici répondre à ces questions de manière systématique, on peut avancer quelques observations, nourries par l'expérience.

Et d'abord dire que c'est possible. L'une des preuves, c'est que les avancées de la recherche la plus « fondamentale » continuent de fasciner de larges secteurs d'ama-



Certaines des activités proposées par l'association Planète Sciences :
 1. Atelier robotique 2. Activité astronomie 3. Lâcher de ballon météo
 4. Fusées à eau

teurs. Qu'il s'agisse de physique, de mathématiques, d'astrophysique, de paléontologie ou des sciences du vivant en général, nombreux sont ceux qui ont gardé leur curiosité intacte. Cette aptitude à l'étonnement les dispose à se mettre à l'écoute des chercheurs, à leur emboîter le pas, à se laisser porter, comme eux, par la reconnaissance de leur propre ignorance, et à désirer partager l'aventure pour comprendre. Reste, impérativement, à cultiver la curiosité.

Ensuite, comme on l'a suggéré au début de cet article, le souci « citoyen » de participer à des débats qui, dans leur objet, portent sur les choix technologiques et leurs impacts, la gouvernance de la recherche, l'organisation de la précaution, la régulation de l'innovation ou la réévaluation des normes éthiques ; ce souci appelle une compréhension de nombreuses données scientifiques que les experts doivent partager avec les profanes. Ceux-ci l'attendent. Il en va de la construction d'une citoyenneté « éclairée », qui conditionne l'exercice démocratique de la responsabilité.

Enfin, il faut rappeler, à l'intention de tous ceux qui considèrent encore que l'activité intellectuelle a un sens, que si l'on veut penser, il faut à nouveau penser avec la science, sous peine de penser mal. ■

BERTRAND CALENGE
Responsable de l'évaluation prospective
BM de Lyon



Sciences et techniques :

Mutation sociale,
économique,
technologique, notre
société a fait de la
science un enjeu majeur.

En quinze ans, des
plans d'action ont fait
écho aux cris d'alarme.

Comment cela s'est-il
traduit dans le secteur
de la lecture publique ?

Selon qu'on adopte
le point de vue des
collections ou celui
des services, le bilan
reste plus que mitigé :
contrasté. C'est, au-delà
de la transmission du
savoir, les nouvelles
expressions de la *libido
sciendi* qui doivent être
prises en compte et
mises à la question.

Le versant obscur des bibliothèques publiques

Vous en souvenez-vous ? C'était il y a déjà longtemps, le Conseil supérieur des bibliothèques, reprenant une grande enquête conduite l'année précédente à l'occasion des Rencontres du livre scientifique de Montreuil, lançait en 1992 un signal d'alarme : les bibliothèques publiques ignoraient, pour la plupart, les questions scientifiques et techniques dans leur offre de collections et de services. « Les fonds scientifiques sont pauvres : en général, ils représentent 7,5 % (8 % des périodiques) du fonds total et les 3/4 des bibliothèques sont en dessous de cette moyenne ; les bibliothécaires ont rarement une formation scientifique de base ; les sources d'information des bibliothécaires sont peu diversifiées¹. » Quinze ans plus tard, où en sommes-nous ?

LA CULTURE SCIENTIFIQUE ENTRE SAVOIRS ET QUESTIONNEMENT SOCIAL

L'émergence puis l'exigence d'une culture scientifique et technique se sont développées à partir de trois constats.

1. « Rapport du Conseil supérieur des bibliothèques pour l'année 1992 », accessible sur www.enssib.fr/autres-sites/csb/rapport92/csb-rapp92-accueil.html.

D'un point de vue économique d'abord, il est apparu que la clé du développement tenait, en France, aux capacités d'innovation, garantes d'une valeur ajoutée précieuse, à l'heure où la dimension internationale des marchés attisait les concurrences ; il était donc indispensable que la société tout entière, et les jeunes en particulier, se frotte très vite aux questionnements scientifiques, aux processus de l'innovation technique, etc. Du point de vue scientifique ensuite, le XX^e siècle a connu une mutation dans le rapport de la science à la société : le traumatisme de l'apparition des armes nucléaires ou les interpellations de la recherche génétique ont contribué à faire prendre conscience que la recherche scientifique n'était pas détachée du monde, mais qu'elle devait être questionnée et débattue dans le cadre social, ce que Bruno Latour a qualifié de « scientification de la société ». Du point de vue du quotidien social enfin, le développement rapide de nombreuses technologies – et en particulier des technologies de l'information – a rendu nécessaire pour l'ensemble de la population leur appropriation active, incluant l'apprentissage constant de leurs évolutions et perfectionnements : il y a là un saut qualitatif important qui distingue ces technologies, du point de vue des compétences d'usage exigées, de l'introduction de techniques antérieures comme l'électricité ou la télévision...

La combinaison de ces trois points de vue a conduit à multiplier les actions publiques en faveur du développement de la culture scientifique et technique. Citons parmi les moments les plus emblématiques la création en 1985

de la Cité des sciences et de l'industrie, suivie par la multiplication des Centres de culture scientifique, technique et industrielle², ou le rapport du Sénat sur « la diffusion de la culture scientifique », rédigé par Marie-Christine Blandin et Ivan Renar (10 juillet 2003), en même temps qu'un rapport d'Emmanuel Hamelin au Premier ministre³. Ces derniers travaux ont abouti à la mise en place, début 2004 d'un Plan national pour la diffusion de la culture scientifique et technique, élaboré et conduit par les ministères chargés de la Culture, de l'Éducation nationale et de la Recherche.

Ce dernier plan n'oublie d'ailleurs pas les bibliothèques, en prévoyant notamment :

- la bonification des subventions versées par le Centre national du livre ;
- la diffusion d'une bibliographie de référence pour toutes les bibliothèques publiques ;
- la formation des bibliothécaires à la culture scientifique ;
- la mise à disposition de l'expertise de la médiathèque de la Cité des sciences.

Et justement, qu'en est-il aujourd'hui dans les bibliothèques publiques, en général attentives aux évolutions de la société ?

SURVOL DE L'OFFRE DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

Aiguillonnées par l'interpellation du CSB en 1992 – d'ailleurs renouvelée en 1997 –, les bibliothèques publiques ont disposé dès 1995 d'un outil précieux grâce au livre dirigé par Francis Agostini, *Science en bibliothèque*⁴. En outre, des dossiers réguliers de *Livres Hebdo* fournissent matière à sélection documentaire, et la réflexion est stimulée par de multiples acteurs s'intéressant à la médiation scientifique⁵. Néanmoins, nous manquons d'études exhaustives sur la place actuelle des sciences et techniques (ST) tant dans les collections que dans l'offre de services des bibliothèques publiques françaises. Relevons quelques traces :

- nombre de grandes bibliothèques municipales, adoptant le principe de la départementalisation de leurs collections et espaces, ont délibérément créé un département Sciences et

2. 34 centres à ce jour : www.ccsti.fr

3. Emmanuel Hamelin, *Développement et diffusion de la culture scientifique et technique : Un enjeu national*, Documentation française, 2003.

4. Francis Agostini (dir.), *Science en bibliothèque*, Éd. du Cercle de la librairie, 1994. Cet ouvrage a notamment contribué à éclairer auprès des bibliothécaires le concept controversé de vulgarisation scientifique.

5. Voir à cet égard le portail Médiation scientifique, technique et industrielle sur Wikipedia : http://fr.wikipedia.org/wiki/Portail:M%C3%A9diation_scientifique%2C_technique_et_industrielle.



Animations Relais d'sciences lors de la Fête de la science 2006 en Basse-Normandie.

techniques (Lyon, Marseille, Toulouse : « Sciences et loisirs », etc.) ;

- le Centre national du livre a constaté une progression du nombre de demandes relatives à l'enrichissement de fonds thématiques (de 47% des demandes en 2000 à 58% en 2002)⁶ ;
- plusieurs bibliothèques sont associées (au moins spatialement) avec des centres de médiation scientifique (par exemple le CCSTI à Chambéry ou l'Espace des sciences à Rennes⁷).

COLLECTIONS

Qu'en est-il des collections ? Las, tout semble laisser penser que la proportion des livres scientifiques et techniques y reste faible : Christelle Bourguignat, enquêtant en 2003 auprès de sept BM, conclut qu'elle y était de 7,3%⁸ ;

6. Selon Christelle Bourguignat, *La part des ouvrages scientifiques et techniques en bibliothèque municipale*, Enssib, 2004 (mémoire d'étude DCB).

7. Cf. dans ce numéro, Marie-Luce Poupard et Michel Cabaret, « La science à travers Champs » pp. 58-60.

8. Christelle Bourguignat, *op. cit.*

établissant des statistiques sur les bibliothèques de quartier à Lyon, j'y trouvais en 2002 une proportion de 7,8%. Néanmoins, on relèvera qu'une politique volontariste peut produire des fruits, notamment en cas de départementalisation des collections : en 2002 toujours, la BM centrale de Lyon, dotée d'un département Sciences et techniques, élevait à 11,7% la part de ces documents dans les collections en libre accès.

ANIMATIONS

La situation est beaucoup plus dynamique en ce qui concerne cet autre pan de la médiation que sont les animations. Depuis plusieurs années, les bibliothèques publiques se sont impliquées dans des expositions, conférences, projections, etc. La participation à la Fête de la science, initiée en 1993 par le ministère de la Recherche, est massive, de même qu'à la Fête de l'Internet, par exemple, créée depuis ; une bibliothèque comme celle de Lyon multiplie les cycles de conférences ou d'ateliers (Bioéthique et société, Image et science, Vive la culture numérique...). Une enquête conduite par l'Arald en Rhône-Alpes⁹ fait apparaître la fréquence particulièrement élevée des manifestations relatives à des « questions de société », dont les questions scientifiques et techniques bien évidemment.

On ne saurait oublier enfin l'importance grandissante au sein des bibliothèques publiques des espaces multimédias qui, sous diverses appellations, proposent notamment ateliers, stages, accompagnement individuel à la découverte des outils d'Internet et du multimédia (Troyes, Pessac, etc.). On remarque néanmoins une forte tendance des acteurs en ce domaine à construire des structures distinctes des bibliothèques : cyberespaces, etc.¹⁰ Les bibliothèques auraient-elles raté le coche, du moins en partie ?

DE L'OFFRE AUX USAGES... ET RÉCIPROQUEMENT

Si l'offre documentaire, telle qu'elle est évaluée, reste peu importante dans les bibliothèques publiques, il peut y avoir des conséquences sur les publics utilisant la bibliothèque. Lors de l'étude interne citée sur les collections de la BM de Lyon, une analyse affinée des emprunts faisait apparaître

que les adultes les plus forts amateurs de documents de sciences et techniques (en termes d'emprunt) étaient en particulier :

- les ingénieurs, techniciens, ouvriers et agents de maîtrise (pour l'informatique) ;
- les professions médicales et sociales (pour la médecine-santé) ;
- les ouvriers et agents de maîtrise (pour les sciences pures) ;
- les ingénieurs, techniciens et ouvriers (pour les techniques).

Or, on constatait parmi les emprunteurs un taux de pénétration déficitaire dans ces catégories socio-professionnelles : le déficit d'offre en ST n'y était-il pas pour quelque chose ?

On oublie également, dans nos évaluations, que l'offre de la bibliothèque ne tient pas aux seuls livres. Les ST sont un domaine mouvant, en pleine évolution, et leur découverte passe très volontiers non par des livres mais par des supports se prêtant mieux à la présentation rapide et illustrée. Les périodiques, et plus précisément les magazines, en sont ici un vecteur privilégié. Une enquête sur la consultation sur place, conduite en 1999 par l'équipe de la Bibliothèque du SAN Ouest-Provence (Miramas), montrait que les titres de sciences et techniques étaient les plus consultés (29% des consultations)¹¹ : l'évaluation des usages autres que l'emprunt (de livres) ne mériterait-elle pas d'être affinée ?

Enfin, la soif de découverte peut passer aussi par diverses offres de service. On a déjà cité les animations (au sens large), dont on peut penser qu'elles sont, pour nombre de personnes, un moyen privilégié de s'informer. On ne saurait passer sous silence l'espace d'Internet, dont la réactivité et la dimension multimédia se prêtent particulièrement à la découverte des univers scientifiques et techniques, au point que foisonnent les sites de vulgarisation scientifique d'excellent niveau¹². Le bilan des réponses apportées en ligne aux questionnaires du Guichet du savoir à Lyon faisait apparaître en 2006 que le département Sciences et techniques avait à lui seul assuré 20% des réponses produites par l'ensemble des différents départements (service de coordination exclus) : n'y aurait-il pas de nouvelles formes

9. « Bibliothèques municipales en Rhône-Alpes : des acteurs culturels au service de la population », ARALD, 2006.

10. Dans le Rhône, en 2007, on recense seulement 24 Espaces publics numériques situés dans des bibliothèques (dont 14 pour la seule ville de Lyon), sur 124 EPN ! (Recensement complet des EPN en France sur : <http://delegation.internet.gouv.fr/netpublic/index.htm>).

11. Enquête accessible sur www.enssib.fr/autres-sites/poldoc/ressource/prod/je2000/4lseven.htm

12. On pense par exemple au portail de l'Internet scientifique (www.science.gouv.fr), à Futura-sciences (www.futura-sciences.com), à la québécoise Agence science presse (www.sciencepresse.qc.ca), ou à Doctissimo (www.doctissimo.fr/html/sante/sante.htm), par ailleurs inclus dans le « Top 20 » des sites les plus consultés en France (Source Médiamétrie).

À FOND LA SCIENCE

L'association À fond la science a pour objectif de contribuer à la vulgarisation scientifique et technique par la sélection et la diffusion de documentaires sous toutes formes de supports, de créer des expositions (« animothèques ») et des animations pour un public familial.

L'association mène des animations scientifiques dans les bibliothèques, les écoles, les centres de loisirs... Elle anime des clubs Science dans le but de développer la curiosité et de montrer que la science est accessible à tous. L'utilisation du matériel de la vie quotidienne permet de refaire, à l'aide des livres, les expériences à la maison et de retransmettre ainsi un savoir.

En direction des professionnels du livre, l'association organise des journées du livre scientifique où sont présentés les nouveaux documentaires, et conduit des stages de formation pour la constitution de fonds scientifiques. Ce travail d'analyse et, surtout, de réflexion sur la culture scientifique en bibliothèque est mené conjointement par une équipe de bibliothécaires, de scientifiques, d'enseignants et d'animateurs.

À fond la science veut faire vivre le documentaire scientifique. Pour mettre en valeur toutes les pistes d'incitation à la « lecture plaisir », nous avons créé des scénarios où le livre joue le rôle principal. « Aller du livre à l'expérience » et de l'expérience au livre, tel est le fil conducteur qui nous guide pour la construction des « animothèques ».

Lorsque l'ouvrage scientifique a sa vraie place en bibliothèque, au cœur de la bibliothèque et en dehors de tous cloisonnements qu'ils soient d'âge ou de sectorisation, les bibliothécaires deviennent réellement des passeurs de « culture scientifique ».

On constate ainsi une progression très nette du nombre de bibliothèques qui participent à la Fête de la science ou qui mènent des projets scientifiques, non seulement pendant la semaine officielle mais aussi en amont et en aval. La bibliothèque joue alors réellement son rôle de moteur pour susciter des rencontres entre des partenaires d'horizons très différents (théâtre, bar des sciences...). Le mélange des publics permet une multiplication des approches et, de ce fait, la découverte mutuelle des richesses du livre. Le livre scientifique peut aussi assurer le rôle de lien, de passerelle entre les différents domaines du savoir, fiction, poésie, peinture, photographie...

Mais beaucoup reste encore à inventer pour mettre le documentaire scientifique à sa vraie place en bibliothèque ! C'est aujourd'hui pour nous, bibliothécaires qui sommes à un tournant de notre profession, un enjeu vital pour que le livre occupe le devant de la scène où se joue l'accès au savoir.



Parents et enfants consultant des livres lors d'une exposition.

www.afondlascience.fr

Marie GIROD



de médiation scientifique et technique à approfondir et développer ?

UN POSITIONNEMENT DIFFICILE ?

Ce rapide survol laisse une impression mitigée : non, les collections « traditionnelles » n'ont que peu intégré la culture scientifique et technique ; parallèlement, oui, de nombreuses actions délibérées existent, mais dans des formes

de service qui peinent à être reconnues comme centrales dans l'activité des bibliothèques (la preuve en est le déficit d'évaluation concernant l'usage des magazines, l'appropriation des offres Internet en bibliothèque, ou l'impact des animations). Doit-on reconnaître la véracité de l'assertion trouvée dans le rapport au Sénat déjà cité : « Cette situation reflète la scission, particulièrement marquée dans notre pays, entre la culture classique ou humaniste, et la culture

scientifique, qui opère systématiquement au détriment de cette dernière. Cette conception française contemporaine marque une régression par rapport à la tradition des encyclopédistes du XVIII^e siècle, si attentifs à l'état des sciences et techniques de leur temps ? On distinguera cinq questions dans le difficile positionnement des bibliothèques publiques :

- **Comment situer la culture scientifique ?** La notion de culture scientifique et technique est complexe, car elle fait référence aux appropriations individuelles plus qu'à une offre précise¹³. On sait déjà à quel point les classifications encyclopédiques se prêtent mal à aborder ce point de vue : les ST, ce sera volontiers « les 500 et 600 », en oubliant parfois de ce fait l'informatique, l'éthique de la science, etc. Ces contenus segmentés ne recouvrent pourtant pas la réalité de ce que vise la culture scientifique. En effet, d'une part le questionnement social dont nous avons parlé se situe dans un cadre résolument interdisciplinaire : plus encore que la découverte de la science pour elle-même, elle vise l'interrogation sur celle-ci, et c'est bien plutôt d'un ensemble « science et société » qu'il faudrait parler ; la nouvelle médiathèque du Bachut, dans le réseau lyonnais, propose ainsi un pôle « Cap' culture Santé », qui ne recouvre pas tant les seules questions médicales que l'ensemble des dimensions scientifiques, psychologiques, économiques voire esthétiques ou littéraires de la santé¹⁴.

- **Une culture branchée sur l'actualité.** La vocation mémorielle des bibliothèques s'accommode mal de la prise en compte d'une réalité scientifique évolutive. Le savoir en mouvement serait-il incompatible avec le savoir digéré ? Il est évident que l'objet fétiche des bibliothécaires, le livre, est dans ce domaine davantage fait pour recueillir des leçons (manuels), les sommes ou les récapitulatifs. Sans sous-estimer son intérêt, notamment pour faire le point sur les différents questionnements, il apparaît qu'il doit être associé à bien d'autres supports, du périodique à Internet en passant par l'image fixe ou animée et par l'exposé. L'essentiel est

13. L'article de Wikipedia sur la « Médiation scientifique » précise que « La médiation scientifique (ou vulgarisation) est l'ensemble des actions permettant au public d'accéder à la culture scientifique, technique, industrielle et environnementale, c'est-à-dire aux savoirs, savoir-faire et savoir-être de ces mêmes disciplines. Ou, dans l'autre sens, on définit la médiation scientifique comme le lien qu'effectue une personne (enseignant, animateur, journaliste, chercheur, etc.) entre la science au sens large (communauté scientifique, connaissances académiques, chercheurs, etc.) et le public profane. » Autrement dit, la vulgarisation scientifique n'est pas tant un contenu qu'une démarche « pédagogique ».

14. www.capculturesante.org

au fond de proposer des connaissances actualisées et non figées, par tous les moyens disponibles. Par exemple, à Lyon toujours, le magazine en ligne *Points d'actu!*¹⁵ publie régulièrement des articles bibliographiques commentés qui, à partir de sujets d'actualité, orientent les lecteurs vers des livres, mais aussi des articles, des sites web, des conférences, etc. ; il dispose ainsi d'une rubrique « Sciences et santé », dont certains articles connaissent un grand succès (tel « *Escherichia coli*, bactérie amie ou ennemie », qui appartient aux dix articles les plus consultés du site).

- **Une culture attentive aux usages.** Cette culture scientifique et technique n'est que partiellement une culture de la connaissance construite et argumentée. Notamment, elle présente une très importante facette d'appropriation pratique (on le sait déjà par le succès des manuels d'informatique, des guides de cuisine et de jardinage, etc.) ; or, les bibliothèques publiques se montrent souvent réticentes à s'engager dans cette dimension, soit parce qu'elles estiment que leur mission est « culturelle » (c'est-à-dire intellectuelle ou artistique), soit plus prosaïquement parce que cette dimension pratique est plus rapidement obsolète (ce point n'est d'ailleurs pas spécifique aux ST : qu'on pense par exemple à la fréquente faiblesse des outils de droit pratique dans les bibliothèques publiques). Aborder le « faire », c'est partir non d'un état du savoir mais de niveaux d'appropriation, qui peuvent être multiples selon les situations individuelles : il n'est pas certain que les rayonnages les plus « pratiques » rencontrés en bibliothèque – cuisine, jardinage, etc. – aient toujours été construits dans cette perspective. La question de la médiation scientifique dans ce contexte ne peut pas s'asseoir prioritairement sur un corpus documentaire mais doit partir de la diversité des usages et itinéraires : accompagnement scolaire, curiosité du grand public, désir de « faire », questionnement social, etc.

- **Collections ou médiations ?** Compte tenu de ce que nous avons dit, doit-on nécessairement déplorer la faiblesse des collections monographiques de ST dans les bibliothèques publiques ? Même si le support livre est loin d'être le plus adéquat au développement d'une culture scientifique, il ne faut cependant pas le négliger : d'une part, il se prête particulièrement à bien des contenus (synthèses argumentées) et des usages (lecture soutenue) ; d'autre part, une bibliothèque affirme sa légitimité par le stock documentaire (on peut le regretter ou s'en féliciter, mais la bibliothèque

15. www.pointsdactu.org

« doit », aujourd'hui du moins, proposer des collections aux yeux du public) ; enfin, il serait sans doute superficiel d'aborder les mouvements scientifiques et techniques sans disposer d'un substrat documentaire solide. Et la production éditoriale d'une vulgarisation de qualité ne manque pas, certains éditeurs en ayant fait leur cheval de bataille (EDP Sciences, Platypus press, Le Pommier¹⁶, ...), de même que le nombre de magazines de vulgarisation scientifique ne cesse de fleurir. Ceci étant posé, il est vrai que la dynamique de la culture scientifique passe par bien d'autres sources et moyens. Et ceux-ci sont pour la plupart extérieurs aux bibliothèques. On peut donc imaginer que les bibliothécaires se posent d'abord en passeurs, en co-organisateurs de l'accès au savoir scientifique et technique, plus qu'en détenteurs de celui-ci. Cela suppose attention aux ressources en ligne (cf. les sites déjà cités, et bien d'autres) et partenariats : n'oublions pas que les scientifiques eux-mêmes ressentent fortement le besoin de transmettre leur savoir et leur interrogations, s'ils trouvent des partenaires dans la société « civile » (journalistes scientifiques notamment) : « Des chercheurs avouent être prêts à s'investir davantage à condition d'être secondés par des médiateurs¹⁷. » L'heure est donc à la médiation de savoirs (activité revendiquée par les bibliothécaires) par le biais de services et d'outils fondés sur le partenariat : par exemple, les Cafés des sciences sont de plus en plus accueillis dans des bibliothèques (Massy, Anglet, Pau, etc.) ; à Lyon, des partenariats réguliers avec le CNRS ou l'Inserm permettent d'organiser conférences, projections et expositions ; et la liste pourrait être longue. Citons enfin la revue en ligne *Science actualités*¹⁸, proposée par la Cité des sciences et de l'industrie, avec l'apport de journalistes scientifiques, et à laquelle collaborent les médiathécaires de la CSI.

• **À la recherche des compétences.** Tout cela suppose un minimum de compétences dans les contenus ainsi constitués ou promus. Il est trivial de rappeler la rareté des bibliothécaires disposant d'un bagage scientifique (et parallèlement la nécessité dans les établissements au personnel peu nombreux d'assurer une polyvalence des tâches... et des connaissances). D'où des demandes réitérées d'incitation à des recrutements d'origines diversifiées, et de

développement de formations continues¹⁹. Cette déficience est réelle. Mais faut-il attendre une rénovation improbable des recrutements et formations pour aborder la question centrale de la culture scientifique et technique au sein des bibliothèques et avec elles ? Ce serait sans doute nécessaire s'il s'agissait d'édifier une offre scientifique au sens strict, mais n'oublions pas que l'objectif est d'accompagner un public dans ses questionnements, non de construire un savoir documenté ! Pour agir, deux outils existent : la curiosité active tout d'abord²⁰, et surtout les partenaires dont nous parlions à l'instant. En outre, des appareils d'assistance aux professionnels des bibliothèques publiques se font jour : on citera par exemple la Médiathèque de la Cité des sciences (qui a reçu mission du ministère de la Culture de « contribuer au développement de fonds scientifiques et techniques dans les bibliothèques territoriales »), sur le site de laquelle les bibliothécaires trouveront une rubrique rassemblant à leur intention bibliographies, outils d'analyse, veille des revues professionnelles, sélections thématiques, etc.²¹

Repérer la faiblesse, ou plutôt le développement très inégal des collections scientifiques et techniques dans les bibliothèques publiques conduit donc en fait à questionner le rapport de ces bibliothèques tant au savoir dans ses diverses expressions qu'aux publics dont la curiosité réactive couvre réellement un champ encyclopédique. Ce n'est pas un secteur documentaire qui fait souvent défaut, c'est sans doute l'affirmation délibérée d'être au cœur des questionnements sociaux et culturels d'aujourd'hui. De ce point de vue, une politique documentaire ambitieuse en matière de « sciences et techniques » passe surtout par un programme stratégique qui s'intéresse aux collections dans leurs divers contenus (aviez-vous pensé aux romans scientifiques ?) et supports, et les intègre dans une démarche partenariale orientée vers la médiation. Et pour cela, les ressources indispensables ne sont pas tant dans les collections que dans les bibliothécaires eux-mêmes. ■

16. Cf. Florence Schreiber, « Le verger aux pommes », dans ce numéro, pp. 108-109.

17. Daniel Kunth, *La place du chercheur dans la vulgarisation scientifique : rapport à la Délégation à l'Information scientifique et technique*, Paris, 1992.

18. www.cite-sciences.fr/francais/ala_cite/science_actualites.

19. Par exemple, le catalogue de formation continue du CNFPT Lyon et Rhône-Alpes ne propose en 2007 aucun stage sur le sujet.

20. « Nul n'est tenu d'être omniscient, mais s'agissant de la connaissance nous avons besoin de natures omnivores : un solide appétit, une capacité à tout digérer, un métabolisme qui transforme l'information en corps de connaissances robuste et toujours plus étoffé, telles sont les qualités vitales du bon bibliothécaire », Maurice B. Line, « Les bibliothécaires et la connaissance... », in *Bibliothécaire, quel métier ?*, Éd. du Cercle de la librairie, 2004, p. 47.

21. www.cite-sciences.fr/servlet/ContentServer?pagenome=PortailMed%2FIndex&c=PM_Portail&cid=1116412661008&iv=false&lang=FR&pid=1116412661008.

PHILIPPE RACCAH
 Directeur du département Sciences
 et techniques
 Bibliothèque nationale de France



Quelques questions à propos de trois grandes dames parisiennes...

Attentes, usages,
publics ont entraîné
ajustements et
réorganisations
des services et des
collections dans les
grandes bibliothèques
à vocation nationale.
Mesure est prise
de ces évolutions
dans le domaine des
sciences, pris ici comme
paradigme.

Réfléchissant à mon expérience de onze années à la BnF, j'ai voulu la mettre en rapport avec des observations concernant les deux autres

trois bibliothèques², sous forme de couples de termes mis en opposition. On retrouvera ces questionnements dans plusieurs des textes présentés dans le dossier. Il arrive souvent qu'ils ne soient pas propres aux sciences, mais leur réunion m'a paru significative.



BnF, département Sciences et techniques, architecte D. Perrault.

grands établissements parisiens à vocation nationale, où l'ampleur des collections est comparable¹ : la Bibliothèque publique d'information (BPI) et la Médiathèque de la Cité des sciences et de l'industrie (CSI). J'ai pris plaisir à formuler quelques questions liées à la place des sciences dans ces

1. Ce sont celles que je connais un peu, mais des bibliothèques municipales de grandes villes, comme Lyon, Marseille, etc. ont également une offre en sciences et techniques approfondie et pourraient aussi servir d'exemple.

SPÉCIALISATION / VULGARISATION

C'est une question fondamentale : quel est le niveau des collections que l'on peut offrir à un public non spécialiste ? En dehors de la recherche, qui trouve une place spécifique à la BnF et à la CSI (Médiathèque d'histoire des sciences), quels ajustements peut-on trouver entre rigueur et accessibilité de l'information ? On est pris entre les lacunes de l'édition française et les réticences du public, y compris étudiant, à lire en anglais, langue majoritaire dans le domaine de la vulgarisation scientifique. Une gradation des niveaux semble caractériser les collections des trois établissements : vulgarisation à la CSI, collection généraliste allant « de l'initiation à l'approfondissement » à la BPI, niveau « étude » à la BnF. Elle est en réalité assez artificielle : le noyau commun aux trois collections reste important. La cohérence d'une collection interdit de faire l'économie des ouvrages fondamentaux, l'inexistence de documents autres que d'étude

2. Principalement publiques, d'autres questions se posant dans les bibliothèques d'université (voir l'article de François Cavalier, « Les bibliothèques scientifiques : évolutions et enjeux » dans ce numéro, pp. 39-46).

(surtout en français) dans certaines disciplines des sciences exactes limite le choix. La diversification de l'offre reste pourtant un objectif incontournable dans toute politique documentaire : pour répondre aux besoins des professionnels, des personnes en formation permanente, des demandeurs d'emploi, pour lutter contre la fracture numérique.

LANGUE FRANÇAISE / LANGUES ÉTRANGÈRES

Si la vulgarisation scientifique de langue anglaise est, on l'a dit, d'une très grande qualité, l'expérience a vite montré qu'elle était peu utilisée par les lecteurs. L'évaluation de la consultation menée en mars 2007 dans la salle de sciences du Haut-de-jardin à la BnF fait état de 82,6% de consultations en français, 14 % en anglais et 3,4 % dans d'autres langues. Le renforcement de la langue française dans les collections reste donc un objectif prioritaire de la politique documentaire à la BnF, comme à la BPI où la part du français aujourd'hui va selon les secteurs de 70 % (sciences exactes) à 98 % (médecine).

UN PUBLIC / DES PUBLICS

À leur ouverture, chacune des trois bibliothèques a voulu s'adresser à un large public, par ailleurs difficile à définir : public « qui n'a pas accès aux canaux traditionnels³ » (CSI), « grand public intéressé » (BPI), public ayant une culture de base en sciences (BnF). Avec le temps, force a été de reconnaître que l'existence d'un « grand public cultivé s'intéressant aux sciences » était moins qu'évidente. Un mouvement général est aujourd'hui en cours vers moins de spécialisation, moins d'anglais, moins d'abonnements à des revues spécialisées. On cherche à offrir un spectre très large de collections, voire une organisation des collections et des espaces ciblant de façon spécifique des publics différents, tout en ménageant les recouvrements qui s'imposent : ainsi, à la CSI, on cherchera à satisfaire les demandes de loisirs et divertissements des visiteurs de la Cité, d'initiation de base pour un public de proximité souvent en difficulté, de manuels pour le public studieux...

RÉFÉRENCE / ACTUALITÉ

Un autre équilibre se révèle difficile à respecter : les connaissances évoluent vite dans les domaines scientifiques, et l'actualisation régulière des fonds est absolument nécessaire. Il n'en reste pas moins que la présence des textes fondamentaux est tout aussi indispensable pour prendre du recul par rapport à l'actualité. C'est le cas par exemple de l'ouvrage d'Alfred Wegener,

3. Francis Agostini, « La politique du livre à la Médiathèque », *BBF*, 1992, n°6.

La genèse des continents et des océans, qui a révolutionné les sciences de la terre (il est à l'origine de la théorie de la tectonique des plaques). D'abord publié en 1915, remanié jusqu'en 1929, traduit en de multiples langues, il reste un classique très actuel. De même, le *Traité de zoologie* de Pierre-Paul Grassé, dont la publication

en de nombreux tomes a commencé à la fin des années 1940 et se poursuit encore de nos jours, est toujours fondamental. Néanmoins, les sondages de consultation montrent bien que l'intérêt du public se porte en priorité vers les ouvrages récents, très récents même dans certaines disciplines. Le maintien d'une collection de référence entre ainsi toujours en concurrence avec la demande fortement exprimée d'ouvrages récents⁴. Si un consensus s'établit sur l'importance de la dimension historique dans l'approche des sciences, force est de constater que le grand public s'y intéresse assez peu. L'histoire des sciences à la CSI est traitée dans un espace réservé à la recherche. À la BnF, les collections d'histoire des sciences proposées en Haut-de-jardin sont parmi les moins consultées. Sa place est malheureusement très restreinte dans les études scientifiques. Seuls certains chercheurs s'y consacrent⁵. Il faut peut-être se résoudre à être plus sélectif et à rapprocher les collections d'histoire des sciences de chacune des disciplines envisagées plutôt que de les classer à part.

CLASSEMENT / ACCESSIBILITÉ

De par leur nature encyclopédique, la CDU ou la Dewey utilisées à la BPI et à la BnF constituent une base solide pour le classement par sujets en libre accès, et elles facilitent la connaissance des fonds et le rangement des documents par le bibliothécaire. Mais force est de constater que le public a souvent du mal à s'y retrouver, trouve le classement complexe et doit avoir recours au bibliothécaire, ce qui va à l'encontre de l'objectif d'autonomie que devrait remplir le libre accès. Sauf pour les spécialistes qui savent orienter leurs recherches, la présentation en libre accès d'un très grand nombre d'ouvrages mêlant différents niveaux de contenu et de forme n'incite guère à la consultation :

4. Que ne facilitent pas les lourdeurs des circuits de commandes...

5. Qui à la BnF ignorent souvent les ressources du Haut-de-jardin dans ce domaine...



La Cité des sciences et de l'industrie, vue intérieure de la Médiathèque.



Secteur sciences et techniques à la Bpi.

présence à la même cote de documents de niveaux très différents, documents trop nombreux, tendance à utiliser des indices trop détaillés, arbitraire de certains regroupements⁶. Divers contournements sont opérés par les bibliothèques : adaptation de la classification, regroupement spécifique de certains types d'information, comme celui des guides pratiques à la BPI, ou mise en valeur des nouveautés. À côté du désherbage approfondi et régulier évidemment nécessaire, une organisation des collections beaucoup plus ciblée et sélective peut être conçue, comme celle que la CSI met en œuvre actuellement.

OFFRE DE COLLECTIONS / TRAVAIL SUR PLACE

Peut-on lire sur place à la bibliothèque des ouvrages de fond, des synthèses, des études qui nécessitent une lecture suivie et concentrée ? En dehors des étudiants, peu de gens ont le temps et la disponibilité de se livrer à cet exercice⁷. Le feuilletage, la lecture de passages en rapport précis avec l'information recherchée ne sont pas toujours faciles, on ne pense pas toujours à rechercher le chapitre correspondant à son sujet dans un traité plus général. La CSI a l'avantage sur ce point de pratiquer le prêt, ce qui pose la question du nombre d'exemplaires à prévoir pour certains titres. De façon générale, les établissements ont intégré des types de documents (revues, documents numériques, multimédia) qui se prêtent à une utilisation ponctuelle. Encore faut-il que les utilisateurs sachent les repérer...

PUBLIC ÉTUDIANT / GRAND PUBLIC

Les trois bibliothèques souffrent de façon récurrente du poids de la fréquentation étudiante. Le manque de places dans les

universités oblige cette population à les utiliser plus comme espace de travail que pour leurs collections. Si la présence des étudiants y est légitime (ces équipements et leurs collections leur sont en partie destinés) et porteuse d'avenir (ils forment le public des décideurs ou des chercheurs de demain), elle empêche souvent d'autres publics, découragés par l'affluence et les files d'attente, de fréquenter la bibliothèque. Chaque établissement tente d'y répondre à sa façon. Après un aménagement des espaces censé freiner, voire empêcher, la fréquentation étudiante (moins de tables...), la CSI envisage maintenant un espace dédié au « public studieux », avec offre de collections adaptée (manuels universitaires). La BnF a, au départ, constitué une collection homogène de type universitaire ; elle s'emploie dorénavant à diversifier au maximum ses collections en direction de publics non étudiants : ouvrages d'astronomie pour amateurs, collections destinées au grand public comme *Les petites pommes du savoir*, guides techniques pour le bâtiment ou la navigation, précis de réglementation agro-alimentaire, etc. Les manuels universitaires restent cependant incontournables : dans de nombreuses disciplines scientifiques, en sciences exactes par exemple, il est difficile de trouver autre chose.

IMPRIMÉ / NUMÉRIQUE

Au-delà du monde de la recherche⁸, le numérique prend une place de plus en plus grande dans l'offre de collections et dans les usages de tous les publics. Les bibliothèques doivent articuler l'offre d'imprimés avec celle d'un ensemble numérique hétérogène : documents sur supports acquis (CDroms), documents accessibles sur place et/ou à distance, abonnements à des revues et bases de données en ligne, sélection de sites gratuits sur Internet, documents numérisés par la bibliothèque elle-même, qui constitue ainsi une bibliothèque virtuelle. Les responsables de collections doivent donc élaborer une vision globale des acquisitions incluant la documentation électronique. L'organisation du travail se fait alors par disciplines et non plus par supports, ce que formalise par exemple la BPI dans ses « fiches acquéreur ». Le bibliothécaire, outre des compétences disciplinaires, doit acquérir des capacités d'analyse des documents électroniques et des sites Internet. Cela ne va pas sans difficulté : les nouvelles ressources coûtent cher, elles posent de nombreux problèmes techniques, et leur usage oblige parfois à formaliser et à faire respecter de nouvelles règles (questions de droit d'auteur ou de durée de consultation d'Internet en cas d'affluence par exemple).

6. L'énorme fourre-tout de la cote Dewey 620 par exemple.

7. D'où l'importance de la photocopie.

8. Cf. l'article de François Cavalier, pp. 39-46.

COLLECTIONS / SERVICES

De nouveaux services sont mis en place pour prolonger l'information scientifique et technique : Cité de la santé⁹ ou Espace numérique à la CSI, autoformation à la BPI, services aux entreprises tel que PRISME (Pôle de ressources et d'information sur le monde de l'entreprise) à la BnF par exemple. Les besoins en formation permanente doivent être particulièrement pris en compte. C'est un rôle nouveau pour les bibliothèques, du moins en France, où les réponses à des besoins spécifiques dépassent les missions traditionnelles d'accès aux connaissances et d'encyclopédisme des collections.

COLLECTIONS / ANIMATION CULTURELLE

Chacun des trois établissements organise de nombreuses manifestations culturelles, expositions, conférences, débats en ligne (BPI). Sauf à la CSI entièrement dédiée au domaine, la part des sciences y est plus ou moins grande et toujours à promouvoir. Un public nombreux et fidèle s'intéresse à ces manifestations, pas seulement quand elles sont consacrées à des problèmes de société (OGM, climat, clonage, etc.), mais aussi par goût de la connaissance pure (avancées des mathématiques, cosmologie, cancer, neurologie, etc.). Dans l'ensemble, ce public semble bien distinct de celui qui fréquente les salles de lecture, ce qui témoigne de la nécessité dans un domaine réputé difficile d'accès d'une médiation forte, d'actions dépassant la seule offre de collections et permettant un réel accès aux connaissances. L'action culturelle ouvre des perspectives d'amélioration des services, y compris par une meilleure adaptation des collections, et par une analyse de la qualité pédagogique de l'offre. Cette réflexion serait fructueuse dans les bibliothèques publiques qui organisent volontiers des animations autour de questions scientifiques alors même que les fonds restent relativement peu développés. Plus encore que le manque de formation, on peut sans doute y lire la crainte des bibliothécaires d'apparaître comme incompetents, alors que d'autres domaines d'accès souvent aussi difficile sont abordés par eux sans complexe (philosophie par exemple).

USAGE EN BIBLIOTHÈQUE / USAGE À DISTANCE

Dans un monde où Internet globalise les sources d'information, on est naturellement conduit à s'interroger sur l'évolution de la bibliothèque et son usage¹⁰ : ressources de plus en plus

9. Voir l'article de Tu Tam Nguyen, « La Cité de la santé : un espace pour s'informer », dans ce numéro pp. 35-36.

10. Cf. l'article de Bertrand Calenge, « Sciences et techniques : le versant obscur des bibliothèques publiques », dans ce numéro, pp. 22-27.

exploitées à distance et lieu moins fréquenté pour ses collections que pour son agrément, son confort, ses services, ses accès à Internet ou ses animations et manifestations culturelles. L'usage à distance caractérise en effet l'évolution de la demande du public : ce n'est plus tant l'accès aux documents où se trouve l'information qui est recherché que l'accès direct à l'information brute et la réponse à des questions précises. D'où le succès de services comme BiblioSés@me à la BPI, le Guichet du savoir à la Bibliothèque municipale de Lyon, ou Sindbad (service d'information des bibliothécaires à distance) à la BnF. Les bibliothécaires sont amenés à réfléchir aux conséquences de ces usages nouveaux aussi bien pour les collections qu'ils constituent que pour leurs propres connaissances.

RÔLE NATIONAL / RÔLE LOCAL

L'exemple de la CSI montre particulièrement bien qu'un établissement au rôle national affirmé peut, comme les autres bibliothèques, jouer un rôle local important. Elle a en effet touché dès ses débuts un public de proximité dans la région nord-est de Paris. Il a souvent moins de facilités d'accès à la culture et aux sciences, et nécessite une réponse spécifique à ses besoins, comme la mise en place du Carrefour numérique, conçu pour la formation des débutants en informatique. Comme le montrent les enquêtes qu'elles mènent régulièrement, la BPI et la BnF ont elles aussi un public de proximité plus ou moins proche selon les axes de communication, et ces établissements cherchent à mieux les satisfaire. Ce public est en grande partie composé d'étudiants mais aussi de personnes relevant de ce qu'on appelle la demande sociale : d'où l'importance donnée depuis quelques années à l'emploi et à la formation, à l'accueil des étrangers comme à la BPI, ou à l'accueil de publics en difficulté comme à la BnF. ■

Merci à Caroline Rives pour son aimable assistance.



Pages d'accueil des services BiblioSés@me à la Bpi (en haut), Le Guichet du savoir à la BM de Lyon (au centre) et Sindbad à la BnF (en bas).

MARIE-PIERRE TALLEC
Responsable du pôle Sciences exactes
et Industries
Médiathèque de la CSI



L'action régionale

Depuis son ouverture en 1986, la Cité des sciences et de l'industrie a développé une politique d'action régionale à laquelle la Médiathèque a participé activement en partageant son expérience en matière de constitution et de gestion de fonds scientifiques et techniques avec les professionnels et les bibliothécaires territoriaux.

de la Médiathèque de la Cité des sciences et de l'industrie

UNE MÉDIATHÈQUE BIEN SPÉCIFIQUE

La Médiathèque apparaît dès son origine comme une bibliothèque totalement atypique dans le paysage des bibliothèques françaises.

Ce n'est pas tant d'être partie intégrante d'un Établissement public, la Cité des sciences et de l'industrie (CSI), et d'être en même temps l'une des grandes bibliothèques publiques françaises qui fondent son originalité. Ni même que ses collections soient exclusivement axées sur les sciences et les techniques : il existe beaucoup de bibliothèques scientifiques en France. Ce qui fonde sa spécificité, c'est qu'elle fait le pari de proposer la science, la technique et le savoir-faire industriel à la fois en tant qu'objets de culture et comme domaines d'apprentissage. De permettre à tout un chacun, y compris les enfants, de lire la science pour son plaisir, pour sa culture personnelle ou pour trouver les informations qui sont nécessaires à son parcours scolaire ou professionnel. Elle prête ces documents scientifiques et techniques, rares dans les bibliothèques publiques, et les met à disposition des personnes aveugles ou mal-voyantes grâce aux équipements de la salle Louis-Braille. Enfin, la vidéothèque et la didacthèque viennent compléter l'offre documentaire.

En vingt ans, la Médiathèque a vu évoluer les publics et leurs besoins. De nouveaux médias ont trouvé leur place dans les collections : CDroms, logiciels, DVD... La dématérialisation des supports entraîne un autre rapport au savoir. La Cité des métiers, la Cité de la santé¹, le Carrefour numérique proposent au visiteur des services personnalisés totalement inédits dans une bibliothèque. Aujourd'hui, la Médiathèque voit se croiser des professionnels et des lycéens, le public culturel de la science, les visiteurs des expositions de la Cité, des seniors en apprentissage d'Internet, des enfants attirés par les CDroms, des étudiants à la recherche de tables et de chaises... ces croisements ne se font pas toujours sans heurts, d'où une réflexion en cours, à partir de l'interrogation de tous ces publics, sur une possible différenciation des espaces en fonction des usages attendus. Différenciation qui irait de pair avec une politique documentaire adaptée, dans le strict respect des missions de l'établissement.

LES SOLLICITATIONS DU RÉSEAU DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

Cette spécificité scientifique et technique, ces réflexions sur l'intégration en un même lieu de documents à vocation cultu-

1. Cf. Tù Tàm Nguyễn, « La Cité de la Santé : un espace pour s'informer », dans ce numéro, pp. 35-38.

relle et de documents d'études, la mise en place d'outils de gestion des collections, le professionnalisme de ses personnels ont valu à la Médiathèque d'être très rapidement sollicitée par des bibliothèques publiques ou des organismes de formation des professionnels des bibliothèques (CFCB, délégations régionales du CNFPT, associations de bibliothécaires...), la demande étant de familiariser, lors de journées d'études ou de sessions de formation, les personnels territoriaux à la constitution et la gestion de fonds scientifiques et techniques de vulgarisation.

Les bibliothécaires se sont montrés demandeurs de ces formations : rarement titulaires de diplômes scientifiques et techniques, ils ne se sentent pas toujours légitimés dans la gestion de collections dont les contenus leur échappent, quand ils ne constituent pas de mauvais souvenirs... notamment en ce qui concerne les sciences fondamentales². Leur fait parfois défaut la compréhension de ce qu'est la vulgarisation scientifique, trop souvent considérée comme apprentissage premier, comme initiation, alors que, même si elle constitue une démarche culturelle, elle propose tout un éventail d'approches et de niveaux d'appropriation. Des hésitations peuvent aussi apparaître en ce qui concerne les plans de classement, l'indexation ou la qualification des documents. Pendant plusieurs années, la Médiathèque a donc répondu – ou tenté de répondre – aux questionnements des bibliothécaires en charge de l'offre en sciences et techniques dans leurs établissements.

UNE MISSION RÉGIONALE CONFIRMÉE

En février 2004, Jean-Jacques Aillagon, ministre de la Culture et de la Communication et Claudie Haigneré, ministre déléguée à la Recherche et aux Nouvelles Technologies présentent le Plan national pour la diffusion de la culture scientifique et technique³. À cette occasion, ils sollicitent la CSI afin qu'elle renforce ses actions auprès des régions françaises. La Médiathèque participe à ce plan de relance en utilisant son portail documentaire et en intensifiant son offre de formation.

Elle saisit l'opportunité de la mise en ligne de son portail début 2005 pour mettre à disposition des professionnels des bibliothèques une rubrique qui propose notamment une sélection de documents, régulièrement remise à jour, « Les Essentiels ». Ce sont les références de documents récents,

2. Cf. Jean-Philippe Lamy, « Un problème mal posé ? La formation scientifique et technique des bibliothécaires », dans ce numéro, pp. 47-50.

3. Cf. Caroline Rives, « Le plan national pour la diffusion de la culture scientifique et technique », dans ce numéro p. 20.

faisant autorité en termes de vulgarisation scientifique et présents dans le catalogue de la Médiathèque : livres, films ou périodiques. On peut aussi trouver sur cette page du portail à destination des professionnels le signalement de documents primés, des outils de gestion des collections et des informations d'ordre pratique. Le portail de la CSI propose plus globalement des ressources documentaires susceptibles d'être consultées ou réutilisées par les bibliothèques : catalogue et ressources de la Médiathèque, conférences du Collège, dossiers documentaires numérisés, bibliographies enrichissant les sites des expositions... les bibliothèques peuvent y trouver la référence des Expo-dossiers de Sciences Actualités, des kits d'exposition trilingues sur DVDrom conçus pour s'adapter à l'espace dont dispose chaque bibliothèque. Ils permettent de créer une exposition diversifiée et modulable, une séance d'animation pédagogique, ou encore un point d'information sur l'actualité scientifique sur un espace de 50 à 80 m².



La Médiathèque de la Cité des sciences et de l'industrie vue d'en haut.



© Cité des sciences et de l'industrie

Formations sur place à la Médiathèque.

UNE ACTIVITÉ DE FORMATION INTENSIFIÉE

Les personnels de la Médiathèque continuent d'intervenir dans les régions : la Médiathèque a par exemple été récemment sollicitée par les régions Aquitaine, Bretagne ou Centre⁴. Ces interventions durent entre une demi-journée et une journée et demie et se font en lien avec les grandes bibliothèques proches du lieu du stage qui prêtent livres et périodiques, ce qui permet de travailler concrètement en ateliers pratiques, toujours appréciables lors d'une formation. Parallèlement, deux actions de formation ont été mises en place, formations plus longues qui se déroulent à la Médiathèque.

En 2005, un accord entre l'Enssib, la DLL et la Médiathèque a permis d'organiser une formation principalement destinée aux personnels des collectivités territoriales. Mais on peut y accepter quelques agents de la fonction publique d'État. L'accord prévoit la prise en charge des frais pédagogiques, les frais d'hébergement et de transport demeurant uniquement à la charge des collectivités, ce qui

4. Par exemple, la Journée professionnelle organisée par le groupe Centre à Tours : « Science en bibliothèque : collections et mise en valeur » (4/12/2006).

facilite beaucoup l'accès à cette formation pour les personnels intéressés.

Cette formation se déroule à la Médiathèque. Elle dure six jours, répartis sur deux modules de trois jours en début et en fin d'année. Cette action, initiée en 2005, a été reconduite en 2006 et 2007. Chaque année, entre quinze et vingt stagiaires peuvent en bénéficier. Fin 2006, une autre collaboration s'est mise en place, avec Médiadix cette fois, et une vingtaine de bibliothécaires ont passé quatre jours à la Médiathèque.

Le fait que ces sessions ont lieu à la CSI permet aux intervenants de s'appuyer sur toutes les ressources offertes par l'établissement : celles des espaces d'expositions, celles des différents départements de la Médiathèque, dont le Carrefour numérique, espace public numérique développé en 2001 autour d'une Cyberbase. Les stagiaires disposent des collections, prennent connaissance des différentes offres de services, visitent les expositions... Ils peuvent rencontrer des médiathécaires ou d'autres professionnels de la CSI tout comme des personnalités extérieures : scientifiques, éditeurs, professionnels de la documentation, journalistes... Ils s'immergent ainsi dans la science et la technique pendant ces quelques jours. Au programme : la découverte de la vulgarisation scientifique et technique, la connaissance de l'édition sur les différents médias, des débats autour des évolutions actuelles de la science, l'impact de la dématérialisation des supports et des nouveaux modes d'accès à l'information, les outils de gestion et d'évaluation des collections... Au cours de ces stages il y a bien sûr transmission de connaissances et de savoir-faire mais on accorde également beaucoup d'importance aux échanges entre professionnels sur la place de la science dans les bibliothèques publiques, des expériences d'animation, des réussites ou des tâtonnements. Afin de favoriser la poursuite de ces échanges, l'Enssib donne accès aux stagiaires à son portail de la formation continue pour une durée de six mois. Ils y trouvent certains documents pédagogiques utilisés lors des sessions. Une liste de diffusion regroupant stagiaires et intervenants est également établie.

Depuis 2004 plus de 150 bibliothécaires ont été concernés par ces journées d'études ou de formation dont ils ont largement souligné l'intérêt. Par ailleurs, nombreux sont ceux qui déclarent avoir trouvé des réponses à leurs questions en fréquentant le portail de la Médiathèque (www.cite-sciences.fr). Une dynamique qui atteste du bon accomplissement de la mission Action régionale. ■

TÙ TÂM NGUYÊN
Cité de la santé
Médiathèque de la Cité
des sciences et de l'industrie



La Cité de la santé : un espace pour s'informer

Au palmarès des questions de sciences les plus populaires, la médecine vient en tête. Mais, entre les annonces médiatiques souvent marquées par la recherche du sensationnel et la complexité des sujets et des discours d'experts, il n'est pas aisé pour les profanes de se renseigner pour savoir, comprendre et être véritablement acteurs de leur santé.

C'est là que peuvent – pourraient – intervenir utilement les bibliothèques publiques comme lieux d'information et de référence pérennes.

DE LA SIMPLE COLLECTION...

Dans le cadre de l'ouverture de la Médiathèque de la Cité des sciences et de l'industrie en 1986 décrite par Marie-Pierre Tallec¹, nous avons innové en la matière, en choisissant de proposer pour la première fois dans le paysage documentaire français une véritable « bibliothèque médicale ouverte à tous », professionnels de santé ou simples néophytes désireux de se renseigner sur une maladie ou une question de santé.

La documentation médicale se cantonnait jusque-là aux bibliothèques universitaires ou spécialisées quasi exclusivement, exception faite de la Bpi qui présentait aussi un « fonds de documents riche et varié en médecine s'adressant à tous les publics » *de facto*, dans une logique encyclopédique.

Ici, notre plan de classement thématique s'est inspiré de la classification alpha-numérique de la documentation médicale (Cando) et de celle de la National Library of Medicine (USA). Dans la section « Médecine, corps humain », on trouve des documents sur la médecine et ses spécialités ainsi que les soins infirmiers et autres pratiques et savoirs paramédi-

caux. La section « Âges de la vie » aborde le développement physique et psychologique de l'individu, de la procréation à la mort et au fil des différentes étapes : enfance, adolescence, sénescence. En « Santé et société », sont présentées les questions de déontologie et d'éthique, les professions de santé, l'épidémiologie et la santé publique, les toxicomanies, les aspects sociaux des handicaps, des conditions de vie et de santé. Sur ces thématiques, revues, trai-

Centre de ressources documentaires, lieu d'accueil et de service aux usagers, la Médiathèque est pourtant un lieu neutre : ni hôpital, ni dispensaire, on peut s'y renseigner et aborder les questions les plus intimes, sans inquiétude ni stigmatisation.
Exemple.



Espace Internet santé.

1. Cf. article dans ce numéro, pp. 32-34.

UN PUBLIC DE JEUNES ET D'ADULTES FRANCILIENS

En 2006, la Cité de la santé a accueilli plus de 17 000 utilisateurs et plus de 10 000 personnes ont assisté aux événements qu'elle a organisés (visites de groupes et ateliers thématiques, animations, rencontres-débats). 1 500 entretiens de conseil ont été effectués.

Plus des deux tiers de nos usagers sont parisiens, un quart vient de la banlieue (dont la moitié de la Seine-Saint-Denis). 54 % sont des femmes. Leur âge moyen est de 35 ans. Un tiers des demandes des visiteurs concerne des questions de santé pour un proche.

tés et manuels cliniques côtoient ouvrages de vulgarisation, films et documents électroniques.

Les témoignages de patients ou de soignants et, dans une moindre mesure, la littérature et les bandes dessinées, complètent les publications documentaires. Grâce à la force du récit, elles illustrent mieux la dimension humaine de la santé et de la pratique médicale.

Mais, au-delà de la constitution de ce fonds médical multimédia, notre différence aura été véritablement marquée par l'extrême diversité des publics servis et la démarche de médiation mise en œuvre sur la base de nos savoir-faire et savoir-être de bibliothécaires, qu'il s'agisse d'accompagner les plus démunis, peu familiers des lieux culturels, ou les plus demandeurs d'entre eux, vers l'information médicale pointue recherchée (accueil, écoute, reformulation, accompagnement en rayon et aide à la recherche documentaire).

... AU SERVICE PERSONNALISÉ, GRÂCE AU PARTENARIAT

Les dernières décennies marquées par la pandémie du sida et l'affaire du sang contaminé ont posé de façon aiguë la ques-

tion de l'information dans le domaine de la santé. On a vu s'affirmer la nécessité du « consentement éclairé du patient » aux soins proposés et la dynamique des nouveaux droits des malades aboutit en 2002 à l'adoption de la loi Kouchner. C'est dans ce contexte que s'est ouverte la Cité de la santé. Selon un concept et une charte inspirés de ceux de la Cité des métiers² – créée en 1993 avec une quinzaine de partenaires dont l'ANPE, les CIO, le CNED, le CNAM... – elle mutualise ressources et compétences au service des usagers de tout âge et de tout statut. Ni lieu de soins, ni lieu de diagnostic, la Cité de la santé s'adresse à toute personne – jeune, senior, parent – qui souhaite entretenir son corps, s'informer sur un problème de santé, vivre mieux avec une maladie, un handicap, accompagner un proche ou encore s'informer sur ses droits.

Situé au cœur de la médiathèque, c'est un espace de dialogue, d'écoute et de documentation en accès libre et gratuit où anonymat et confidentialité sont de rigueur. L'information y est recherchée – pour soi-même ou pour un proche – dans un cadre culturel qui favorise une démarche volontaire plus distanciée et égalitaire que dans la relation de soin qui place encore trop souvent le patient demandeur d'information en position de dépendance et de minorité par rapport à son thérapeute.

DES ENTRETIENS SANS RENDEZ-VOUS

« – Mon frère est schizophrène, c'est trop lourd, je voudrais en parler... »

– Peut-on reprendre le volant après avoir bu deux verres de vin à table ?

– Mon fils ado débute sa vie sexuelle, comment l'inciter à avoir des relations protégées ?

– Mon ami a une maladie de Sjögren. Lors de son hospitalisation pour une poussée inflammatoire, on lui a fait une ponction lombaire. Pourriez-vous m'expliquer ce qu'on peut détecter avec cet examen ?

– J'ai un doctorat de médecine algérien, puis-je exercer en France ? Quelles démarches entreprendre pour établir des équivalences ?

– Je voudrais me renseigner sur le don d'organe entre vifs, la rhinoplastie, la greffe de visage.

– C'est quoi la définition du tremblement essentiel, du THS, du LIS, d'une NDE, de IST... ? »

Le visiteur peut s'entretenir librement et sans rendez-vous préalable avec des professionnels de l'information en

2. Olivier Las Vergnas, « Les supports documentaires à la Cité des métiers de La Villette : fonctions et limites » in *BBF*, 2002, 47, n° 3, pp. 42-48.



Un entretien avec un conseiller médecin.



© Cité des sciences et de l'industrie

Exposition « Des hommes et des femmes posent contre leur cancer ».

santé – médecins retraités, volontaires d'associations de malades ou professionnels de santé – mis à disposition par les organismes partenaires (*voir encadré*). Ces entretiens de conseil qui ont comme point de départ une préoccupation exprimée par l'utilisateur, visent à apporter des éléments d'informations (lever une ignorance, explorer des possibilités), des explications (aider à comprendre, décrypter, décoder l'information), aider à trouver une orientation, une solution (savoir quoi faire, comment le faire).

En complément ou en appui, le visiteur a également à sa disposition le fonds documentaire riche d'une centaine de revues spécialisées, 20 000 ouvrages dont la presque totalité est empruntable, ainsi que des brochures d'information qu'il peut emporter en nombre.

La vidéothèque de la Cité de la santé propose près de 400 films à visionner sur place ainsi que 30 CDroms d'information ou d'éducation thérapeutique et une sélection de 190 sites Internet santé pour compléter son information. Toutes ces ressources sont disponibles en libre accès. Les recherches peuvent être faites de façon autonome ou avec l'aide des médiathécaires et celle des conseillers.

Les groupes sont accueillis « à la carte » et peuvent bénéficier d'un atelier thématique en plus de la visite guidée et de la présentation des ressources.

ET DES ANIMATIONS POUR COMPLÉTER LES RESSOURCES DISPONIBLES AU QUOTIDIEN

Les animations proposées par la Cité de la santé visent à compléter les réponses apportées par la documentation et les entretiens de conseil. Elles peuvent être programmées en lien avec le calendrier des campagnes de santé (Journée du don d'organe, Semaine d'information sur la santé mentale...) ou en complément de l'offre muséographique de la Cité des sciences (des expositions comme « Le cannabis sous l'œil des scientifiques », « Titeuf, la sexualité des 9/14 ans » ou un cycle de conférences comme « Cancer, où en est-on ? »)

Elles peuvent mettre en œuvre une démarche de prévention active et régulière pour traiter des sujets de base comme l'alimentation, les relations affectives et sexuelles, les addictions et sevrages, les gestes de premiers secours, la prévention des conduites à risques...

NOUVEAU, INTÉRESSANT ET QUESTIONNANT : LE SERVICE CAP' CULTURE SANTÉ DE LA BM DE LYON !

À nouvelle bibliothèque – celle du quartier du Bachut –, nouveaux services : des collections de livres et de revues « médecine-santé », des actions en cycle autour de thématiques touchant au corps mais surtout un nouveau service en ligne, dans la continuité du guichet du savoir : la réponse par un bibliothécaire en 72 h à toute question posée via Internet.

Surf facile, vivacité du ton et des couleurs, réponses claires et indication de références, un service questions-réponses complété par de petits articles synthétiques ouvrant sur l'actualité santé. En arrière-plan, un espace virtuel de conférences en ligne et, bien sûr, le catalogue. Rien ne manque, pas même le petit quizz toujours bienvenu pour un moment de détente instructive...

Évidemment, ce qui fait « causer », c'est le glissement du statut du professionnel qui répond : qui se trouve être l'émetteur de la réponse ? Le bibliothécaire, la médiathèque ? Le médiateur devient producteur, la prescription n'est plus une médiation mais bien une intervention directe du savoir. Se pose donc la question de l'expertise dont se prévaut le bibliothécaire. Sur Cap' culture santé on touche à la vie, donc à la mort... Les attentes des utilisateurs sont ici sans doute moins distancées que dans d'autres domaines... N'y a-t-il pas un risque à répondre en direct ? Pour l'utilisateur, mais aussi pour le bibliothécaire ?

Pas de doute, cette innovation titille « le sens du métier », bouscule jusqu'à ses fondamentaux... Mais ce qui interroge, et même inquiète, ne peut que faire du bien à une profession qui doit se repenser en profondeur. Il nous faudra donc suivre cette initiative en mobilisant tout à la fois bienveillance et esprit critique !

Florence SCHREIBER

Ces animations peuvent prendre la forme de stands d'information placés dans le flux passant des visiteurs (« Venez mesurer votre courbe d'alcoolémie avec les ex-buveurs

guéris de Vie libre ») ou d'ateliers dont chaque séance peut capter une vingtaine de participants à la fois (« Les gestes qui sauvent » avec les urgentistes du SMUR de l'hôpital Beaujon).

LES PARTENAIRES STRUCTURELS DE LA CITÉ DE LA SANTÉ

Aides Île-de-France, Association pour le partage de l'information médicale (Apim), Association pour la recherche, la communication et les actions pour l'accès aux traitements (Arcat), Association de recherche européenne pour la médecine et l'informatique médicale (Aremedia), Caisse primaire d'assurance maladie des Hauts-de-Seine (CPAM 92), Centre régional d'information et de prévention du sida (Crips Île-de-France), Conseil national de l'ordre des médecins, Établissement public de santé Maison blanche, Institut national de prévention et d'éducation pour la santé (Inpes), Fédération nationale d'aide aux insuffisants rénaux (FNAIR), Fédération nationale des associations de patients et ex-patients en psychiatrie (FNAP-Psy), Laboratoire de pédagogie de la santé (Faculté de médecine de Bobigny, Université Paris-13), Ligue contre le cancer-Comité de Paris (LCC), Maison des usagers du centre hospitalier Sainte-Anne, Pasteur Médiavita, Union nationale des associations de parents et amis de personnes handicapées (Unapei), les ex-buveurs guéris de Vie Libre.

La Cité de la santé a été créée avec le soutien de la Direction générale de la santé, de la Ville de Paris et de l'Union nationale des associations familiales (Unaf).

Les rencontres débats en salle (de 100 ou 300 places) visent davantage le partage d'expérience dans la convivialité que le transfert de connaissance *stricto sensu*. Elles permettent une approche collective de certaines questions pour lesquelles les échanges en groupe facilitent la déstigmatisation, le décroisement des malades et la levée des tabous : le deuil, la maladie d'Alzheimer, les maladies mentales, le saturnisme, l'herpès, l'hémo-philie...

Pour finir, nous accueillons dans nos murs de petites expositions qui prolongent le concept de lieu d'information en lieu d'échange culturel autour de la santé : affiches lauréates de concours de prévention, photographies de malades, gestes d'artistes militants, œuvres de patients ou de personnes handicapées... Ces expositions suscitent étonnement, réflexion, émotion. Elles favorisent un regard différent sur la maladie et le handicap. Elles participent d'une démarche d'intégration sociale et concourent à la mission du « Vivre ensemble ».

La programmation de ces animations a été réalisée avec le concours d'une quarantaine d'associations et organismes de santé, partenaires structurels (*voir encadré*) ou occasionnels. ■



Les bibliothèques scientifiques : évolutions et enjeux

Prises dans les bouleversements dus à la «scientifisation» de la société et à l'irruption des nouvelles technologies de la communication, les bibliothèques, dont les missions demeurent inchangées, doivent encore répondre à la spécialisation accrue des disciplines scientifiques : objets, outils, méthodes, usages différents... L'innovation est plus que jamais vitale.

La situation des bibliothèques en France a considérablement évolué au cours des dix dernières années et, particulièrement, celle des bibliothèques scientifiques. Plus encore que les autres bibliothèques spécialisées, elles ont vu l'émergence et la très rapide diffusion des ressources en ligne affecter directement leur activité, leur mode de fonctionnement et la conception même de leurs services. Les changements majeurs sont d'ordre technologique mais relèvent aussi de modifications intervenues dans l'économie de la connaissance avec la transformation profonde du modèle de la communication scientifique que l'on peut analyser comme un effet de la transformation du mode d'élaboration de la science à l'ère de la « *Big science*¹. »

NOUVEAUX MODÈLES D'EXERCICE DE L'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE

Les bibliothèques sont des outils de la diffusion scientifique et constituent, à ce titre, un élément particulier de la propagation, du stockage et de la promotion du savoir scientifique. La communication scientifique est totalement dépendante du mode même d'élaboration et de développement de la science et, pour cette raison, il n'est pas inutile de revenir très brièvement sur les grands changements que celui-ci a connus.

Le modèle de la science classique a fonctionné en évoluant de manière très continue depuis ses origines, au tournant du XVI^e s., jusqu'au milieu du siècle dernier : il s'agit d'une science qui possède des repères bien balisés et qui évolue sur ses nouveaux fondamentaux que sont l'observation, l'expérience et le calcul, c'est-à-dire la mathématisation de la nature. Cette science élabore ses propres normes en dehors des idéologies et des religions et conquiert son espace autonome institué en un espace public particulier ; la science classique² se constitue au travers de réseaux spécifiques d'échanges : les Académies, sociétés savantes, cours savantes, ainsi que les voyages qui, au XVIII^e s., deviendront les expéditions scientifiques. Les supports et canaux de l'écriture scientifique sont bien connus : il s'agit du livre, de la correspondance puis du périodique à partir de 1665 avec les *Philosophical Transactions* de la Royal Society et le *Journal des Sçavants* en France.

Ce schéma évoluera rapidement aux XIX^e et XX^e s., avec un contexte nouveau qui voit l'explosion de la production scientifique proportionnelle au nombre de scientifiques travaillant dans les laboratoires : on en compte 10 000 en 1850

1. Derek de Solla Price, *Little science, Big science*, Columbia University Press, 1963.

2. Michel Blay, Robert Halleux, *La Science classique*, Flammarion, 1998.

et 1 million un siècle plus tard³. La science est devenue un élément central de la puissance des nations puis, au cours du XX^e s., un enjeu social déterminant. Cette évolution de l'activité scientifique et de son impact est analysée par Bruno Latour⁴, comme le passage, au tournant du XX^e s., « d'une culture de la science à une culture de la recherche ». La marque de ce passage est la perte d'autonomie de l'espace de réflexion scientifique.

Longtemps protégée, socialement et épistémologiquement par le réseau des pairs, maîtres et possesseurs du savoir, et ses institutions, la science, en étendant son emprise sur la société, s'est placée dans l'espace public du débat démocratique et, partant, de l'évaluation politique. Parallèlement, la montée en puissance de la technologie générée par l'activité scientifique accentue encore cette

La socialisation de la science découle de la scientification de la société.

évolution : la technologie est dorénavant totalement imbriquée dans la science comme elle a pénétré tous les secteurs de la vie économique et sociale articulant ainsi, de façon irréversible, la recherche scientifique aux évolutions de la société, aux pouvoirs économiques et politiques et jusqu'au destin même de la planète et de ses occupants au travers des enjeux environnementaux et de santé. Dans le monde de la technoscience, la recherche est une affaire trop sérieuse pour être laissée aux mains des seuls scientifiques et son élaboration mobilise des publics autrefois extérieurs comme le souligne Bruno Latour. Helga Nowotny décrit ce moment comme le passage d'un modèle traditionnel (« Mode 1 ») caractérisé par une sphère scientifique autonome, extérieure à la société, domaine du savoir avéré et de la certitude à un « Mode 2 » dans lequel la science est intégrée au développement social : la socialisation de la science découle de la scientification de la société. Elle est risquée et nourrit les controverses⁵. Cette immersion de la recherche scientifique dans le cœur même du développement économique et social s'accompagne d'une mutation majeure de son mode de diffusion ; la discussion des faits scientifiques déborde aujourd'hui largement les cercles spécialisés autorisés. La diffusion de l'information scientifique s'affranchit du circuit de la publication traditionnelle avec le Web, qui met en réseau les chercheurs de manière informelle et immédiate. L'échange d'informations au sein des communautés scientifiques

en est extraordinairement amplifiée et la communication scientifique profondément transformée.

LE RENOUVEAU DE LA COMMUNICATION SCIENTIFIQUE

Le schéma classique du positionnement des acteurs. Le schéma classique de la communication scientifique identifie une série d'acteurs dont les fonctions et les prérogatives sont bien délimitées :

- Une planète éditoriale associant des auteurs à des comités de lecteurs (« referees ») et à une chaîne éditoriale ;
- Un mode de diffusion commercial : la librairie pour les monographies, axé sur la nouveauté et la diffusion massive d'exemplaires multiples, et l'abonnement pour les périodiques. Soit un mode de diffusion gérant la rareté relative (il est exceptionnel de pouvoir tout acheter et abonner les laboratoires à toutes les publications qui les intéressent).
- Un mode de diffusion public : les bibliothèques publiques, davantage conçues pour la conservation que pour une large diffusion, la propriété collective ne résolvant pas parfaitement le besoin individuel immédiat du chercheur pressé dont la référence en la matière est plutôt la bibliothèque privée⁶. L'activité des bibliothèques est marquée par la dialectique du temps court et du temps long (nouveauté/conservation) ainsi que par le souci de la collection (cohérence, continuité, hiérarchie des contenus et sélection dans l'optique de la longue durée).

Dans le nouveau mode de communication, la production éditoriale des revues est intégralement numérisée, accessible sur le Web, et vendue suivant des modèles économiques en cours dans les secteurs financiers de haute rentabilité en rien comparables avec les milieux plus artisanaux de l'édition traditionnelle. L'information validée par les comités éditoriaux est directement accessible sur l'ordinateur du chercheur, dans son bureau et, de plus en plus souvent, chez lui ou de n'importe quel endroit du monde. Ces ressources sont associées à des services : moteurs de recherche, outils de suivi, paniers, alertes, logiciels de gestion bibliographiques... L'information circule de manière accélérée et plus libre, les chercheurs échangeant directement entre eux preprints et informations sur les travaux en cours.

3. Derek de Solla Price, *op. cit.*

4. Bruno Latour, « From the World of Science to the World of Research ? » in *Science*, 10 April 1998, Vol. 280, n° 5361, pp. 208-209.

5. Helga Nowotny, Michael Gibbons, Peter Scott, *Repenser la science : savoirs et société à l'ère des incertitudes*, Belin, 2003.

6. Van Dooren, « En finir avec la crise des bibliothèques universitaires », *Esprit*, août 1993.

L'« ÂGE DE L'ACCÈS 7 »

Dans le domaine des sciences dites « dures », ce contexte connaît des accentuations particulières liées à l'activité même de la recherche, à ses modes de validation, ses procédures et ses schèmes épistémologiques. Ce point mériterait une étude approfondie qu'il n'est pas envisageable d'ouvrir ici. Tenons-nous en à quelques particularités bien connues des biblio-

La collection sur support papier demeure largement pertinente pour certaines communautés

thécaires scientifiques et qui informent leurs relations avec les différentes communautés scientifiques. Il importe de marquer les différences de pratique et d'éviter une généralisation abusive quant aux pratiques documentaires des

scientifiques, en particulier celle consistant à considérer que les ressources documentaires papier sont devenues obsolètes pour le chercheur en sciences dures. En effet, la collection sur support papier demeure largement pertinente pour certaines communautés comme les mathématiciens ou les géologues : la rhétorique démonstrative de l'expression mathématique a depuis longtemps familiarisé les mathématiciens à la pratique des textes. La conjecture de Fermat, élaborée en 1641 par le célèbre mathématicien français éponyme, n'a été résolue qu'en 1994 par le britannique Andrew Wiles au terme de trois cents années de recherches qui constituent tout un pan de la littérature mathématique. Les mathématiciens, scientifiques peu dépensiers au regard des moyens lourds exigés par certaines autres sciences, n'ont qu'un besoin : une bonne bibliothèque, papier et numérique, complétée dans certains cas de moyens de calculs informatiques puissants partagés. Il en va de même pour les géologues qui conservent de nombreuses données descriptives, parfois très anciennes, qui demeurent les premières sources décrivant des événements ou des espaces particuliers. Incontestablement, pour ces communautés, les concepts de bibliothèque et de collections, y compris dans leur acception traditionnelle, conservent un sens.

Mais cette pratique, ponctuellement observée aussi dans d'autres secteurs scientifiques, et que l'on peut qualifier d'usage « classique » de la bibliothèque, est profondément bouleversée par l'irruption du numérique. Les apports de celui-ci peuvent être globalement reliés à quatre avancées majeures :

- le raffinement de la recherche grâce aux moteurs de recherche ;
- le saut quantitatif : des millions de données subitement accessibles 24/24 h, sept jours sur sept et interconnectables ;

- l'accélération de la circulation de l'information, de son utilisation et, par voie de conséquence, de son obsolescence ;

- la construction de la connaissance en réseau : l'intelligence collective.

La numérisation ne permet pas seulement de disposer d'informations sur son poste de travail : elle associe des outils et des services pour la collecte et la réutilisation immédiate de ces informations dans le déroulement même de la recherche. Ainsi les chimistes disposent-ils avec la base des *Chemical abstracts* en ligne (*SciFinder*) d'un des plus puissants outils documentaires existants, associant références bibliographiques et accès au texte intégral, recherche par molécules et formules chimiques.

La masse documentaire accessible aujourd'hui en ligne radicalise les comportements : nous savons depuis longtemps que la majorité des chercheurs en sciences dures considèrent le fait de devoir se déplacer pour accéder à l'information comme un handicap. Cette évolution, qui se traduit par leur très faible fréquentation des bibliothèques, a débuté depuis longtemps avec la constitution de bibliothèques de proximité : mini bibliothèques de labos constituées de journaux acquis en tant que membres de sociétés savantes, ou bien sur des crédits de recherche avec, pour conséquence, la multiplication des abonnements (on comptait plus de 100 abonnements au *Lancet* dans notre université il y a 5 ans !) Le saut quantitatif des informations en ligne fait de la bibliothèque virtuelle la principale, voire la seule bibliothèque du chercheur. Les sciences de l'univers sont particulièrement bien dotées à cet égard, disposant des réservoirs numériques colossaux de la Nasa qui archive et diffuse images, données satellitaires et calculs, le tout librement partagé, pour l'essentiel, au sein de la communauté internationale de la recherche. L'augmentation massive de la production et des découvertes scientifiques réduit le cycle de vie des informations contenues dans les monographies et périodiques dont elle accélère la caducité. C'est, en particulier, le cas des sciences de la vie, qui renouvellent si rapidement leurs connaissances qu'un manuel de biologie ayant atteint cinq années d'existence est généralement considéré comme frappé d'obsolescence et doit être retiré des rayons. Ce secteur majeur de la recherche compte essentiellement sur les ressources en ligne au point de considérer que ce qui est absent du Web n'est pas digne d'intérêt et donc n'existe pas. L'évolution des activités au sein de la bibliothèque témoigne de ce phénomène : en 2006, les prêts cumulés au sein des sept unités documentaires du SCD Lyon 1 étaient inférieurs à 200 000 tandis que les téléchargements d'articles dépassaient le million. Exit la bibliothèque hybride chère aux bibliothécaires.

7. Jeremy Rifkins, *L'Âge de l'accès*, La Découverte, 2000.

PROBLÈMES ÉCONOMIQUES

Le fort mouvement de concentration des titres aux mains d'une petite poignée de grands éditeurs internationaux aboutit à un quasi monopole de l'information scientifique au bénéfice de quelques groupes particulièrement puissants et produit une inflation des coûts impossible à soutenir par les bibliothèques scientifiques dans le monde entier⁸. En France, la charge des accords passés avec les éditeurs pèse lourdement sur les bibliothèques scientifiques, en particulier les Cadist qui, avec quelques autres grandes bibliothèques scientifiques, sont les gros payeurs de ces accords. Si le paysage documentaire a changé, ni les structures ni les modes de financement n'ont évolué. Ainsi, de la situation hiérarchisée qui voulait qu'une grande université scientifique possède des ressources documentaires supérieures à un plus petit établissement, nous sommes passés à une relative homogénéité de la couverture documentaire. L'accord ScienceDirect (Elsevier), par exemple, bénéficie à 127 établissements et permet à la plus petite école d'enseignement supérieur comme à la plus grande université de disposer du même catalogue de titres, payés 5 000 € dans le cas le plus bénéfique et plus d'un million d'euros (abonnements papier compris) par une université possédant un nombre important de titres gagés dans le contrat⁹. Aujourd'hui, ce sont quelques universités moyennes, voire de petite taille qui, du fait d'une politique dynamique de leur SCD, offrent les ressources les plus nombreuses et les plus variées. Ce renversement des hiérarchies constitue un phénomène nouveau intéressant en ce sens que la communauté des chercheurs bénéficie de la même ressource quasiment en tout point du territoire ; il correspond, dans le secteur marchand, à la tendance démocratique et universelle du Web non marchand. Par contre, la structuration du financement, la gestion de l'achat (par une fédération d'établissements regroupés dans un consortium et des organismes de recherche desservant des populations largement communes) ainsi que les contraintes et pesanteurs du terrain n'ont pas évolué. Les Cadist scientifiques ont engagé une réflexion dans ce domaine, sur leur offre comme sur leurs services, et élaboré un rapport présenté au sous-directeur des bibliothèques¹⁰. Ils soulignent à la fois

8. Cf. François Cavalier, « Les acquisitions dans le contexte électronique », *BBF*, 2006, t. 51, n° 1.

9. Idem. Le modèle économique le plus courant engage et solidarise la dépense réalisée pour les abonnements au titre papier dans le calcul du surcoût électronique. Le client doit s'engager à maintenir sa collection papier pendant la durée du contrat et à s'acquitter de ce surplus, les deux montants évoluant chaque année à la hausse.

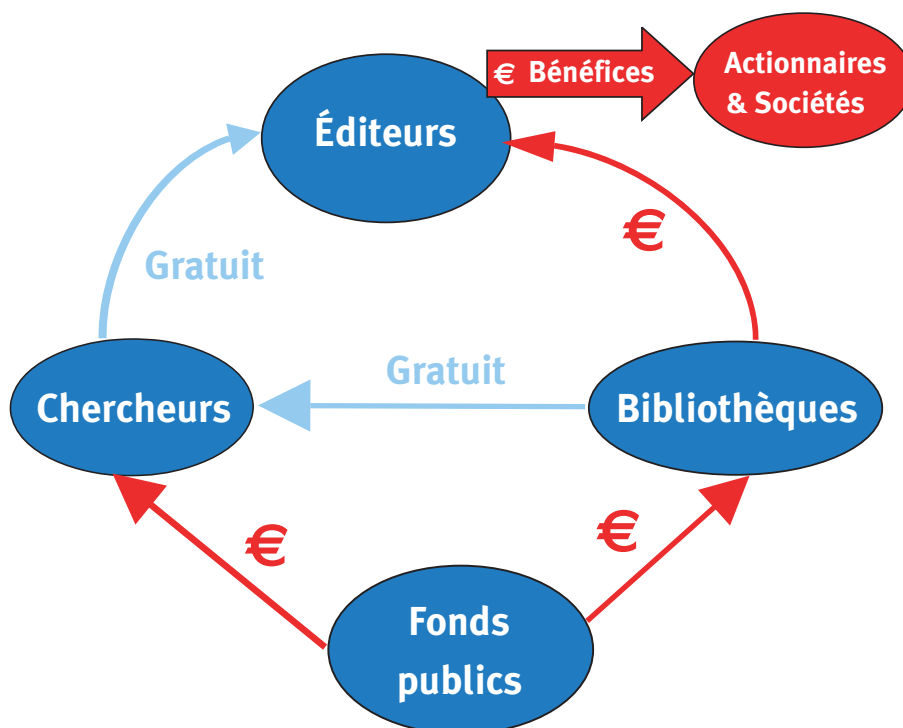
10. Cf. site ADBU www.adbu.fr (espace adhérent).

le développement des ressources numériques et l'attrition de leurs collections papier qui menace à la fois la pertinence de leurs missions et, au-delà, la viabilité des accords nationaux. Ils ont été rejoints en cela par un groupe de grandes bibliothèques scientifiques faisant valoir leurs difficultés financières susceptibles de menacer, à terme, l'équilibre financier de ces accords. En effet, si un ou plusieurs établissements gros payeurs n'arrivent plus à financer ses propres ressources (cas de l'établissement payant 1 million d'euros multiplié par 6,5 %/an pour accéder à une seule ressource), c'est l'équilibre de l'ensemble qui est menacé. Il s'agit là d'un état de fait et non d'un désir frustré de prééminence pour ces établissements : leurs communautés profitent largement de ces accords et il n'est pas illégitime que leur contribution soit supérieure à celle des autres. Mais c'est l'économie globale de l'accord financier qui est déséquilibrée. On soulignera, au passage, l'état de dépendance quasi addictive de la communauté de la recherche à l'égard des ressources gérées par les grands groupes éditoriaux. Ceci risque de rendre rapidement insupportables les contradictions de notre système. Il est manifeste que les accords signés individuellement par les établissements, y compris dans le cadre d'un consortium, ne constituent plus l'échelle pertinente pour un certain nombre de ressources indispensables aux communautés de recherche. Ainsi, on ne choisit pas d'utiliser ou non les *Tetrahedron* et *Tetrahedron letters* ou la base des *Chemical abstracts* quand on fait de la chimie : on fait de la recherche chimique de niveau international ou on bricole dans son laboratoire. La politique documentaire dans ce contexte précis devrait être une politique nationale, voire européenne.

Or, dans notre pays à l'organisation pourtant encore centralisée à bien des égards, non seulement le paysage de la recherche est atomisé en universités et organismes de recherche mais les politiques locales de site sont vivement encouragées au travers des Pres¹¹. L'autonomie des établissements et les laborieux montages politiques locaux doivent pouvoir s'articuler avec des choix politiques élaborés à un échelon supérieur, de type national ou européen, pour certains aspects de leur activité. La politique documentaire, nous ne le répéterons jamais assez, concerne tout autant le réseau que l'établissement. Il est temps de faire preuve de bon sens et de réalisme, dans l'intérêt même de nos communautés d'utilisateurs et d'opérer une analyse lucide de la situation. La politique documentaire comporte plusieurs étapes :

11. Pôle de recherche et d'enseignement supérieur. Cf. Hervé Colinmaire, « Des bibliothécaires sous Pres », in *Bibliothèque(s)*, n° 30, déc. 2006, p. 38.

Le cycle économique de l'édition scientifique



Source : Marc Walport, *Open Access - a funder's perspective*¹².

- Il existe un niveau national pertinent pour des ressources indispensables à l'immense majorité de nos chercheurs. Les Allemands, les Espagnols, les Portugais l'ont compris qui ont signé des accords nationaux pour des ressources de ce type (Web of science, acquisition de licences nationales pour des archives numériques et quelques grandes ressources¹³...).

- Il existe ensuite un niveau plus fin, adapté à des politiques d'enseignement et de recherche de site et d'établissements, qui légitime parfaitement la définition d'objectifs documentaires adaptés.

Disposons-nous des outils pour ce faire ? À l'évidence non, malgré le dynamisme du consortium Couperin¹⁴, nous débattant entre EPST¹⁵, EPSCP¹⁶ et autres entités plus typées et spécifiques les unes que les autres, en attendant

¹². Communication de Marc Walport au congrès Liber 2004 : www.enssib.fr/article2.php?id_cat=&idx=430

¹³. Voir les activités de la Deutsche Forschung Gemeinschaft : www.dfg.de/en/research_funding/scientific_instrumentation_and_infrastructure/scientific_library_services_and_information_systems/index.html.

¹⁴. Cf. François Cavalier, « Couperin à la croisée des chemins. Réflexions pour l'avenir », *Bibliothèque(s)*, n° 30, déc. 2006, pp. 34-38.

¹⁵. Établissement public scientifique et technique : les organismes de recherche.

¹⁶. Établissement public à caractère scientifique culturel et professionnel : les universités.

l'entrée prochaine dans l'arène documentaire des Pres, RTRA et autres RTRS¹⁷. Le décor est planté et les guerres picrocholines peuvent commencer. Pourtant, il n'y a aucune fatalité au maintien de cette situation confuse et une réflexion nationale pourrait rapidement conduire à quelques mesures simples rassemblant les principaux acteurs de l'IST dans une agence de moyens à même de piloter une politique concertée.

OPEN ACCESS : A LONG WAY

Les chercheurs sont souvent peu sensibilisés aux problèmes des coûts de la documentation car, s'ils sont les producteurs et les utilisateurs finaux de celle-ci, les rapports commerciaux et financiers sont médiatisés par les bibliothécaires. Le schéma ci-dessus emprunté à Marc Walport résume ce mode de fonctionnement du point de vue économique en soulignant le rapport « gratuit » que les chercheurs entretiennent le plus souvent avec la documentation.

Pour cette raison, les coûts de publication demeurent le plus souvent cachés et ne sont pas pris en compte dans l'acte de recherche. Cette situation place les bibliothécaires

¹⁷. Réseau thématique de recherche avancée, Réseau thématique de recherche et de soins.

en porte-à-faux pour rechercher les cofinancements nécessaires auprès des unités de recherche au sein des universités pour les acquisitions électroniques, et elle les handicape de surcroît dans leur plaidoyer en faveur de la promotion de l'« *open access* », le libre accès aux résultats de la recherche auprès des communautés de chercheurs.

En effet, le modèle de la communication scientifique ouverte connue sous le label « *open access* » se développe suivant deux modalités : la mise en place de répertoires d'archives ouvertes et la création de revues en accès libre financées sur le « *author pays model* », c'est-à-dire par le paiement effectué en amont par l'auteur (son laboratoire ou son institution) des coûts de la publication.

Cette dernière modalité est soit sévèrement critiquée par les éditeurs qui y voient la fin de leur activité, soit adoptée par certains d'entre eux pour devenir une nouvelle forme de leur activité économique (Springer, Biomed Central...). Dans ce type d'activité, le rôle joué par la bibliothèque n'est pas évident : la réorientation des crédits d'acquisition de revues vers le paiement des coûts de publication ne génère pas naturellement une nouvelle sphère d'activité pour les bibliothèques ; celle-ci va plutôt se limiter à la gestion des accès fédérés et à la conservation pérenne. Par contre, dans le schéma de la constitution de répertoires d'archives ouvertes, le bibliothécaire est, spontanément, plus dans son registre. Collecter la production des membres de son institution, la mettre en ligne, l'indexer et la conserver mobilisent ses compétences traditionnelles et les font évoluer. L'accord national signé entre la CPU¹⁸ et le CNRS consacre la contribution française au mouvement mondial des archives ouvertes en instituant une plateforme nationale de dépôt de la production des chercheurs français à partir de l'outil HAL (HyperArticle en Ligne) du Centre de communication scientifique directe du CNRS.

Les bibliothécaires ne détiennent pas les clés de la solution aux problèmes du renchérissement exponentiel de la documentation scientifique.

Pourtant, force est de constater que ce mouvement en faveur des archives ouvertes connaît des débuts difficiles en France et la communauté des chercheurs peine à s'approprier cet outil ; plutôt conservateurs en la matière, les chercheurs veulent essentiellement être rassurés sur la visibilité de leur production et son étalonnage au travers des revues de fort impact. Le dépôt de leur production dans un vaste répertoire n'implique pas, en première instance, de gain en termes de reconnaissance. Les chercheurs ont un comportement contradictoire à cet égard : ils désirent l'accès le plus libre à la production scientifique qu'ils ne veulent pas payer (cf. le schéma *supra* et leur faible vision économique du sujet) et,

dans le même temps, sont très attachés à l'évaluation par les pairs telle qu'elle est sanctionnée dans le système marchand des revues dont ils sont totalement dépendants. Cette contradiction constitue le verrou des évolutions en cours mais il n'est pas inattaquable. Un des arguments forts en faveur du dépôt d'articles dans les répertoires d'archives ouvertes est précisément la plus grande visibilité acquise par ceux-ci ; le *Web of Science* a d'ailleurs commencé à mesurer l'impact de la production en libre accès¹⁹ dans ses bases de données (aujourd'hui environ 300 revues indexées). En contribuant à la mise en œuvre et à l'administration de répertoires d'archives ouvertes, le bibliothécaire contribue, à sa place, à cette évolution qui viendra remodeler, à terme, le marché de la publication scientifique et contribuera à son rééquilibrage. Ne nous leurrions pas cependant : les bibliothécaires ne détiennent pas les clés de la solution aux problèmes du renchérissement exponentiel de la documentation scientifique pas plus qu'à ceux de l'évolution du modèle et de l'économie de la communication scientifique. Elles sont aux mains des chercheurs et dépendent totalement des communautés qu'ils forment. Les bibliothécaires contribueront au débat et à la réflexion, apporteront outils et savoir-faire mais ne décideront pas d'une évolution qui est du ressort des seuls chercheurs. La réflexion a atteint les sphères européennes et un séminaire s'est tenu à la Commission européenne de Bruxelles en février 2007, démontrant à la fois l'urgence de la question et la puissance du lobby éditorial²⁰.

FORMER À LA RECHERCHE D'INFORMATIONS ET À L'APPRENTISSAGE SCIENTIFIQUE

Enfin, la formation des usagers est un autre enjeu fort et les bibliothèques scientifiques qui, comme leurs homologues des autres disciplines d'ailleurs, ont créé une offre de formation riche et variée, notamment au travers des unités d'enseignement transversales pour les primo-entrants avec l'aide de didacticiens²¹. Surtout, ces bibliothèques collaborent de plus en plus étroitement avec les services des TICE, que ce soit pour l'indexation des ressources pédagogiques ou pour la mise en ligne de produits pédagogiques (annales d'examens, mémoires d'étudiants...). L'évolution d'une partie des activités de bibliothèque doit se faire sur le modèle anglo-saxon des « *learning centers* » combinant une riche palette de documentation de services en ligne, d'outils informatiques et audio-visuels et des locaux adaptés aux usages pluriels dont ceux de l'ensei-

19. <http://scientific.thomson.com/media/presentrep/essayspdf/openaccess-citations2.pdf>.

20. http://ec.europa.eu/research/science-society/page_en.cfm?id=3460.

21. <http://spiral.univ-lyon1.fr/3-gestionmodule/module.asp>.

18. Conférence des présidents d'université.



Bénédicte Dupré-Paturel

Conservateur et responsable informatique
à la Bibliothèque de Caen

“**Nous sommes passés des CD Rom electre à electre.com depuis maintenant 6 mois. Il était en effet indispensable que tous les bibliothécaires aient un accès en ligne à la recherche bibliographique pour mener à bien notre nouvelle politique d'acquisition. Celle-ci concerne à la fois la bibliothèque centrale de Caen, 7 bibliothèques de quartiers et celles du réseau de la communauté d'agglomération de Caen La Mer qui regroupe Caen, Hérouville et Ifs. Nous avons travaillé ensemble sur le nombre d'accès afin d'optimiser la répartition du coût. L'investissement fait a permis de servir beaucoup plus de gens et beaucoup plus de services qu'avec les CD Rom. Aujourd'hui, nous avons mutualisé 9 accès qui, grâce à des codes communs ou réservés à certaines bibliothèques, servent quotidiennement à une trentaine de personnes dans de nombreux aspects de leur vie de bibliothécaire... et pas seulement pour les acquisitions évidemment!**”

electre.com

L'information bibliographique professionnelle

nement. L'imbrication collections/services est un passage obligé dans un monde où l'apprentissage ouvert, destiné aux étudiants comme aux adultes en formation professionnelle

Le vieux rêve du bibliothécaire de se trouver au cœur de l'acte pédagogique est enfin comblé. Pour cela, il doit quitter ses territoires traditionnels et changer de terrain.

permanente, est devenu un ressort de l'activité économique. Les universités ne sont encore qu'à l'orée de ce gigantesque marché. La frontière entre le pédagogique et le documentaire est devenue totalement poreuse et tend à s'évanouir. On n'aborde plus les situations pédagogiques en termes de produits spécialisés et séquencés où l'on distingue contenu pédagogique, contenu

documentaire, scénarisation, procédure d'auto-évaluation, correction et conseil en ligne : on associe des compétences, des productions et des documents qui s'interfaçent et se combinent et dont la mise en œuvre s'adapte à la progression de l'utilisateur de façon individualisée. Dans cette évolution, la compétence bibliothécaire est imbriquée avec les autres compétences et le vieux rêve du bibliothécaire de se trouver au cœur de l'acte pédagogique est enfin comblé. Pour cela, il doit quitter ses territoires traditionnels et changer de terrain. Ce ne sont pas ses compétences qui doivent fondamentalement être révisées : ce sont les conditions et le terrain d'exercice de celles-ci qui changent. Le bibliothécaire ne travaille plus seul, il est devenu le membre d'une équipe, au sein de la pédagogie comme de la recherche.

Les lieux de bibliothèque, quant à eux, sont toujours promis à un bel avenir pour peu qu'ils se plient indéfiniment aux pratiques nouvelles des usagers pendant que le bibliothécaire, devenu vagabond, s'associe à des projets qui s'exercent hors de la bibliothèque. Dans cette évolution, la bibliothèque, de monde clos, est devenu un objet plastique, malléable. Dans la bibliothécarisation du monde, les compétences de recherche et de mise en ligne des informations sont devenues des compétences exportables. Quand l'université s'en apercevra, la sphère pédagogique achèvera sa mutation.

BIBLIOTHÉCAIRE SCIENTIFIQUE

Au terme de ce bref tour d'horizon des préoccupations des bibliothèques scientifiques, on pourrait considérer que les enjeux décrits sont partagés par toute la communauté bibliothécaire ; c'est incontestable dans les grandes lignes mais nous avons voulu souligner le contexte particulier des sciences dures caractérisé par l'impact majeur du numérique, la forte intégration de celui-ci dans les usages des chercheurs (plus manifeste que dans toute autre discipline) et le poids des volumes financiers en jeu, nettement plus élevé que dans les autres secteurs. À ce titre, les bibliothécaires scientifiques

sont en première ligne des changements radicaux en cours et doivent se considérer comme des explorateurs de services nouveaux, comme des innovateurs. Ils doivent s'engager dans la participation aux équipes pédagogiques et l'insertion dans les équipes de recherche. À l'heure du développement des recherches interdisciplinaires, la documentation procure une opportunité majeure comme carrefour des analyses et des recherches et le bibliothécaire documentaliste possède bien des atouts pour s'intégrer dans ce nouveau schéma. En cette période de recomposition annoncée du paysage institutionnel, de renouvellement du modèle de la communication scientifique et de menace économique, les bibliothécaires universitaires ont montré leur capacité d'adaptation et d'innovation. La légitimité n'est pas qu'une affaire d'étiquette, c'est d'abord une question de résultats. Gageons que nos décideurs sauront s'en aviser pour soutenir l'effort entrepris sur le terrain. ■

Bibliographie :

- Michel Blay, Robert Halleux, *La Science classique*, Flammarion, 1998.
- Derek de Solla Price, *Little science, Big science*, Columbia University Press, 1963.
- Michael Nentwich, *Cyberscience : research in the age of the Internet*, Austrian academy of science press, 2003.
- Josette F. de La Vega, *La communication scientifique à l'épreuve de l'Internet*, Presses de l'Essib, 2000.
- *Les chercheurs et la documentation numérique*, ss la dir. de Ghislaine Chartron, Éd; du Cercle de la librairie, 2002.
- Bruno Van Dooren, « En finir avec la crise des bibliothèques universitaire », *Esprit*, août 1993.
- Bruno Van Dooren, « Pour une analyse prospective des bibliothèques de recherche », *BBF* 2006, t. 51, n° 2.
- François Cavalier, « Les acquisitions dans le contexte électronique », *BBF* 2006, t. 51, n° 1.
- Jeremy Rifkins, *L'Âge de l'accès*, La Découverte, 2000.
- Bruno Latour, « From the World of Science to the World of Research ? », *Science*, 10 avril 1998, Vol. 280, n° 5361, pp. 208-209.
- Helga Nowotny, Michael Gibbons, Peter Scott, *Repenser la science : savoirs et société à l'ère des incertitudes*, Belin, 2003.
- Herbert van de Sompel, « Rethinking scholarly communication », *D-Lib Magazine*. Vol. 10. Sept. 2004.

JEAN-PHILIPPE LAMY
 Chef du service Recherche
 Musée national de la Marine



Un problème mal posé ?

La formation scientifique et technique des bibliothécaires

Soulignée de façon récurrente par des études échelonnées dans le temps, la sous-représentation des scientifiques en bibliothèque doit-elle aboutir à une critique de la formation ou, plus largement, à l'évolution « latine » de la diffusion culturelle ?

Si l'on considère l'histoire du métier de bibliothécaire, du moins en France et depuis le début du XX^e s., les multiples réflexions sur la formation initiale ont principalement porté sur les aspects bibliothéconomiques, le niveau de l'enseignement et l'organisation administrative des filières. Il faut attendre 1988 et la publication de la remarquable enquête sociologique de Bernadette Seibel¹ pour qu'apparaissent les interrogations sur la formation initiale secondaire ou supérieure des bibliothécaires. Deux autres études importantes suivirent, à des moments clés de l'histoire de la profession. En quoi ces travaux apportent-ils une connaissance de la situation, et celle-ci doit-elle être considérée comme une source de difficultés dans l'exécution de nos missions ?

UNE INTERROGATION RÉCURRENTÉ

S'attachant à décrire « l'anatomie d'une profession », B. Seibel lança son enquête en 1984 sur commande des autorités de tutelle et de contrôle des bibliothèques, en s'appuyant sur une méthode solide et éprouvée. Le questionnaire, destiné à un échantillon de plus de 1 000 agents de grade A et B exerçant dans les services de l'État ou des collectivités territoriales, relève des canons de la sociologie. Son dépouillement confirma ce que tout professionnel cons-

tatait alors. Si 13 % des bibliothécaires se déclarent titulaires d'un baccalauréat de série C ou D (les sections dites scientifiques des années concernées pour les bibliothécaires alors en exercice), la proportion de diplômés de l'enseignement supérieur tombe à 3 % pour ces mêmes domaines. Se plaçant dans un contexte globalement inchangé, l'enquête de 1991 réalisée à l'initiative de la ville de Montreuil (Seine-Saint-Denis)² aboutit à des résultats similaires dans le cadre allégé d'un échantillon de 128 personnes. Le principal mérite de ce travail réside dans la spécificité et la nouveauté de son sujet, et dans les préconisations, suffisamment pertinentes pour avoir fait l'objet de réalisations qui seront évoquées plus bas. À moins de sept années de distance, ces études se situaient dans le même cadre statutaire, que vint profondément modifier la promulgation des textes de 1991 et 1992. Il est important de rappeler que ceux-ci ont créé la situation en vigueur – qui comprend une importante refonte catégorielle par rapport à 1984-1992 – et ont surtout conduit à une réforme du recrutement et des fonctionnaires en bibliothèque.

2. *Enquête sur la formation des bibliothécaires à la gestion et à l'animation des fonds scientifiques et techniques : résultats, 1991, Montreuil, Rencontres du livre scientifique.*

1. Bernadette Seibel, *Au nom du livre*, La Documentation française, 1988.

LES SCIENTIFIQUES SOUS-REPRÉSENTÉS

Le rapport rédigé en 2001 par l'Inspection générale des bibliothèques³ sur le recrutement et la formation des personnels répondait donc à un véritable besoin de connaître et d'évaluer une politique publique dix ans après sa mise en œuvre. De notre point de vue, les informations fournies demeurent limitées par le sujet du rapport (les personnels d'État de catégorie A), mais la précision des données recueillies et la rigueur de la méthode font de ce travail un instrument précieux.

En matière de recrutement, l'innovation de 1992, soulignée par l'Inspection générale, porte sur les épreuves des concours de bibliothécaire. Les compétences spécifiques peuvent être mises en valeur par l'épreuve de la note de synthèse. Celle-ci, en effet, comprend, dans les deux concours, plusieurs spécialités dont deux portent sur les sciences et techniques. C'est un progrès ; mais il semble avoir peu d'effet, le nombre de candidats choisissant l'un des deux dossiers scientifiques restant chaque année très faible (104 sur 969 présents au concours 2005, derniers chiffres connus). De plus, la composition d'ordre général, exercice littéraire s'il en est, ne favorise pas les candidats de formation scientifique. Comme le constate le rapport, dans les deux catégories de personnels, la formation initiale qui a connu la plus forte progression en terme de représentation concerne le domaine des sciences sociales, juridiques et politiques. Dans un cadre certes plus large puisqu'il portait sur l'ensemble des catégories A et B des deux fonctions publiques, B. Seibel notait qu'à peine 4 % des bibliothécaires en exercice étaient diplômés en droit et sciences sociales. Entre 1992 et 2000 (mais pour les seules catégories A de l'État), la proportion d'admis aux concours varie entre 14 % et 21,8 %. Avec sagacité, les auteurs du rapport mettent en évidence l'augmentation de la représentation des juristes entre l'admissibilité et l'admission. Quoi qu'il en soit au niveau des épreuves et après quelques variations annuelles, le taux de réussite des scientifiques aux concours de catégorie A entre 1994 et 2000 ne représentent guère que 3 %.

Une telle sous-représentation ne manque pas de surprendre les professionnels eux-mêmes. L'enquête de 1991 donnait la parole aux bibliothécaires sur leur formation qui estimaient, pour 32,2 % d'entre eux, que la formation littéraire prépare mieux au métier. Par ailleurs, toujours selon ce même sondage, pour 60,9 % des personnes interrogées « les scientifiques ont plus de débouchés », mais aujourd'hui cette affirmation rencontrerait probablement moins de suffrages.

3. <http://media.education.gouv.fr/file/84/2/842.pdf> [consulté le 15/07/2007].

Au-delà d'un certain auto-dénigrement que déplorait – ingénuité ou perversité ? – l'un des spécialistes appelés à commenter les statistiques, les sondés estimaient à 78,4 % que les sciences et techniques doivent faire partie de la formation aux métiers des bibliothèques. Mais dans quel but et pour quels besoins ?

QUEL RÔLE POUR DES SCIENTIFIQUES EN BIBLIOTHÈQUE ?

Comme pour n'importe quel autre domaine, les compétences attendues relèvent de la constitution des collections et du conseil aux utilisateurs (recherche d'information, animation). Paradoxalement, comme le remarquent J.-L. Gautier-Gentès et D. Pallier, les préoccupations des professionnels se sont surtout exprimées dans le secteur des bibliothèques publiques dont les collections et services nécessitent *a priori* moins de spécialisation que les bibliothèques de recherche. On ne manquera pas cependant d'objecter que, dans les grandes bibliothèques, un minimum de compétence doit accompagner la gestion des collections scientifiques et techniques (classes 500 et 600 de la CDD) lorsqu'il s'agit de créer l'offre ou de maintenir le niveau d'actualité, par nature plus exigeant que dans d'autres sections. Si, dans la plupart des « documentaires », le niveau de renouvellement se situe à dix ans, il doit être ramené à cinq années dans le secteur ST. En outre, bien des responsables d'établissements ont pu noter la difficulté d'obtenir un redéploiement des acquisitions vers des secteurs pourtant porteurs comme les sciences de l'observation (astronomie, zoologie...) ou les techniques les plus populaires (informatique, télécommunications) lorsque les secteurs littéraires ou artistiques déjà bien dotés risquent de réduire leur prépondérance. Un certain manque de curiosité pourrait expliquer cette attitude plus sûrement que la formation initiale. Il reste que, dans les petites et moyennes unités, qui constituent l'essentiel du réseau de lecture publique, les acquisitions sont réparties entre un nombre très limité de collaborateurs, de fait généralistes. Si une formation initiale spécifique ne s'impose pas dans ces conditions, il reste qu'elle est le plus souvent plutôt d'ordre littéraire que scientifique.

Pourtant, il est notoire que plusieurs conservateurs en exercice, parmi lesquels des directeurs d'importants équipements, ont reçu une formation d'ingénieur ou d'universitaire en sciences. Ces professionnels sont souvent passés par l'enseignement ou l'animation socioculturelle avant de rejoindre les bibliothèques, en débutant – mais pas systématiquement – par la gestion ou l'animation d'un fonds scien-

tifique. Tôt ou tard, quel que soit leur parcours initial, les professionnels des bibliothèques, sous statut d'une fonction publique, sont appelés à exercer dans un établissement ou un service sans rapport direct avec leur formation de base.

À la suite de l'enquête de 1991, parut l'ouvrage collectif *Science en bibliothèque*⁴, qui continue de faire autorité en la matière. Il serait intéressant d'évaluer la situation quinze ans après cette publication, moins orientée d'ailleurs vers la pratique et les conseils, que vers le diagnostic et la réflexion. On y trouve, sous la plume de Francis Agostini, la notion de « retard du domaine scientifique dans les bibliothèques » attribuable, selon lui, à la formation initiale littéraire des bibliothécaires. Déploration rituelle, semble-t-il, puisqu'elle est régulièrement entonnée par tous les auteurs cités ; il est vrai que la proportion de fonds de science dans les bibliothèques publiques reste encore aujourd'hui souvent faible. Mais peut-on vraiment parler de retard, et par rapport à quoi ? La comparaison avec les bibliothèques publiques d'Europe vient immédiatement à l'esprit mais, à notre connaissance, aucune étude comparative ne l'illustre. Des observations empiriques laissent cependant apparaître une présence plus importante des livres et revues scientifiques dans les bibliothèques anglo-saxonnes et germano-scandinaves. Le « modèle latin », que l'on sait moins centré sur le culte du client que sur celui des collections, comprendrait-il en outre une orientation plus littéraire de celles-ci ? La faiblesse relative des documents scientifiques découlerait ainsi d'une représentation culturelle de la bibliothèque et non de la formation des bibliothécaires. Ou bien, sous un autre angle, c'est la formation littéraire qui se trouve valorisée du fait de l'orientation des fonds. Cela expliquerait d'ailleurs l'étrange « évaporation » des candidats scientifiques entre l'admissibilité et l'admission.

Spécialisé par définition, le secteur universitaire devrait échapper à la logique s'appliquant aux bibliothèques publiques. Sans exagérer les compétences qu'exigent le niveau des collections et la nature des recherches menées par les usagers, une bibliothèque spécialisée et de nature académique ne peut que gagner en image auprès des partenaires et usagers si elle compte un des leurs dans ses rangs. On sait que les bibliothèques de l'enseignement supérieur comprennent huit bibliothèques et une centaine de sections spécialisées en sciences et médecine. Et le rapport de l'IGB détaille les nombreux établissements académiques spécialisés, auxquels s'ajoutent les départements scientifiques de la BnF, et

4. *Science en bibliothèque*, sous la dir. de Francis Agostini, Éd. du Cercle de la Librairie, 1994.



© J.P. Lamy, Musée national de la Marine



© J.P. Lamy, Musée national de la Marine

Un fonds scientifique peu connu, la Bibliothèque de l'ancienne École de médecine navale de Rochefort.

les sections concernées par ces domaines à la Bibliothèque publique d'information (Bpi) et à la Médiathèque de la Cité des sciences.

LE STATUT N'EST PAS UN CARCAN

Ces dernières institutions avaient un temps répondu au besoin – notamment dans la phase de constitution de leurs collections – par le recours à des personnels sous contrat. Certains considéreront le statut de la fonction publique comme facteur de blocage. Osons dire qu'à l'échelle nationale et, bien sûr, pour les personnels eux-mêmes, il offre davantage de possibilités que des contrats qui lient ces derniers à des établissements voire à des tâches sans leur ménager d'ouverture en terme de carrière ou de mobilité géographique. Il reste que le nombre de personnels à formation scientifique étant très faible, tous les établissements doivent plutôt faire face à une pénurie générale. En conséquence, services et établissements spécialisés doivent trouver des

« LES SCIENCES FONT PEUR »

Interrogé sur les questions des publics, de la vulgarisation et du rôle des bibliothèques dans diffusion du savoir scientifique, Jean-Didier Vincent, biologiste, est l'auteur de nombreux ouvrages aux éditions Odile Jacob (*Biologie des passions*, *Casanova ou la Contagion du Plaisir*, *Celui qui Parlait Presque*, *La Chair et le Diable*, *La Vie est une Fable*, *Faust : Une Histoire Naturelle*, *Qu'est-ce que l'Homme ?* avec Luc Ferry, et, avec Jean-Marie Amat, *La Nouvelle Physiologie du Goût*). Il également publié des *Entretiens sur le vivant* avec Jacques Arnould (Desclée de Brouwer) et *Si j'avais défendu Ève* (Plon).



D.R.

« La désaffection des jeunes usagers des bibliothèques n'est qu'une manifestation supplémentaire de la désaffection globale observée à l'Université pour les sciences et notamment pour la recherche. Les causes de cette désaffection sont multiples. L'enseignement secondaire est en partie responsable. Les propositions en matière de vulgarisation ne sont pas très reluisantes et enfin les offres de travail et de rémunération beaucoup moins intéressantes que les sciences sociales ou la communication.

J'ai proposé en son temps, la création d'un haut comité pour la culture scientifique qui n'a pas été suivi d'effet. Les médias ne sont pas à la hauteur des émissions scientifiques en « prime time » et leurs rares tentatives ont été dans l'ensemble assez lamentables. Il y a en France des scientifiques qui savent communiquer. J'ai derrière moi l'expérience de cinq années d'une émission hebdomadaire sur France Culture, « In Vivo ». Dans notre pays, les sciences font peur. La peur de l'ennui. Bien sûr, les bibliothèques pourraient être un lieu où pourraient s'allumer des foyers scientifiques. Il existe heureusement quelques cafés-sciences qui marchent, mais cela ne suffit pas à créer une culture populaire. Personnellement, je crois beaucoup au rôle des bibliothèques, mais peut-être faudra-t-il une formation spécialisée dans la culture scientifique pour développer les passeurs professionnels.

P.S. : Je n'attends rien du plan Aillagon-Haignéré. D'ailleurs dans quel placard sommeille-t-il aujourd'hui ? »

Pr. Jean-Didier Vincent

Professeur à l'Institut universitaire de France et à la Faculté de médecine de Paris-Sud, directeur de l'Institut de neurobiologie Alfred Fessard du CNRS et correspondant de l'Académie des sciences, Jean-Didier Vincent est président du Conseil national des programmes au ministère de la Jeunesse, de l'Éducation nationale et de la recherche, et conseiller du président de Radio-France.

solutions à leurs recrutements sur profils spécialisés dans les procédures de détachement ou d'affectation qu'offrent les nouveaux statuts. Il est désormais relativement aisé pour une bibliothèque de recourir à d'autres corps de fonctionnaires qui disposent de grilles équivalentes à celles des bibliothèques, en particulier les corps de type CNRS : ingénieurs d'études ou de recherche, assistants ingénieurs etc. L'IGB suggère aussi la création d'épreuves sur titres destinées à des spécialistes au niveau des concours de recrutements.

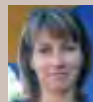
En dehors des bibliothèques concernées par ce type de recrutement, la majorité des professionnels exerçant en lecture publique trouvera à sa disposition des formations éprouvées. Mises en place à la suite des débats évoqués autour des années 1990, celles-ci figurent au catalogue des CRFCB sous la forme de stages de formation continue, animés par des spécialistes d'établissements à vocation scientifique. Le stage « Sciences en bibliothèque » (quatre jours) de Médiadix, quatre fois réédité chaque année, est ainsi organisé par des bibliothécaires de la Médiathèque de la Cité des sciences ; avec un programme similaire et les mêmes organisateurs, l'Enssib organise régulièrement un stage annuel en deux modules. Mais la formation initiale délivrée par ce dernier établissement aux bibliothécaires et

conservateurs demeure furtive. En Allemagne (comme en Grande-Bretagne et pour ne citer que ces pays), la formation initiale des bibliothécaires (trois ans après la fin des études secondaires sanctionnée par l'*Abitur* allemand) est proche, dans son programme, des diplômes français de sciences de l'information et de la communication⁵ ; elle comporte une formation pratique à l'édition scientifique et technique et à la gestion de ce type de fonds, mais également des cours de sciences comme des cours de droit ou de littérature, destinés à stimuler la curiosité intellectuelle des futurs professionnels et à leur inculquer des connaissances de base.

À travers ce rapide tour d'horizon des publications d'études consacrées au sujet, il ne saurait être question de formuler une quelconque préconisation, tout au plus de susciter une relance de la réflexion, dans un sens cependant opérationnel. Il serait en effet souhaitable que, prenant exemple sur nos voisins européens, nos formations initiales intègrent la « culture » scientifique et technique, selon des modalités qu'il convient d'adapter à notre organisation des études de bibliothéconomie et sciences de l'information. ■

5. Voir notamment : Jürgen Seefeld, Syré Ludger, *Portale zur Vergangenheit und Zukunft : Bibliotheken in Deutschland*, 2. Aufl., G. Olms, 2003, pp. 64-65.

STÉPHANIE COMBET
BDP de l'Ardèche



JEAN-GABRIEL COSCULLUELA
BDP de l'Ardèche



L'amour des sciences

Une expérience à la BDP de l'Ardèche

Aventure passionnée inscrite au cœur de notre quotidien, la science est pourtant mal aimée des bibliothécaires comme du public. «Observer et inventer» : l'intitulé des journées thématiques instaurées par la BDP de l'Ardèche sonne aussi comme un mot d'ordre et une méthode pour faire renouer les professionnels avec tout un champ du savoir.

Depuis 2007, la Bibliothèque départementale de prêt de l'Ardèche a entamé une série de journées de formation thématique sur les sciences, intitulées « Observer et inventer », qui s'inscrivent dans un cycle de formation plus général : « À la découverte des documentaires ». Celui-ci a pour ambition de promouvoir le documentaire auprès des professionnels et des bénévoles de notre réseau. Généralement moins emprunté que la fiction, il représente le vecteur privilégié de l'information et de la documentation dans une bibliothèque. Il nous permet de comprendre le monde qui nous entoure, de nous interroger sur celui-ci et, par conséquent, de développer un esprit critique. Des collections publiques restreintes aux seules fictions ou dans lesquelles elles prédominent, il ne remplit pas tout à fait ses missions et n'offre pas l'amplitude nécessaire pour faire face aux différents domaines du savoir.

VALORISER LES DOCUMENTAIRES SCIENTIFIQUES

« À la découverte des documentaires » a été mis en place fin 2006. Prévu sur trois ans, ce cycle a débuté par l'organisation de journées de formation générale et théorique « Richesse et diversité des documentaires en bibliothèque publique ». Les missions des bibliothèques de lecture publique (loisir, culture, information, documentation, formation), les publics (usagers et non usagers), les collections (pluralisme et encyclopédisme) et leur valorisation

y sont abordés ainsi que la définition même du documentaire et ses caractéristiques.

Dans cette dynamique, et en complément de ce cycle, des journées thématiques abordent les domaines du savoir, regroupés en sept pôles : « Penser et croire » (philosophie, psychologie, religion), « Vivre en société » (éducation, droit, économie, vie politique, relations familiales...), « Vivre au quotidien » (médecine et santé, cuisine, bricolage, puériculture, loisirs...), « Imaginer et créer » (arts et spectacles), « Écrire et jouer avec les mots » (langues et littératures), « Voyager dans l'espace » (histoire et géographie), et enfin, « Observer et inventer » (sciences de la vie, sciences de la nature, sciences de la Terre et de l'Univers, mathématiques, informatique, agriculture...).

Plus que tout autre domaine, les sciences ont besoin de médiation et de valorisation. En effet, souvent mal perçues, le grand public les trouve difficiles d'accès, trop abstraites et trop élitistes. Elles paraissent hors de portée des non scientifiques. Bien entendu, les professionnels et les bénévoles du livre adoptent parfois eux-mêmes cette attitude. Certains reconnaissent être mal à l'aise avec les

sciences, et il suffit d'étudier les fonds scientifiques de nos bibliothèques pour constater que ce n'est généralement pas un fonds essentiel dans la bibliothèque. Or, les sciences s'inscrivent au cœur de notre quotidien. Elles témoignent des évolutions incessantes de la vie et des technologies. Elles constituent une fabuleuse aventure humaine faite de passions et de découvertes. Nous parlons souvent de culture littéraire, mais il existe une culture scientifique tout aussi importante : « ... il n'y a pas d'avenir pour un savoir humain quel qu'il soit, en dehors de la culture, et il ne saurait être de culture, dans le monde aujourd'hui, qui tienne la science à distance... La science n'est pas un savoir désincarné, c'est le produit d'une grande aventure humaine¹. »

LES JOURNÉES THÉMATIQUES



Après les premières journées de formation générale et théorique, l'accent est surtout mis sur la pratique. Il s'agit de donner aux participants des outils pour se repérer dans la production éditoriale scientifique : éditeurs spécialisés et généralistes, collections et auteurs de référence, thématiques-cibles et thématiques-frontières, analyse critique de documents, etc.

Après un bref panorama de la production éditoriale scientifique depuis 2004, la journée alterne entre la présentation de documents regroupés autour des « Cœurs de cible » – un thème – animée par les formateurs, et l'organisation d'ateliers pendant lesquels les stagiaires eux-mêmes sont invités à analyser des ouvrages relevant eux aussi d'une thématique.

Les Cœurs de cible nous permettent de mettre en valeur des éditeurs, spécialisés ou généralistes, des collections et des auteurs qui font référence dans un domaine. Le premier Cœur de cible s'intéresse aux *mathématiques*. Une vingtaine de documents sont analysés. La présentation débute par les éditions Le Pommier², ce qui nous

permet d'aborder des collections supposant des niveaux de lecture différents, des intensités d'approche variées (de la lecture facile à la lecture passionnée et spécialisée). Un des objectifs principaux de la journée est de faire comprendre aux participants qu'il existe des documentaires pour tous et pour chacun, certains énoncent l'essentiel, d'autres approfondissent. Nous inspirant de la répartition de Bertrand Calenge évoqués dans l'ouvrage *Conduire une politique documentaire*³, nous avons déterminé 5 niveaux de lecture :

- niveau 1 : lecture facile (sensibilisation, information élémentaire) ;
- niveau 2 : lecture moyenne (initiation, vulgarisation) ;
- niveau 3 : lecture plus difficile (lecture d'approfondissement) ;
- niveau 4 : lecture difficile (niveau universitaire) ;
- niveau 5 : lecture très difficile (lecture réservée aux experts et spécialistes).

Ainsi, le niveau 1 est-il représenté par la collection « Les petites pommes du savoir » (Le Pommier) qui, selon l'éditeur, entend « familiariser et réconcilier le lecteur avec la science », et présente l'intérêt de faire le tour d'un sujet en trente minutes tout en suscitant la réflexion sur des sujets actuels à l'instar de quelques collections de poche – « Découvertes » (Gallimard), « Dominos » (Flammarion), « Que sais-je ? » (Puf) – qui demandent toutefois plus de temps ! Quant à la collection « Quatre à quatre » (Le Pommier), elle présente des ouvrages de niveau 2 à 4 comme « Science ouverte » (Le Seuil), « Regards sur la science » (Belin) ou « Le Temps des sciences » (Fayard) qui les a précédés... L'objectif de ces collections est de traiter un sujet sur deux ou trois niveaux de lecture. Chaque niveau compte 4 documents, amenant ainsi le lecteur à acquérir des connaissances de manière progressive.

Après ce premier Cœur de cible, la matinée s'achève par un atelier sur le thème de l'*agriculture biologique*. Les stagiaires choisissent un ou deux documents d'une sélection, qu'ils analysent à l'aide d'une grille constituée par nos soins. Cette grille d'analyse s'intéresse à trois aspects d'un ouvrage : la présentation de l'information – lisibilité de la typographie, présence ou non d'aides à la lecture telles que la table des matières, l'index, le lexique, proportion du texte et de l'image, fonction et pertinence des illustrations –, le contenu – vocabulaire employé, langue et style, niveau de lecture, exactitude des informa-

1. Claude Allègre, *Un peu de science pour tout le monde*, Fayard, 2003.

2. Cf. Florence Schreiber, « Le verger aux pommes », dans ce numéro, pp. 108-109

3. Bertrand Calenge, *Conduire une politique documentaire*, Éd. du Cercle de la librairie, 1999.

tions –, et enfin la place du document dans le fonds de la bibliothèque – cet ouvrage a-t-il sa place dans ma bibliothèque ? Si oui ou si non, pourquoi ? Quelques stagiaires sont invités à présenter leur analyse, ce qui nous permet de mettre en valeur d'autres éditeurs et d'autres collections qui n'ont pas encore été abordés lors des Cœurs de cible.

L'après-midi se déroule de la même façon avec un atelier sur la *faune et la flore*, suivi d'un Cœur de cible sur le *climat*. Ensuite, les stagiaires peuvent consulter « la bibliothèque des sciences » que nous avons constituée afin de présenter des documents sur des thématiques non couvertes par les Cœurs de cible et les ateliers. Cette bibliothèque est aussi pour nous l'occasion d'insister sur la complémentarité des supports. En sciences, comme dans n'importe quel domaine documentaire, les imprimés s'inscrivent dans une collection constituée de divers supports : les revues (en sciences, elles sont très importantes pour le suivi de l'actualité), les CDroms et DVDroms dont l'interactivité est particulièrement intéressante, et l'internet (des sites de référence sont indiqués aux participants sur les sciences en général ainsi que sur les thèmes traités).

POINTS DE PASSAGE

Un autre point important est abordé lors des différentes phases : la pluridisciplinarité, les liens qu'il peut y avoir parfois entre l'imaginaire scientifique et l'imaginaire littéraire ou artistique en évoquant, par exemple, les livres d'André-Georges Haudricourt, Jean-Pierre Luminet, Yves Paccalet et Hubert Reeves, scientifiques, ou ceux, littéraires ou artistiques, de Denis Guedj, Pierre Pelot, Jacques Roubaud, les « Romans et plus » (Le Pommier), les romans de « La Dérivée » (Le Seuil), le *Des nuages* (dans l'art) de Bernard Chambaz, des livres qui vont passionnément vers les sciences.

Nous avons envie de faire découvrir qu'un documentaire n'est jamais isolé en bibliothèque publique. Il est là, et il vit avec les autres documentaires, et avec d'autres domaines ou genres, littéraires, artistiques, sociétaux...

La journée s'achève avec le sentiment que l'objectif a été rempli : les stagiaires sont contents, ils disent avoir

acquis des connaissances, et manifestent même l'envie de mettre en valeur le fonds scientifique de leur bibliothèque ! Au fond, formateurs, stagiaires professionnels et bénévoles découvrent que les sciences et les bibliothèques ont plus d'un point commun. Elles sont des seuils pour approfondir et savourer le connu comme l'inconnu.

Parler de sciences dans des formations pour les professionnels et les bénévoles de notre réseau, c'est l'opportunité d'effectuer un véritable travail de médiation. C'est franchir des seuils et faire passer. Nous voudrions ainsi terminer sur des mots de Stephen Jay Gould, paléontologue : « Nous devons nous engager à rendre la science accessible... Les règles sont simples : pas de compromis

sur la richesse des concepts ; pas d'impasse sur les ambiguïtés ou les zones d'ignorance ; pas du tout de jargon bien sûr ; pas d'affadissement des idées (tous les concepts complexes peuvent s'exprimer en langage ordinaire) ». Les enjeux sont on ne peut plus clairs !

Les sciences en bibliothèques, passionnément ! ■

« Refuser à un seul humain l'accès à un regard aussi clair que possible, c'est faire courir un danger à toute l'humanité. »

Albert JACQUARD
La science à l'usage des non-scientifiques



Jean Viset (ou Juste de Juste ?), *Pyramide d'acrobates*, 1540.



La semaine test

De l'influence des résultats de l'usage des collections de monographies en sciences et techniques sur les acquisitions et le désherbage de ces collections... face aux doutes de l'acquéreur-désherbeur

Les « semaines tests », ou sondages de la consultation des collections imprimées de monographies, consistent à lire les codes barres des ouvrages déplacés sur une période de six jours consécutifs¹. Je ne souhaite pas faire ici une analyse détaillée des résultats de ces « semaines tests », organisées en 2003 et 2005, mais montrer à travers quelques exemples significatifs dans quelle mesure on peut tenir compte de ces résultats dans l'exercice quotidien de gestion d'un fonds, acquisitions et désherbage. En quoi ces statistiques de consultation peuvent aider l'acquéreur dans ses choix. L'acquéreur doute ou, du moins, devrait douter pour plusieurs raisons...

L'OMBRE D'UN DOUTE

Les missions de la Bpi et la politique documentaire qui en découle (encyclopédisme, tout public, adultes en formation, actualité...) nous laissent une marge de manœuvre importante. Le budget était jusqu'à maintenant confortable (sa diminution entraînera sans doute une sélection accrue). En l'absence de prêt, comment connaître les souhaits des lecteurs ?

Les questions au bureau d'information constituent une indication mais n'émanent que de 30% des lecteurs. Ceux qui osent demander ne sont pas forcément représentatifs de l'ensemble des usagers². Les questions sur le cahier des lecteurs sont souvent des demandes de rachat. Les suggestions

1. Pour plus d'information sur la méthode, se reporter à l'article de Muriel Amar et Bruno Béguet : « Les semaines tests, évaluation de l'utilisation des collections imprimées sur place à la Bpi », in *BBF*, n°6, 2006, ainsi qu'à l'encadré commun BnF-Bpi.

2. Voir à ce sujet l'enquête de fréquentation 2003 réalisé par Christophe Evans.

peuvent être le fait d'individualistes confondant bibliothèque et librairie gratuite. L'usure des ouvrages témoigne de l'intérêt des lecteurs mais n'en est qu'un indice tardif.

Ces raisons de douter sont encore plus grandes en sciences et techniques, les bibliothécaires n'ayant pas ou très peu de formation scientifique – les concours de bibliothèques sont faits par des historiens ou des littéraires pour des historiens ou des littéraires –, ils ont encore moins de connaissances en techniques. Ils s'appuient donc pour sélectionner des ouvrages sur la notoriété des auteurs (scientifiques renommés, professeurs, journalistes) ou le sérieux des éditeurs, lequel n'est pas forcément éternel, ceux-ci tendant à publier d'abord ce qui se vend. Ils consultent les catalogues d'autres bibliothèques – mais la Bpi est unique par sa taille et son public – et s'appuient sur les bibliographies des manuels ou des revues scientifiques.

Ces critères ne sont pas suffisants pour ôter tout doute de l'esprit de l'acquéreur, c'est pourquoi nous étions particulièrement favorables à ces sondages de consultation appelés « semaines-tests ».

QUELS ENSEIGNEMENTS POUR QUELS USAGES ?

D'une façon générale, nous avons appris que le fonds de sciences et techniques était très consulté (il arrive en 2005 en 2^e position derrière le secteur Art et loisir), ce qui n'était pas évident *a priori* pour une bibliothèque située dans un centre d'art contemporain³. Cette consultation était en augmenta-

3. Il faut noter cependant que, du fait de la CDU, la gestion ou la cuisine se retrouvent en classe 6...

tion en 2005 par rapport à 2003, ceci malgré une moindre fréquentation étudiante.

L'examen plus détaillé des consultations nous a permis de tirer des enseignements différents selon les domaines étudiés. Quelques exemples pris dans des secteurs très différents des sciences et techniques nous permettront d'illustrer concrètement les usages de ces résultats dans notre pratique quotidienne d'acquisition ou de désherbage.

LES MANUELS UNIVERSITAIRES EN SCIENCES EXACTES

Ils ont fait l'objet de nombreuses multiconsultations, cinq d'entre eux ont été consultés huit fois, dix l'ont été sept fois. Bien que ce ne soit pas très surprenant *a priori*, ceci confirme l'utilisation des manuels universitaires par les étudiants, ce qui va à l'encontre de certaines idées reçues selon lesquelles ceux-ci se contenteraient des photocopiés et des dictionnaires (argument par lequel les éditeurs scientifiques justifient la baisse des ventes⁴). Face à ce constat, ne sera pas mis en question le principe de ne proposer qu'un exemplaire de chaque ouvrage, ce qui amènerait à favoriser les étudiants. On n'achètera pas non plus tous les manuels de toutes les filières, car la Bpi n'étant pas une BU, elle vise à satisfaire des adultes en formation quels qu'ils soient.

En revanche on veillera à acquérir les dernières éditions des manuels les plus généralistes comme *La physique tout en un. 1^{ère} année*. Ce sont en effet les éditions les plus récentes qui sont les plus consultées dans ce secteur.

SECTEUR VÉTÉRINAIRE

Inversement, le cas du secteur 590 nous amène à interroger ce résultat « en creux » : aucune consultation en 2003, 3 en 2005, sur des questions d'actualité comme la vache folle. Que les vétérinaires ne fassent pas la queue à la Bpi paraît plausible, mais les étudiants ? Les écoles vétérinaires ne sont pas à Paris (mais à Maisons-Alfort, Lyon, Toulouse ou Nantes) et sont bien pourvues en bibliothèques (celle de Maisons-Alfort est l'une des plus riches au monde dans le secteur vétérinaire). L'emploi du temps des étudiants est dense. En attendant confirmation de ce résultat, on s'en tiendra au principe d'encyclopédisme et d'actualité pour maintenir un fonds minimum dans ce domaine. On s'attachera en revanche à satisfaire un public moins favorisé sur le plan de la documentation comme celui des soins infirmiers, domaine très consulté (résultat « en bosse ») par des aides soignants ou infirmiers préparant des

4. *Livres Hebdo* du 29 septembre 2006.



Accueil du secteur sciences et techniques à la Bpi.

concours, qui sont intéressés par nos horaires élargis et les facilités d'accès au fonds.

Le taux élevé de consultation pour d'autres secteurs nous a surpris. C'est le cas par exemple du secteur du bâtiment qui a vu son chiffre multiplié par deux en 2005 (210 consultations contre 96 en 2003), du fait sans doute que des titres comme *Conduire son chantier*, *L'échafaudage*, *Construction des escaliers en bois*, *L'humidification de l'air* ou *Les ponts* concernent moins le public étudiant. Ceci confirme la diversité des lecteurs dans ce secteur en l'absence de file d'attente : professionnels (du plombier au maître d'ouvrage), élèves ingénieurs, bricoleurs... (en même temps les consultations dans le secteur du bricolage en 642 sont passées de 0 à 15).

UNE PERCEPTION AFFINÉE

Face à ce constat on n'achètera pas pour autant tous les livres sur la conduite de chantier ou les échafaudages, mais nous saurons que ces thèmes sont susceptibles d'intéresser les lecteurs de la Bpi. On veillera donc à conserver quelques ouvrages sur ces sujets, à les réactualiser et à les désherber prudemment ; nous sommes aussi confortés dans l'intérêt de veiller à l'encyclopédisme du fonds par l'examen des multiconsultations pour d'autres ouvrages que les manuels : *Le bruit*, *Les urgences cardiovasculaires*, *Le carnet du régleur*, *La programmation en langage C* sont sortis 6 fois en 2005. Enfin, le fait que des sujets multiconsultés au cours d'une année ne le soient pas une autre – *Le saucisson sec* « best seller » en 2003 n'est pas sorti en 2005 ; tous les livres sur les lichens sont sortis en 2005, aucun en 2003 –, montre l'intérêt de renouveler les sondages régulièrement (tous les 2 ou 3 ans). Non seulement il nous sera permis de dégager des tendances dans l'évolution de la consultation, mais nous mesurerons aussi l'étendue de la diversité des sujets consultés. ■

MARTIN ANDLER

Laboratoire de mathématiques de Versailles
Centre d'histoire culturelle des sociétés
contemporaines
Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines



La bibliothèque du mathématicien

Où et sur quels supports
les mathématiques se
livrent-elles au public,
spécialisé ou non ?
Si Internet a modifié
la donne, ce domaine
reste – malgré bien des
difficultés – davantage
attaché à l'édition
traditionnelle que l'on
aurait pu le penser.

Les bibliothèques sont l'outil de base du mathématicien. Beaucoup d'entre eux sont fiers de posséder une vaste bibliothèque mathématique personnelle, même s'ils ont accès à une excellente bibliothèque universitaire. Et les bibliothèques mathématiques universitaires absorbent une grosse part des dépenses de recherche des laboratoires¹. Malgré l'émergence de nouvelles formes de publications, la production mondiale de livres de mathématiques, manuels ou monographies reste abondante. Les textes mathématiques² ont une assez grande durée de vie : dans les bibliothèques de recherche, sauf problèmes aigus de stockage, les revues restent en rayon pendant de longues années. Typiquement, ne sont envoyées en réserve que celles publiées avant 1945. De nombreux ouvrages de référence correspondant au niveau licence-master datent des années 1950 ou 1960 et sont réédités sans grand changement ; de plus, il n'est pas inutile de consulter des ouvrages plus anciens. Bref, loin de son image de modernité extrême, la discipline a ses classiques³, qu'illustre le cycle de confé-

rences « Un texte, un mathématicien » organisé par la BnF et la Société mathématique de France depuis 2005.

TYPLOGIE DES ÉCRITS MATHÉMATIQUES

Pour l'essentiel, c'est par les articles que la recherche avance. Comme leur publication dans les revues mathématiques⁴ passe par un processus de validation – le système des référés (*referees* en anglais), long et rigoureux, prend rarement moins de 6 mois, parfois jusqu'à 2 ou 3 ans) – ils sont disponibles sous forme de pré-publication (*preprint*) bien avant leur publication⁵. Jusqu'à l'apparition d'Internet, un mathématicien confirmé se reconnaissait à son imposante armoire remplie de pré-publications ; les doctorants devaient passer par leurs patrons pour avoir accès aux précieux documents. Aujourd'hui, des sites hébergent d'immenses bases de pré-publications : en mathématiques, la plus connue est xxx.lanl.gov/archive/math. Cette émergence pose évidemment des questions importantes quant au statut de ces textes qui ne sont pas passés par un processus collégial de validation.

1. Les bibliothèques de recherche en mathématiques sont regroupées dans un réseau qui possède son site : www.rnbm.org

2. Outre les livres et articles, on pourrait mentionner les lettres, qui jouent un rôle important dans la recherche. Ainsi la Société mathématique de France en a récemment édité un recueil : *Correspondance Grothendieck-Serre*, SMF, Paris 2001.

3. À l'autre extrême disciplinaire, la biologie, les revues y ont une durée de vie bien plus limitée, et les grands ouvrages de référence doivent être constamment mis à jour.

4. Les mathématiciens ne publient pratiquement jamais dans les grandes revues scientifiques de référence, comme *Science* ou *Nature*, mais dans des revues spécialisées en mathématiques. Il en existe plusieurs centaines, « généralistes » (c'est-à-dire qu'elle couvrent l'ensemble des mathématiques) ou spécialisées, plus ou moins prestigieuses. Parmi les plus connues : *Annals of Mathematics*, *Inventiones Mathematica*, *Acta Mathematica*, *Publications scientifiques de l'Institut des hautes études scientifiques*.

5. Certains *preprints* demeurent impubliés pendant des années, soit parce que leurs auteurs estiment que la forme en est imparfaite, soit par négligence.

Les livres sont de plusieurs types, allant des ouvrages spécialisés : monographies ou livres de référence, manuels de premier cycle, ainsi que les innombrables recueils d'exercices corrigés, précis de cours et autres produits dont le rôle est plus de nature anxiolytique que pédagogique ou érudit. Laissant ces derniers de côté, il faut noter que la différence entre manuels accessibles à des bacheliers et traités spécialisés est considérable, de même qu'un très bon étudiant de 1^{re} ou 2^e année ne comprendrait rien à une conférence de recherche, ni à un cours de 2^e année de master.

L'édition mathématique française est en mauvais état. Alors que nous avons, jusque dans les années 1960, des éditeurs actifs comme Hermann, Gauthier-Villars, Masson, les Presses universitaires de France, la plupart d'entre eux se sont retirés de ce secteur ou ont disparu⁶. Les causes en sont multiples : le déclin du français par rapport à l'anglais comme langue de communication scientifique en est une ; mais il n'en faut pas exagérer l'importance, car les mathématiques sont aujourd'hui le seul domaine où des articles importants sont publiés en français. On devrait plutôt incriminer la crise permanente de légitimité des universités, ainsi que la revendication étudiante post-1968 de photocopiés gratuits qui a littéralement asséché le marché sans que cela ait permis la mise au point de textes novateurs.

Nous n'avons pas parlé jusqu'ici des livres de vulgarisation, qui représentent un aspect très actif de l'édition française contemporaine. Si la publication de tels ouvrages est généralement bien considérée dans la communauté scientifique⁷, il faut bien comprendre qu'il n'y a

rien de commun entre un article ou un livre de vulgarisation et un article ou un livre de mathématiques. Autant la frontière est floue, voire inexistante, dans les sciences humaines ou sociales⁸, autant elle est tout à fait précise en science. Elle ne recouvre pas non plus la différence entre un livre avancé et un ouvrage élémentaire : un livre de vulgarisation peut parler de mathématiques très avancées, en utilisant analogies ou métaphores, en montrant des applications, en racontant le contexte humain ; mais « ça n'est pas des maths » ; ou, dit autrement, il est possible d'avoir une idée de ce qui se fait dans la recherche actuelle, mais être incapable de résoudre le moindre exercice de mathématiques du niveau du baccalauréat⁹.

Si la BnF a maintenant un fonds mathématique (et plus généralement scientifique) tout à fait respectable, c'est

loin d'être le cas pour les bibliothèques municipales ou les CDI, ce qui est dommage. Si l'on souhaite favoriser la compréhension citoyenne des enjeux scientifiques, si l'on veut éveiller la curiosité scientifique ainsi que les vocations, il faut que les bibliothèques ouvrent aussi sur ce monde-là¹⁰. Les ouvrages de vulgarisation sont évidemment les premiers concernés, mais il pourrait aussi y avoir de vrais livres de mathématiques bien choisis, susceptibles d'allumer quelques braises. ■



Gavarni, planche pour les *Contes fantastiques* d'Hoffmann, Lavigne, 1843.

6. Le flambeau est en partie aujourd'hui repris par les sociétés savantes, la Société mathématique de France et la Société de mathématiques appliquées et industrielles, et quelques petits éditeurs comme Cassini. Il faut noter que le principal éditeur mathématique mondial, l'allemand Springer, publie des livres en anglais, en allemand mais aussi en français.

7. Il convient de nuancer cette affirmation : une telle activité est bien vue, certes, mais quasiment pas prise en compte de manière positive pour la carrière des individus.

8. Les livres de Bourdieu, de Furet, pour ne prendre que deux exemples s'adressent à la fois à un public savant et à un large public.

9. À l'inverse, dans l'état actuel, les jeunes étudiants, y compris les meilleurs, n'ont aucun accès à la recherche actuelle en mathématiques, ce qui est dommage. Il devrait y avoir des conférences de vulgarisation organisées dans leur cursus.

10. L'association Animath (www.animath.fr) a édité deux bibliographies mathématiques, une pour les collèges, l'autre pour les lycées dont l'objet est précisément de fournir aux bibliothécaires des suggestions d'achat.

MARIE-LUCE POUPARD
Pôle sciences et techniques
Bibliothèque de Rennes Métropole
Les Champs libres



MICHEL CABARET
Directeur de l'Espace des sciences
de Rennes



La science à travers Champs

Inaugurés à Rennes
en avril 2006, Les
Champs libres
regroupent trois entités
au sein d'un même
bâtiment : l'Espace
des sciences (CCSTI de
la Région Bretagne),
la Bibliothèque
d'agglomération de
Rennes Métropole et
le Musée de Bretagne.

**Une originalité
dans le paysage
des établissements
culturels français.**

arrière : la coexistence de la Bibliothèque de Rennes avec l'Espace des sciences n'est pas nouvelle et n'est pas née avec les Champs libres. On peut donc s'appuyer sur une expérience de longue durée. Cette antériorité n'est pas négligeable dans le succès actuel de cette collaboration.

• **Que peut-on dire de la collaboration mise en place entre l'Espace des sciences et la bibliothèque après un an de fonctionnement ?**

Marie-Luce Poupard : On peut dresser un premier bilan et s'interroger sur le côté d'ores et déjà très positif d'un tel regroupement. Mais il faut d'abord revenir en

• **À quand remonte votre collaboration ?**

M-L. P. : En fait, à 1986. À la suite de la publication en 1983 d'un rapport officiel du ministère de la Culture, rédigé par Bernard Besret, il est apparu important de mettre en valeur la diffusion de la culture scientifique et technique à Rennes et dans la région. C'est à la suite de ce rapport qu'est né le CCSTI de Rennes, intitulé depuis « Espace des sciences » et qu'en parallèle les élus de Rennes ont décidé d'installer, dans un même lieu, une bibliothèque municipale de quartier et l'espace d'exposition du CCSTI (les locaux administratifs et de direction de chaque entité restant excentrés).

Michel Cabaret : Nous collaborons effectivement avec la Bibliothèque depuis tout juste vingt ans. Deux décennies qui nous ont permis de nous connaître, d'apprécier nos activités culturelles respectives et de dégager en commun des axes de collaboration.

• **Comment s'est-elle mise en place ?**

M-L. P. : Les deux entités, l'une associative – l'Espace des sciences – et l'autre municipale – la Bibliothèque –, ont été installées dans la galerie commerciale de Colombia, en plein cœur du centre de Rennes et à deux pas de l'actuel Champs libres. La volontaire proximité de ces deux entités, différentes dans leur fonctionnement, leur mission et leur statut, a conduit à mettre en place des collaborations autour du thème de la diffusion de la culture scientifique et technique, selon la spécificité de chacun.



Le Laboratoire Merlin.

© EDS

• Quelles étaient-elles ?

M-L. P. : L'Espace des sciences a proposé, selon ses missions, des expositions et des ateliers de découverte et d'expérimentation autour des sciences et a développé son action au niveau de l'ensemble de la région Bretagne et ceci directement en lien avec le milieu de la recherche universitaire. La Bibliothèque de quartier Colombia a donné à son fonds documentaire une couleur thématique très forte en l'axant, plus que les autres bibliothèques de quartier, sur les sciences et techniques ainsi que la diffusion progressive du multimédia et de l'outil informatique. Les deux entités ont mis en place des collaborations progressives : la Bibliothèque proposait des bibliographies pour chaque exposition, les médiateurs du CCSTI pouvaient utiliser le fonds documentaire pour préparer leurs ateliers.

La coexistence dans un même lieu a obligé chaque structure à mieux comprendre la spécificité de son action et de son approche : l'une documentaire, l'autre liée à l'animation. Ce sont des approches complémentaires mais en même temps très différentes au niveau de la gestion du temps, de la communication, du contact avec le public, de la formation du personnel et du lien avec le milieu des chercheurs eux-mêmes.

M. C. : Être dans un centre commercial était un réel défi. Dans ce lieu, nous avons réussi à mettre en place des expositions scientifiques temporaires avec des animations à l'appui, qui ont attiré un public nombreux au cours du temps. Les publics des deux entités se sont croisés, tout en découvrant la complémentarité des offres. L'Espace des sciences a acquis une certaine expertise en matière de création d'expositions et a su nouer des liens très forts avec la communauté scientifique grâce à son association, et je crois que cela a été aussi un atout pour la Bibliothèque.



Le Laboratoire Merlin.

• Le transfert aux Champs libres est-il une simple continuité de cette expérience Colombia ?

M-L. P. : Non, certainement pas. Les transferts, institutionnel de la Ville de Rennes vers la Communauté d'agglomération, et géographique, du Centre commercial de Colombia vers les Champs libres, ont amplifié la collaboration mise en place précédemment. Avant d'être transférés, les fonds de la Bibliothèque Colombia ont été triés et enrichis par les collections préalablement stockées dans les magasins de la Bibliothèque centrale et par les nouveautés acquises entre 2001 et 2006.

Actualisées (8 000 documents en 2001, 20 000 documents en 2006), les collections ont plus que doublé.

La Bibliothèque et l'Espace des sciences ont trouvé aux Champs libres une architecture de qualité et leur mise en valeur au sein d'un établissement culturel, et non plus marchand, n'est pas anodine. C'est la reconnaissance officielle d'une intégration à part entière des sciences et des techniques dans la culture¹. L'intégration dans un fonds encyclopédique a enrichi le regard

que l'on porte sur elles. Ces domaines sont désormais confrontés à ceux de l'art et des sciences humaines, ce qui donne un éclairage très intéressant sur le croisement des connaissances.

1. Cf. Pierre Léna, « La science, une belle province de la culture », dans ce numéro pp. 12-15.



Le Planétarium.



Animation Eurêka.

Au sein des Champs libres, chaque établissement a bénéficié d'une fréquentation accrue de chacune des entités et, surtout, du mélange des différents publics spécifiques.

M. C. : Le transfert a renforcé la proximité des équipes de travail et amplifié l'offre culturelle. C'était une volonté de croisement des offres, traduite dans l'architecture du bâtiment et dans l'organisation pour faire vivre ensemble les entités. Le fait d'intégrer les sciences et techniques dans un lieu comme les Champs libres montre bien que les sciences font partie intégrante de la culture.

• Quels sont vos modes de collaboration aujourd'hui ?

M.-L. P. et M. C. : Ils sont enrichis par une proximité des équipes de direction et non plus seulement des lieux d'accueil du public. Ce qui change beaucoup la relation. Nos bureaux sont contigus et l'image que chacun veut donner stimule l'activité de l'autre.

Les modes de collaboration se sont développés et professionnalisés :

Autour des expositions : l'Espace des sciences a désormais un lieu d'exposition permanente et un lieu d'exposition temporaire. La Bibliothèque est informée de la programmation et prépare les supports bibliographiques. Un espace d'animation pour enfants et un planétarium permettent de préparer des animations interactives pour nos publics devenus communs, ce qui enrichit l'approche de la Bibliothèque réduite à la consultation des livres.

Autour des conférences : pour chaque conférence du mardi de l'Espace des sciences, la Bibliothèque prépare une sélection de livres qui seront présentés au public à l'issue de la conférence afin qu'il puisse les emprunter. Ces livres font

ensuite l'objet de tables de présentation permettant aux participants de poursuivre les conférences par des lectures. La Bibliothèque présente des livres sélectionnés parmi les nouveautés de l'édition, pour alimenter la rubrique « conseils de lecture » de la revue mensuelle *Sciences Ouest*, éditée par l'Espace des sciences.

Autour du site web : les pages respectives de l'Espace des sciences et de la Bibliothèque reprennent les sélections précédentes dans des rubriques « actualités » ou « archives » qui mettent en valeur notre collaboration.

Au niveau de la politique des publics : nous constatons pour chaque entité un réel croisement de nos publics. Chaque conférence, organisée par l'Espace des sciences, a une influence sur les emprunts de livres à la bibliothèque, en lien avec le thème traité par le conférencier. Vice versa, des tables de livres préparées à la Bibliothèque en amont du calendrier des conférences attirent l'attention de nos lecteurs sur la programmation de l'Espace des sciences.

• Comment pensez-vous faire évoluer votre collaboration dans l'avenir ?

M.-L. P. : Il y a bien sûr des choses à faire mûrir : la programmation commune d'événements, les liens des deux entités sur le site web, l'analyse croisée de nos publics, une ouverture de nos réseaux respectifs de partenaires extérieurs... Nous réfléchissons déjà à la mise en place d'un forum sur le site web autour des livres de vulgarisation scientifique qui serait commun aux deux entités. Il nous faudra toujours agir dans la complémentarité de nos actions culturelles pour qu'elles s'enrichissent et ne se vivent pas en termes de concurrence. C'est très important pour l'avenir et c'est une volonté partagée.

M. C. : Le comité de programmes, qui vient d'être créé et qui anticipera les actions culturelles dans les 3 mois à 5 ans à venir, doit nous permettre de rapprocher nos activités pour une programmation plus cohérente auprès des publics.

Le Festival des sciences et la Fête de la science programmés chaque année en octobre, nous amènent déjà à travailler ensemble. Il faut intégrer le livre comme support d'animation et de médiation en créant par exemple des rencontres avec les auteurs de vulgarisation scientifique.

Continuons de cultiver nos spécificités, travaillons ensemble pour offrir une programmation encore plus cohérente. Le partage des connaissances scientifiques est un projet enthousiasmant que le rapprochement de nos deux structures renforce. ■

Propos recueillis par Olivier PICHON

MARIE-JOSÉE ZEISSER
Responsable du Secteur Adultes
Médiathèque de Saint-Cloud

La Science se livre,

une expérience à l'échelle départementale

« La Science se livre », manifestation consacrée à la culture scientifique et technique, se déroule tous les ans pendant un mois dans le département des Hauts-de-Seine. Elle est née à la demande de professionnels de bibliothèques qui souhaitent investir un domaine qui leur était moins familier avec un événement d'envergure départementale afin de proposer au public un programme diversifié. Onze ans après, les principaux objectifs de cette manifestation restent inchangés : mettre la science à l'honneur en bibliothèque, permettre la rencontre des scientifiques et du public et valoriser les collections des sciences et des techniques.

UN CONTEXTE PORTEUR

Cette action s'inscrit dans une réalité géographique très précise. Entièrement urbanisé, le département des Hauts-de-Seine dispose d'un réseau très dense de lecture publique : 34 des 36 communes du département disposent d'une bibliothèque municipale ; un réseau important de bibliothèques associatives vient encore étoffer cette offre. Tout comme les autres départements de la petite couronne (Seine-Saint-Denis et Val-de-Marne), le département des Hauts-de-Seine ne dispose pas de bibliothèque départementale de prêt. Une manifestation départementale trouve ainsi sa véritable pertinence en permettant au public de se déplacer facilement d'une ville à une autre pour profiter de la diversité du programme. Conçue avant tout comme un travail dans la durée, l'opération a démarré en 1996 avec la participation de huit bibliothèques qui proposaient une quinzaine d'événements. En 2007, 10 000 personnes environ ont participé à une centaine d'animations (rencontres, débats, tables rondes, cafés des sciences, ateliers, expositions, spectacles et goûters scientifiques). Une centaine de chercheurs sont

venus partager leurs connaissances dans 50 lieux culturels partenaires (bibliothèques, théâtres, musées, centres de ressources documentaires) dans 30 villes des Hauts-de-Seine. En 2000, l'idée de fédérer les bibliothèques autour d'un thème unique qui changerait chaque année a donné une meilleure visibilité en termes de communication, élément essentiel au succès de la manifestation. Celle-ci a aussi évolué grâce à la diversité de partenariats qui sont mis en place chaque année, non seulement avec les différents centres de recherche qui se trouvent sur le territoire départemental (Observatoire de Paris-Meudon, Commissariat à l'énergie atomique, IFREMER, Office national d'études et de recherches aérospatiales) mais aussi avec les musées spécialisés (Cité des sciences, Muséum d'histoire naturelle) et des médias (*Le Monde*, *Pour la Science*).

En 2001, afin de récompenser les auteurs en sciences et techniques pour le grand public, le conseil général a créé les Prix de La Science se livre. Ces prix sont décernés dans trois catégories : adultes, jeunes (9-14 ans) et enfants (4-8 ans). Tout en renforçant les liens entre les bibliothèques et le monde de l'édition scientifique, maillons indispensables de la diffusion de la science, ils ont pour vocation de promouvoir l'édition scientifique de langue française, moins primée que l'édition littéraire. Ces prix souhaitent donner, non seulement au public

Une manifestation comme celle qu'ont initiée les bibliothécaires des Hauts-de-Seine fait coup double : public et professionnels en ressentent les effets bénéfiques à l'extérieur et à l'intérieur de la bibliothèque. Qu'en adviendra-t-il avec l'essor d'Internet ?



L'EXPÉRIENCE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINT-CLOUD

En 1996, lors de la première édition de *La Science se livre*, nous avons décidé de réactualiser notre fonds scientifique et technique. Quantitativement sous-représenté à la médiathèque, il manquait de cohérence. L'absence de désherbage le rendait obsolète. Enfin, il faut souligner sa faible promotion (ce qui était logique) que nous, bibliothécaires de formation le plus souvent littéraire, maîtrisons mal, surtout en ce qui concerne les sciences dites « dures ».

Des outils sont venus à point nommé : en premier lieu, le partenariat instauré dans le cadre de *La Science se livre*. Notre participation au comité de pilotage des Prix de *La Science se livre* nous a permis de développer un regard critique ; les formations, de plus en plus nombreuses proposées pour la constitution et la gestion de ces fonds, les outils bibliographiques, la mise en ligne des catalogues des bibliothèques, ont été des aides non négligeables. Ajoutons que le dépouillement systématique des revues de vulgarisation nous permet de repérer les parutions comme de suivre l'évolution de l'actualité scientifique dans la majeure partie des disciplines. Enfin, des outils informatiques plus performants nous permettent maintenant d'évaluer de manière précise, l'activité des fonds et le profil du public. Nous fonctionnons donc à présent avec un fonds grand public, régulièrement alimenté et dés herbé, très resserré, qui n'évolue pas numériquement (la dernière édition parue élimine la précédente). Cet équilibre est cependant fragile, la concurrence d'Internet est forte et l'activité se tasse nettement, du moins en ce qui concerne les ouvrages techniques. Les essais polémiques ont encore un sursis. Pour combien de temps ?

des bibliothèques mais également au grand public, des points de repère dans la production éditoriale de culture scientifique récente. Le comité de sélection est composé de bibliothécaires des Hauts-de-Seine et de la Médiathèque de la Cité des sciences et de l'industrie (CSI). Le jury est composé de scientifiques, de professionnels du monde du livre et de journalistes scientifiques. Chaque prix est doté de 3 200 €.

En milieu scolaire, *La Science se livre* est un dispositif de sensibilisation aux sciences pour les collégiens des Hauts-de-Seine permettant aux classes de rencontrer les chercheurs, de visiter leurs laboratoires et des musées spécialisés autour de l'élaboration d'un travail collectif. L'objectif est de créer un intérêt fort et durable pour les carrières de cette filière grâce à l'échange, la rencontre et le débat avec les scientifiques.

Cet événement a fait des émules en France et à l'étranger. Au Québec, *La Science se livre* est une initiative pour le développement durable de la lecture et de l'animation scientifique dans

les réseaux publics du livre. Dans la région Poitou-Charentes, le CCSTI de Poitiers (Espace Mendès-France) et les BDP coordonnent l'opération dans les bibliothèques et CDI de la région.

Ses retombées sur les bibliothèques sont très positives. Les animations autour de la science et les rencontres surtout – quelque forme qu'elles prennent – permettent aux bibliothèques de toucher un plus vaste public, confirmant l'intérêt de ce dernier pour les questions scientifiques et techniques et son goût de la rencontre avec les acteurs de ce domaine. La diversification des propositions permet aussi d'élargir les publics (mise en place de conférences en langue des signes, d'un bus de sciences itinérant, de goûters scientifiques, etc.) et de donner à la science toute sa légitimité en termes d'action culturelle et d'animation.

Pour pérenniser le succès de cette expérience chaque année, priorité est donnée à la recherche des sujets scientifiques d'actualité, à la mise à jour des connaissances, au développement des collections et à la veille documentaire. Ces ouvertures permettent d'explorer des thématiques inédites qui mènent vers de nouveaux partenariats et conduisent à renouveler les propositions.

PERSPECTIVES : LA MÉDIATION ET LA FORMATION

Le principal objectif de *La Science se livre* est de rendre la science accessible en favorisant l'attractivité, l'interactivité et l'aspect ludique de nos propositions. De plus en plus nombreuses, les associations offrant des animations scientifiques et techniques se professionnalisent, mais il ne faut pas négliger les ressources locales qui sont très importantes dans le montage des programmes d'animation (laboratoires de recherche implantés à proximité, scientifiques résidant dans la commune organisatrice, entreprises développant des recherches scientifiques).

Dans cette perspective, le travail de médiation est essentiel afin de valoriser les collections, et ce tout au long de l'année. Tourné vers la sensibilisation et le partage des connaissances, il doit permettre de prolonger la transmission de celles-ci dans les collections des établissements. Ainsi, les animations sont effectivement reliées avec l'offre documentaire de la bibliothèque. Ce travail de médiation passe aussi par la formation et la sensibilisation des professionnels des bibliothèques aux problématiques scientifiques et au travail de constitution et de valorisation des collections. La Médiathèque de la CSI est devenue un partenaire incontournable pour l'échange et le partage d'expériences professionnelles dans ce domaine. De nouvelles pistes restent à explorer, des partenariats à trouver, mais la science a déjà toute sa place dans les bibliothèques des Hauts-de-Seine. ■

MARYLÈNE LARRIÈRE-CABIRAN
 Coordinatrice départementale Fête
 de la science
 Conseil général de l'Essonne



L'Essonne fête la science

Depuis six ans, pendant la deuxième semaine d'octobre, l'Essonne participe à la Fête la science. Des quartiers défavorisés aux banlieues plus riches en passant par le sud agricole, l'ensemble du département fourmille de pièces de théâtre scientifiques, bars des sciences, ateliers, conférences et expositions scientifiques. Bibliothèques, MJC, universités, laboratoires de recherche, associations, communes... tous se mobilisent pour accueillir plus de 45 000 personnes, manifestement avides de rencontrer des chercheurs, s'informer de questions scientifiques ou débattre des derniers développements de la science. Impulsée par le conseil général de l'Essonne, relayée par une cinquantaine d'opérateurs sur environ 60 communes, L'Essonne fête la science est devenue une manifestation phare du département. Détails de cette opération.

L'ESSONNE : UN TERRITOIRE À FORTE IDENTITÉ SCIENTIFIQUE

L'Essonne est le deuxième département de France après Paris en terme de potentiel scientifique. Depuis plus de soixante ans, de nombreux centres de recherches publiques (plus de 200 laboratoires), des établissements d'enseignement supérieur et sept grandes écoles s'y sont implantés. Ainsi, l'Essonne concentre 10% de la recherche publique française sans compter la production de grands centres de recherche privée (Danone, Sagem, Alcatel, Thalès, Sanofi-Aventis...).

Ses domaines d'excellence ? La physique (faculté d'Orsay, Synchrotron Soleil, CEA, École Polytechnique, CNRS, etc.) et la génétique (Génopole, Université d'Evry, INSERM, AFM...). Mais il y a aussi des recherches dans le secteur alimentaire, pharmaceutique, militaire, spatial... Deux pôles de compé-

titivité Systematic (intégration des systèmes complexes) et Médecin (recherche médicale) devraient renforcer cette excellence : ils font partie des sept pôles de compétitivité français ayant reçu de la part de l'État le label « pôle mondial ».

La question de la désaffection des jeunes pour les sciences, observée dans ses universités (Evry et Orsay) comme dans la plupart des pays occidentaux, est préoccupante. Sur les dix dernières années, la baisse des inscriptions dans les premiers cycles universitaires de sciences est de 8%. Elle est particulièrement sensible en physique-chimie (-46%). L'absence de relève pourrait à terme menacer la richesse économique et sociale du département. Ceci a conduit le conseil général à construire dès 2001 une politique volontariste de culture scientifique et à organiser un colloque en 2005, en partenariat avec le rectorat de Versailles : « Développer le goût des sciences ; rendre les métiers scientifiques accessibles aux jeunes », qui a abouti à une charte des actions à mettre en œuvre.

Faciliter la circulation du savoir, satisfaire des enjeux à la fois culturels, sociaux et citoyens en rapprochant les chercheurs du public, et révéler à ce dernier les richesses locales en ces domaines et leur potentiel économique, ce peut être une fête pour tous : tel est le pari de cette manifestation essonnoise. Revue de détail.



Affiche départementale 2007.

LA POLITIQUE D'ACCÈS AU SAVOIR

Le service Accès au savoir fait partie de la Direction du développement économique et de la recherche. Sa démarche est donc adossée à une politique visant à conforter la recherche fondamentale et à en optimiser l'impact économique par la diffusion de l'innovation dans les entreprises locales. C'est pourquoi les dispositifs d'aide financière se sont accompagnés dès l'origine d'une clause de « diffusion de la science » vers le grand public, dynamisée par un programme de soutien à l'installation du réseau haut débit.

Le conseil général de l'Essonne s'est doté d'une telle politique afin de renforcer le lien entre les citoyens et la science en la rendant potentiellement disponible en chaque lieu du territoire. Elle repose sur des axes forts – présenter la science (en privilégiant l'expérimentation et le dialogue avec les scientifiques) ; combler les disparités sociales, culturelles, économiques et géographiques ; amener les jeunes vers les filières de la science –, sur un tissu d'acteurs qu'elle sollicite, valorise, encourage, et sur des principes : favoriser la culture du projet, inciter et accompagner les initiatives, soutenir financièrement leur réalisation.

Trois programmes complémentaires ont été mis en place :

- La création et l'animation d'un site Internet de vulgarisation scientifique : la Banque des savoirs (www.savoirs.essonne.fr). Vitrine de la recherche essonnienne, outil pour les acteurs de la culture scientifique et vecteur de démocratie scientifique, il est devenu avec le temps un pivot majeur de la politique d'Accès au savoir.

- Le soutien aux espaces publics numériques pour réduire la « fracture numérique » en favorisant l'ouverture d'espaces

mettant à disposition des équipements numériques et, surtout, des sessions de formation et d'initiation à ces technologies.

- Le soutien aux activités de culture scientifique en aidant financièrement des opérations organisées par des institutions scientifiques, des associations ou des communes, hors et pendant la

Fête de la science (deux dispositifs). Des conventions d'objectifs sont par ailleurs conclues avec une dizaine d'associations menant des actions plus pérennes.

Ces deux derniers programmes reposent sur des appels à projets. Les projets retenus sont aidés financièrement à une hauteur plafonnée. Chaque année, une cinquantaine d'espaces publics numériques et environ 80 projets de culture scientifique et technique sont soutenus, les deux programmes touchant chacun environ 150 000 personnes par an.

Depuis le déploiement de ces politiques, des réseaux se sont constitués avec lesquels l'Accès au savoir travaille régulièrement. C'est ainsi que le *Guide des activités scientifiques* mis en ligne sur la Banque des savoirs¹ a été élaboré avec les acteurs de la culture scientifique. Répondant à une double attente, il leur permet de diffuser leurs activités que, de leur côté, les acteurs culturels (enseignants, bibliothécaires, responsables de structures culturelles) identifiaient parfois difficilement pour mener à bien leur projet.

LA FÊTE DE LA SCIENCE EN ESSONNE

Pendant une semaine en octobre, la Fête de la science constitue un événement fort. Le conseil général a voulu favoriser les initiatives locales en créant son propre dispositif « L'Essonne fête la science ».

- **Favoriser l'émergence de projets.** Ce dispositif incite les communes, les associations et tout établissement public à monter un projet thématique, sous quelque forme que ce soit (conférences, ateliers, expositions, bars des sciences...), en lien avec un ou plusieurs opérateurs de la culture scientifique (associations spécialisées, centres de recherche...) pour offrir une garantie de professionnalisme et revêtir un caractère festif. L'accès gratuit est exigé. L'appel à projet est envoyé dans toutes les communes, mis en ligne sur le portail du conseil général et diffusé auprès des réseaux en début d'année. Il est relayé par l'Inspection académique de l'Essonne auprès des établissements scolaires.

Un comité de sélection, composé de représentants d'autres directions du conseil général (culture, jeunesse, politique de la ville...), de l'Inspection académique de l'Essonne, de la coordination régionale – Délégation régionale à la recherche et à la technologie (DRRT) –, examine les projets sur la base d'une grille de critères combinant les objectifs de la politique d'Accès au savoir et ceux de la charte signée avec l'Éducation nationale. 35 à 40 projets sont ainsi retenus et soutenus chaque année à hauteur de 50 % maximum du montant total des dépenses prévisionnelles, plafonnées à 15 000 €. L'enveloppe disponible est d'environ 100 000 €. Une attention particulière



La fabrique à bébés, spectacle de la Compagnie Objet direct, en 2006.

1. <http://savoirs.essonne.fr/sections/ressources/guide-des-activites-scientifiques/>

est portée aux nouveaux acteurs, afin de renouveler le réseau, et aux projets qui s'adressent aux scolaires et aux publics isolés socialement ou géographiquement.

• **Se coordonner à l'échelle locale et régionale.**

La présence de la DRRT au comité technique départemental et inversement du service Accès au savoir au jury de labellisation de la coordination régionale permet

une meilleure synchronisation des financements. Tous les projets retenus par le conseil général sont ainsi labellisés par la DRRT. Par ailleurs, toujours en Essonne, la Communauté d'agglomération du Plateau de Saclay – qui a lancé son propre appel à projets depuis 2005 – et l'Accès au savoir se concertent pour organiser le lancement des appels à projets et le financement des dossiers communs.

• **Susciter une dynamique locale autour des projets.**

L'Accès au savoir a encouragé les porteurs de projets à s'appuyer sur leurs ressources locales et à travailler de manière transversale sur leur territoire. Nombre de projets se font



Ursule FaBulle, la science infuse, spectacle de la Compagnie Les Atomes crochus.

aujourd'hui, notamment dans les communes, avec le service Jeunesse, le centre culturel, le cinéma, les maisons de quartier, les écoles, les bibliothèques... La capacité à fédérer des acteurs culturels devient ainsi un critère important dans la sélection des dossiers.

• **Une autre entrée pour la science : le théâtre scientifique.**

Promouvoir un autre type de médiation pour attirer d'autres catégories de publics : c'est sur cette idée qu'en 2002 le conseil général a missionné l'Agence culturelle et technique de l'Essonne (Acte 91) – aujourd'hui

Artel 91³ – pour apporter un soutien culturel aux projets d'envergure départementale retenus au titre de l'appel à projets.

Une sélection de 4 ou 5 spectacles repérés par l'Association permet de mettre en place des représentations sur une dizaine de lieux. La diffusion est assurée par Artel 91 (mise à disposition de matériel scénique et régisseurs de l'agence). Ce complément est aujourd'hui offert gratuitement aux porteurs de projets qui le souhaitent. Ce type de médiation a porté ses fruits : il est à présent souvent intégré dans les projets au même titre que les ateliers, les conférences... Beaucoup d'opérateurs programment eux-mêmes un spectacle en lien avec leur thématique en assumant une partie du coût.

L'IMPLICATION DES BIBLIOTHÈQUES

Résultat de la politique départementale de valorisation du livre scientifique (aide à l'achat de fonds) et des journées de sensibilisation organisées par les associations Médiabib et ex-Acte91², de plus en plus de bibliothèques allient *Lire en fête* et *La Fête de la science*, deux opérations nationales qui ont longtemps eu lieu en même temps (notamment sur le même week-end) en choisissant un thème scientifique. Rarement porteuses de projets en direct, elles sont aujourd'hui présentes dans près de la moitié des projets. Pour valoriser cette implication qui va au-delà de ces projets connus, un recensement des bibliothèques du réseau de la Bibliothèque départementale de l'Essonne choisissant un thème scientifique dans le cadre de *Lire en fête* est réalisé afin de promouvoir leurs opérations dans le support de communication du conseil général. La médiathèque départementale Lazare Carnot à La Ferté-Alais (antenne de la Bibliothèque Départementale de l'Essonne) participe quant à elle régulièrement à cet événement national et départemental depuis 2000 en proposant son propre programme.

2. Cf. *Bibliothèque(s)*, n° 26/27, juin 2006, p. 82.

UN DISPOSITIF COMPLÉMENTAIRE DANS LE SUD-ESSONNE

Le département de l'Essonne, composé de 196 communes, est caractérisé par une moitié nord, urbaine avec un habitat dense, et une moitié sud, rurale faiblement peuplée. La répartition géographique des projets subventionnés a montré que les petites communes de cette moitié sud ne répondaient pas à l'appel à projets faute de moyens financiers et humains, de structures relais.

Pour les associer, un dispositif particulier a donc été établi en 2004, avec l'appui de l'Éducation nationale et les maires pour proposer « clé en main » et gratuitement des animations scientifiques dans les écoles primaires durant deux semaines ainsi que des contes/spectacles le week-end pour associer plus largement les habitants. Une soixantaine d'ateliers de trois quarts d'heure sont ainsi animés par deux associations essonniennes – À fond la science et Planète sciences Île-de-France – et quatre à six représentations théâtrales programmées avec Artel 91.

3. Association de coopération culturelle en Essonne, née de la fusion d'Act 91 et d'Adiam 91.

Ce dispositif – coût : 15 000 € environ – prend de l'importance et rencontre un grand succès auprès des enseignants qui intègrent cette intervention ponctuelle dans leurs projets d'école, et auprès des maires qui accueillent ainsi parfois pour la première fois un spectacle.

PROMOTION ET ÉVALUATION

Chaque année, la quarantaine d'acteurs subventionnés pendant la Fête de la science organise 200 à 250 opérations qui attirent plus de 45 000 personnes (dont 40% de scolaires environ), soit à peu près un quart du public de la région Île-de-France (le département ne représente que 12% de la population francilienne). Ceci fait de cette manifestation un des grands rendez-vous du calendrier départemental.

Pour la promouvoir : un budget d'environ 90 000 € (affichage abribus en 600 lieux sur tout le département, 5 000 affichettes, encarts publicitaires et diffusion d'un programme papier dans les boîtes aux lettres de 525 000 foyers). Le programme est également distribué dans les collèges et les lycées en lien avec l'Inspection académique. Des supports de communication (affiches, banderoles, programmes) sont mis à la disposition des opérateurs.

Un questionnaire est envoyé aux structures porteuses après chaque édition, aux écoles concernées par les anima-



La Fête de la science à Tigery (91). Banderole prêtée par le conseil général aux opérateurs.

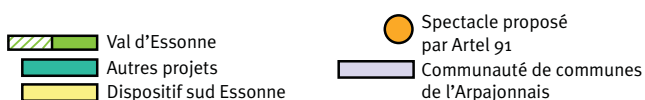
tions et aux élus des communes du sud-Essonne. La quasi-totalité des lieux est visitée par les équipes de l'Accès au savoir et d'Artel 91. Tout ceci permet de recueillir le nombre de visiteurs, d'évaluer l'action du conseil général et de faire évoluer le dispositif en fonction des retours du terrain.

Pour créer un effet réseau, l'Accès au savoir réunit les porteurs de la Fête de la science en Essonne deux fois par an pour faire le bilan de l'édition passée et pour préparer l'édition à venir. Des professionnels sont parfois sollicités pour aider les porteurs – très hétérogènes – à monter leur projet et les former. Ainsi, les acteurs de la Fête de la science se connaissent, échangent, partagent leurs expériences, initient des partenariats et bénéficient d'une vision globale de ce qui se passe à cette occasion dans le département, et plus largement dans la région.

La moitié des porteurs de projets sont des communes qui voient dans cette opération un moyen de diversifier leur offre culturelle en sensibilisant leur public à la science. Devant le succès rencontré, certaines d'entre elles en viennent à programmer ce type d'actions à d'autres moments de l'année. En cela, le dispositif L'Essonne fête la science est un levier important pour faire naître des initiatives plus pérennes et élargir le réseau des acteurs de la culture scientifique et technique en Essonne. ■



Fête de la science 2007
Répartition géographique des manifestations



L'ÉDITION D'UNE BIBLIOGRAPHIE

Depuis 2002, le conseil général édite en lien avec l'association À Fond la science une bibliographie renouvelée d'un tiers chaque année qui regroupe une centaine de livres, CDrom et DVD représentatifs de la production éditoriale actuelle pour les jeunes et les adultes. Cette bibliographie, tirée à 10 000 exemplaires, est diffusée pendant la Fête de la science et mise en ligne sur la Banque des savoirs.

LE NOUVEAU PETIT ROBERT 2008

Toujours Réinventé !



CD-ROM monoposte PC/Mac, version réseau, intranet et en ligne

- **Toujours plus** de nouveaux mots, sens, synonymes, expressions, locutions, citations...
- **Toujours plus** de mots prononcés, citations enregistrées, liens vers les notices de langues et les notices d'auteurs...

Bien plus qu'une simple restitution à l'écran du dictionnaire, la version numérique propose **une mise en page écran adaptée**, avec **une interface claire et intuitive**, et de **puissantes fonctions de recherche** pour trouver en un clic l'information.

→ **La consultation du dictionnaire n'a jamais été aussi simple !**

Visite guidée, démo jouable
et autres ouvrages numériques :
www.lerobert.com

 **LE ROBERT**

NICOLAS WITKOWSKI
Écrivain
Éditeur au Seuil



D'un enthousiasme béat pour les progrès de la science, nous sommes passés à une attitude de défiance : non seulement la science a, en quelques décennies, envahi tous les secteurs de notre vie quotidienne, mais les questions qui lui sont posées sont très différentes : la notion même de « progrès » est aujourd'hui remise en question. Comment la vulgarisation scientifique a-t-elle négocié le virage ? Petit instantané de l'édition scientifique en France.

L'édition de vulgarisation scientifique

Comme nul ne saurait sans risque renier ses origines, l'édition de vulgarisation scientifique¹ française se doit d'abord de jeter un œil attendri vers ce qui fut son âge d'or : le milieu du XIX^e siècle, quand les intérêts des éditeurs et la soif de lire du public se conjuguèrent pour engendrer le tsunami vulgarisateur sur lequel Jules Verne, Louis Figuier, Camille Flammarion, Jean-Henri Fabre et tant d'autres surferont jusqu'à la fin du siècle. J'écris cet article à la même adresse, à deux numéros près, qu'un éditeur de vulgarisation des années 1860. La rue n'a sans doute guère changé d'aspect mais les chiffres d'affaire du secteur, comme la façon de vulgariser la science, ne sont plus du tout les mêmes.

L'enthousiasme vulgarisateur accompagnait un mouvement social de grande ampleur : l'alphabétisation de pans entiers de la population, la conquête de la respectabilité par un milieu scientifique alors inexistant, et l'idée que l'enseignement des sciences pourrait avoir des vertus com-

parables à celles de l'étude des lettres. Personne, à la fin du XIX^e siècle, ne doutait vraiment que la science pourrait résoudre les problèmes de l'humanité. Chacun suivait avec passion l'enchaînement apparemment infini des inventions géniales et des découvertes stupéfiantes. L'astronome et ministre François Arago avait entrouvert aux journalistes les portes de l'Académie des sciences ; de nouveaux vulgarisateurs de métier, formés sur le tas, apparurent, et des éditeurs imaginatifs ouvrirent toutes grandes leurs colonnes aux dernières nouvelles de la science. De la Fée électricité aux merveilles de la vapeur, des scènes de théâtre aux mensuels scientifiques et aux collections spécialisées, la science devint l'objet d'un fructueux commerce éditorial.

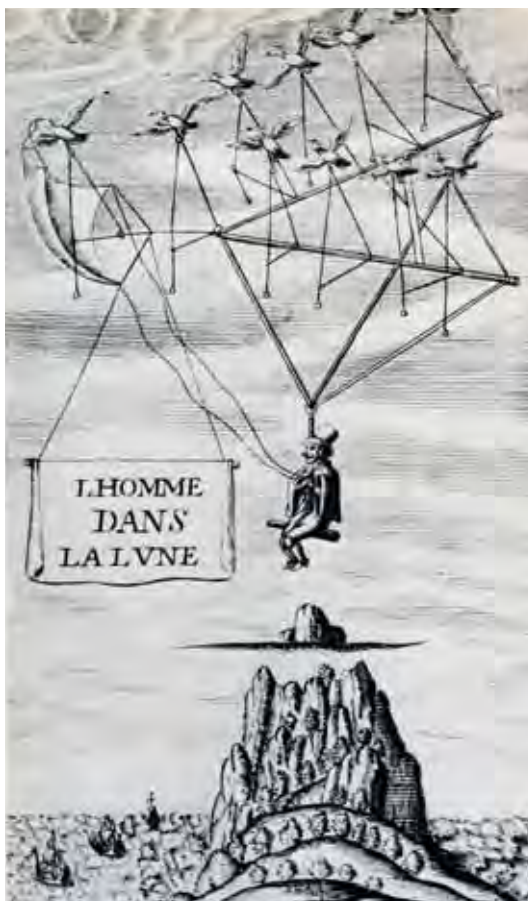
Toute fière de sa légitimité durement acquise, la science s'érigea légitimement quelques statues, commença à se décerner des prix et jura haut et fort qu'elle n'œuvrait que pour le bien de l'humanité. Les titres des collections enregistrèrent le changement : on passa de la « Bibliothèque des Merveilles » aux « Maîtres de la science ». Le savoir était soit dispensé par des prix Nobel ou des savants célèbres, dont les talents vulgarisateurs ne sont hélas jamais assurés, soit par des vulgarisateurs professionnels capables de tout expliquer, du jeu de poker à l'électromagnétisme. Bien que la Guerre – et singulièrement Hiroshima, qui a montré clairement à quoi pouvait mener l'embrigadement des savants – aient marqué les consciences en instillant une solide méfiance à l'égard des scientifiques, ce type de vul-

1. On n'évoquera ici que la littérature sur la science à l'intention du grand public – les essais de « science pour tous » par opposition à la littérature scientifique ou technique primaire, et aux manuels scolaires et universitaires.

garisation continua jusque dans les années 1980. Il n'est pas entièrement éteint aujourd'hui, surtout dans les domaines les moins sophistiqués de l'entreprise vulgarisatrice – à la télévision par exemple où le spectateur aime à personnaliser le vulgarisateur jusqu'à la caricature. Mais à cette vulgarisation « descendante » (le savoir, *a priori* indiscutable, passe du savant à l'ignorant), s'est substituée une vulgarisation bien plus foisonnante, dans laquelle le public a une position moins passive, et le chercheur une attitude plus « humaine ». Dans un débat télévisé, on a vu récemment un paysan du Larzac reprocher à un Président de l'Académie des sciences de n'avoir rien compris au problème des OGM. Une telle chose était inimaginable quelques décennies auparavant, et bien d'autres signes montrent que la science n'est plus seulement une affaire de spécialistes : les vulgarisateurs ont si bien travaillé qu'ils ont à juste titre convaincu une grande partie de la population qu'elle est capable de comprendre n'importe quel sujet scientifique ou technique – en tout cas au moins aussi bien que les politiques (pour la plupart, sans formation scientifique) chargés jusque-là de décider pour eux des grandes questions technoscientifiques. La portée de quelques événements catastrophiques qui ont mis sur la sellette l'éthique scientifique (Bhopal, Seveso, l'accident de la navette *Challenger*, les conséquences du réchauffement global) n'a évidemment pas été négligeable dans cette évolution.

On aurait tort pour autant de croire la question réglée et l'opinion acquise aux valeurs de la science. Un simple survol des grands succès de librairie des années 1980 suffit à le montrer : en voyant en tête d'affiche un Hubert Reeves à la barbe olympienne et à l'accent extraterrestre, un Cousteau nez au vent sur une *Calypso* on ne peut plus mythologique, un Paul-Émile Victor arpentant la planète en tout sens et un Tazieff (encore l'accent extraterrestre) ne manquant aucun

« rendez-vous du diable », on peut voir reconstitué l'antique schéma des quatre éléments – air, eau, terre et feu – et se demander si l'entreprise vulgarisatrice, finalement, a vraiment porté ses fruits. Mais là se trouve un des paradoxes de la vulgarisation : elle suscite la curiosité sans jamais la satisfaire, et notre attitude à l'égard de la science rejoint souvent, comme l'a noté Lévi-Strauss dans *La Pensée sauvage*, la mythologie la plus archaïque. Il n'en est pas moins vrai que l'on ne vulgarise plus aujourd'hui comme auparavant, et que l'édition a radicalement changé de visage.



Estampe, burin du XVII^e siècle.

Entreprise éminemment culturelle, la vulgarisation ne se fait pas en France comme en Angleterre ou en Allemagne. Notre pays est par exemple celui qui possède le plus grand nombre de revues scientifiques au monde. La relative bonne santé de *La Recherche*, *Pour la Science*, *Science et Vie*, *Sciences et Avenir* et autres *Ça m'intéresse* montre que le Français consomme de la science dans les revues spécialisées bien davantage qu'à la télévision (où l'offre, à quelques rares exceptions près, est d'une grande pauvreté) ou dans les livres de vulgarisation, dont le lectorat s'est lentement érodé au cours des vingt dernières années. Mais les statistiques disponibles laissent à penser que cette dernière tendance n'est pas spécifique à la vulgarisation. Bien au contraire, le chiffre d'affaires du secteur, avec toutes les incertitudes sur sa définition (l'essai de vulgarisation scientifique n'est pas une catégorie reconnue), semble remarquablement stable depuis la dernière guerre. Au-delà des besoins sociaux (la nécessité de former des ingénieurs, dans les années 1960) et des modes passagères, un lectorat très diversifié mais très fidèle assure la pérennité de la vulgarisation scientifique.

On dénombre une trentaine d'éditeurs publiant des essais de vulgarisation, mais moins d'une dizaine en

publiant de façon régulière. Chez les éditeurs généralistes, Flammarion et Odile Jacob (fille du prix Nobel François Jacob) ont une tradition scientifique pour ainsi dire familiale, tandis que le Seuil en a fait dès ses débuts un axe prioritaire (la collection « Science ouverte » a été fondée dans les années 1960), ce qui n'a pas été le cas de Gallimard, Fayard ou Albin Michel dont la production en la matière est plus épisodique. À une échelle plus modeste, La Découverte, Belin, Dunod, Vuibert, Jean-Claude Lattès ou Le Pommier maintiennent une forte activité vulgarisatrice dans des secteurs souvent délimités : La Découverte suit de près l'actualité de la sociologie et de la philosophie des sciences, Lattès publie une collection originale d'histoire des sciences et Le Pommier vise un public jeune avec ses « petites pommes du savoir ». Belin et Vuibert, avec un public plus captif d'enseignants et d'universitaires, semblent moins tenus par les impératifs de la vulgarisation. Signe des temps, les grands organismes de recherche se mettent à la pédagogie vulgarisatrice : l'Institut national de recherche agronomique (INRA), le CNRS, l'IRD (Institut de recherche pour le développement) ont des collections dédiées comme, à l'époque où l'industrie investissait dans l'édition, Synthélabo avait lancé « Les empêcheurs de penser en rond », éditeur spécialisé dans les sciences du vivant aujourd'hui passé sous l'aile du Seuil.

Au cours des vingt dernières années, la vulgarisation scientifique a connu une baisse régulière des tirages mais, sous l'effet d'une augmentation du nombre des éditeurs et des collections, le volume est resté à peu près constant et s'est accompagné d'une « starisation » de quelques titres. Les grands succès des années 1980, *L'homme neuronal* de Jean-Pierre Changeux, la *Biologie des passions* de Jean-Didier Vincent, *Patience dans l'azur* d'Hubert Reeves ou *Le sourire du flamant rose* du paléontologue états-unien Stephen Jay Gould, ont ouvert la voie aux chercheurs-vulgarisateurs racontant leur recherche de l'intérieur. Le même phénomène s'est produit à l'échelle internationale avec la *Brève histoire du temps* de l'astrophysicien britannique Stephen Hawking, livre difficile dont l'extraordinaire succès est probablement dû en partie à l'infirmité de l'auteur : ne quittant pas son fauteuil roulant et communiquant grâce à un synthétiseur de parole, Hawking « colle » parfaitement à l'image mythique de l'homme-cerveau. Les thèmes éternels de la vulgarisation, autour des notions d'origine (de l'univers, de la vie, de l'homme) et de mystère (des nombres et du cerveau, essentiellement) ont toujours le vent en poupe,

mais ils ne sont plus abordés avec la déférence d'antan. On rit volontiers de certains travaux savants², on lit de la biologie ou de la relativité « pour les nuls » et l'on se passionne pour les questions « idiotes » (c'est-à-dire intéressantes³) posées par les lecteurs du magazine anglais *New Scientist*⁴, ce qui participe certainement d'une déculpabilisation à l'égard d'un savoir scientifique présenté de façon ô combien défavorable à l'école. Les mauvais souvenirs scolaires engendrés par un savoir autoritaire qui a depuis trop longtemps oublié que la science est avant tout « philosophie de la nature » et compréhension des phénomènes plutôt qu'apprentissage d'un jargon, sont d'ailleurs une cause majeure de l'intérêt soutenu pour la vulgarisation⁵. La désaffection dont souffre l'enseignement des sciences dans tous les pays occidentaux ne s'accompagne pas d'une baisse parallèle des ventes de livres de vulgarisation.

Hormis quelques exceptions⁶, les traductions d'ouvrages français en anglais ou d'autres langues sont rares, d'autant que la mauvaise santé de l'édition universitaire a poussé les University Press anglo-saxonnes à limiter radicalement les achats. Sur le marché français, la part des traductions (de l'anglais, le plus souvent) reste importante, voire déterminante chez certains éditeurs, mais la spécificité culturelle de la vulgarisation est souvent un obstacle. Un éditeur new-yorkais proposait il y a quelques années une collection de 20 ouvrages de vulgarisation scientifique dont 17 auteurs étaient états-uniens et 3 britanniques. Chacun comprend désormais l'importance des références culturelles et de l'originalité du travail d'écriture, même si tous les éditeurs ne souhaitent pas se lancer dans les procédures parfois longues et difficiles qui font passer d'une ébauche publiable à un texte agréable et efficace. L'idée que la vulgarisation n'est pas un domaine réservé, mais un genre littéraire comme un autre, diffuse en revanche plus lentement. Le succès mondial de plusieurs films, tel *Jurassic Park*, dont le scénario est largement scientifique, devrait pourtant y aider, comme l'aventure de *Da Vinci Code*, ouvrage d'un écrivain aux tirages jusque-là fort modes-

2. Edouard Launet, *Au fond du labo à gauche*, Seuil, 2004 ; Marc Abrahams, *Les prix IgNobel*, Éditions Danger public, 2006.

3. On a pu définir la science comme l'art de poser les questions de façon à ce qu'elles trouvent une réponse...

4. *Pourquoi les manchots n'ont pas froid aux pieds ?*, par les lecteurs de « New Scientist », Seuil, 2007.

5. Voir, entre autres, les travaux pionniers de Stella Baruk sur le « terrorisme » de l'enseignement des mathématiques : *Échec et maths*, *Dictionnaire de mathématiques élémentaires*, etc.

6. La philosophie des sciences en est une, comme en témoigne par exemple le succès outre Atlantique des essais de Bruno Latour.

tes, mais mélangeant avec un remarquable opportunisme la science, la mystique et le roman policier, cocktail qu'avait déjà testé avec succès Umberto Eco (*Le nom de la rose*, *Le pendule de Foucault*). Il est d'ailleurs amusant de noter que c'est pour avoir auparavant publié un ouvrage de vulgarisation scientifique sur les codes secrets⁷ que l'éditeur français s'est porté le premier acquéreur du *best-seller* de Dan Brown.

En termes de vulgarisation, la « formule magique » était déjà connue de Fontenelle il y a plus de trois siècles. Ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, où la galanterie le dispute à l'astronomie, et où la clarté du langage est la règle d'or, ont connu des dizaines de rééditions à une époque où le livre était hors de prix. Nombre de romanciers, aujourd'hui, ont compris l'intérêt d'hybrider leur littérature avec de la science – parfois de très bon niveau⁸ –, tandis que de plus en plus de scientifiques osent se hasarder sur des terrains autrefois interdits⁹. L'heure est donc au grand mélange des genres, au décloisonnement des supposés niveaux de compétence (spécialiste, amateur, néophyte, etc.), à la déconstruction patiente et assidue de la tour d'ivoire afin que la science redevienne le bien public qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être. Le désengagement des états dans le financement de la recherche, et la part croissante prise par les firmes privées, qui préfèrent « communiquer » que vulgariser, ont pour effet de creuser le fossé qui sépare la science du grand public. Le rôle de l'édition de vulgarisation scientifique – du moins celle qui table sur l'intelligence du public et sa capacité à saisir n'importe quelle question difficile – est donc déterminant. Plusieurs initiatives novatrices sont récemment venues élargir l'éventail de la littérature dans ce domaine. On se permettra de citer ici le *Dictionnaire culturel des sciences* (Regard-Seuil, 2001) comme emblématique de cet effort. Dans ce « beau » livre (pourquoi la science serait-elle esthétiquement désagréable ?), une centaine d'auteurs ont accepté de parler non de la science elle-même, mais de ses contacts avec les domaines connexes – politique, religion, art, économie, poésie, sociologie ou histoire – dans l'idée que ces marges trop délaissées sont le lieu où se tissent les liens les plus fructueux entre la science et le citoyen. La science est désormais présente partout. Le lecteur le sait bien, dont le savoir éclectique et multiforme attend pour fructifier une vulgarisation ouverte et inventive. ■

7. Simon Singh, *Histoire des codes secrets*, J.-C. Lattès, 2001.

8. Entre autres : William Boyd, Michel Rio ou Michel Houellebecq.

9. Voir par exemple Douglas Hofstadter (*Gödel, Escher, Bach*) ou Roland Lehoucq (*La science de Star Wars*).

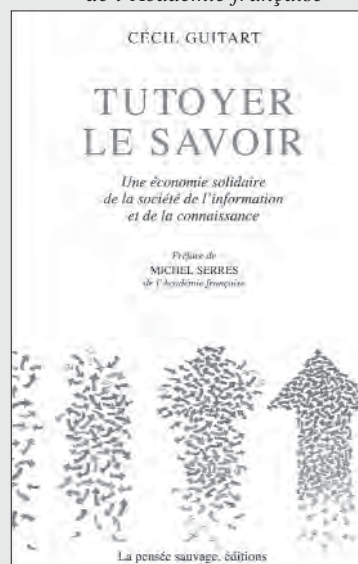
LA PENSÉE SAUVAGE, ÉDITIONS
TUTOYER LE SAVOIR

*Une économie solidaire de la société
de l'information et de la connaissance*

CÉCIL GUITART

Préface de Michel SERRES

de l'Académie française



Format 14 x 22, 208 pages, ISBN : 978-2- 85919 -229-7, 20 €

La société mondiale de l'information a jeté les bases d'une économie de la connaissance, que l'auteur souhaiterait plutôt au service des hommes que du marché. Dans cette société de l'information, qu'advient-il du Savoir ?

L'auteur nous parle d'un savoir partagé, accessible à tout-un-chacun, d'une économie solidaire du savoir, parce que, par nature, le savoir peut se partager sans se diviser.

Les obstacles à surmonter impliquent des investissements aussi bien dans la recherche que dans l'éducation. C'est à ce prix que chaque pays préservera son futur, sans compromettre l'avenir de la planète.

Proche du philosophe Michel Serres, qui lui a offert la préface de cet essai, l'auteur, Cécil Guitart, souhaite à l'aube du XXI^e siècle, que notre civilisation, héritière de 2000 ans d'histoire et d'un XX^e siècle chaotique, surmonte ses multiples fractures par la seule solution intelligente possible : celle du partage du Savoir.



L'AUTEUR de cet essai est conservateur général honoraire des bibliothèques. Ancien directeur régional des affaires culturelles, il a été aussi chargé de la direction du Musée National d'Afrique et d'Océanie (MAAO), puis directeur du Pôle Européen Universitaire et Scientifique, des Universités de Grenoble. Militant de l'éducation populaire, il a été Président de l'Association *Peuple et Culture*.

ED. LA PENSÉE SAUVAGE : BP 141, F 38002 Grenoble Cedex
e-mail : lapenseesauvage@free.fr

**« IL VAUT TOUJOURS MIEUX VENDRE UNE SPHÈRE POUR CE QU'ELLE EST »
LA VULGARISATION SCIENTIFIQUE, PARLONS-EN !**

Deux groupes en présence, les membres du premier possédant des connaissances concernant un domaine de savoir, ceux du second ne les possédant pas. Comment « transfuser » ces connaissances de l'un à l'autre groupe ? Et dans quel but ? Informer, cultiver, éduquer, former en vue d'une utilisation éventuelle ? Ou bien pour le simple plaisir ?



D.R.

Denis Guedj.

Si l'on part du principe que rien ne viendra troubler le travail du vulgarisateur, parce qu'il maîtrise a priori le contenu des connaissances, c'est fichu. Il n'y aura plus alors qu'un problème à résoudre: la transmission. Et voilà le vulgarisateur plongé dans de la communication, et son travail se retrouve réduit à des questions de moyens: comment « faire passer » le message ? Par quelles techniques ? Terrible formule ! Qu'est-ce, en général, qu'on fait passer ? La pilule. Pourquoi ? Parce que justement elle ne passe pas. On va forcer, ruser, ajouter des adjuvants pour masquer le goût trop prononcé. Alors que ce que nous avons à faire, c'est justement faire ressortir le goût. Non pas mettre le contenu à la portée, c'est-à-dire, parlons franc, l'abaisser, l'édulcorer, le noyer, mais, et c'est une

opération qui ne ressortit plus de la sphère des moyens, il faut se lancer dans un travail dramaturgique, épistémologique, historique. Pas mettre à la portée, mais trouver la bonne hauteur. Si l'auteur des textes n'arrive pas à trouver le sujet intéressant, il n'y a aucune chance qu'il puisse intéresser un quelconque lecteur ?

« Passer » et non « faire passer »

Je préfère me placer dans une autre logique. Il s'agit de mettre à profit la situation de passage pour penser autrement ce que l'on croyait totalement maîtriser. Et se demander en quoi sa compréhension a été modifiée et qu'est-ce qui m'a été révélé par ce travail ?

Dans leurs occupations quotidiennes les scientifiques ne cessent d'inventer des mises en scènes, d'imaginer des situations, de mettre au point des systèmes d'élimination, véritables tournois où s'affrontent les possibles ; ils ne cessent de passer les faits à la question, de tendre des pièges aux hypothèses, de traquer le contre-exemple. Il n'y a qu'à en rendre compte.

Entendons ce que Serge Daney nous dit : « Les passeurs ne s'occupent pas trop de ceux à qui ils passent quelque chose. Plus on va loin dans la connaissance de son public, plus on se met à son service. Mais alors, on ne passe plus rien, on devient une passoire. » (Serge Daney, *Devant la recrudescence des vols de sacs à main*, Éditions Aléas, 1992.)

Mon expérience m'a amené à cette double constatation. Plus on s'adresse à des publics populaires, plus on doit être profond, plus on doit atteindre l'essentiel, le fondamental, les principes. Et aussi, plus on descend loin dans les contenus techniques, plus le drame est intense, plus les enjeux sont importants, plus les passions deviennent visibles et plus les controverses sont vives. Et plus le public sera INTÉRESSÉ.

Il vaut toujours mieux vendre une sphère pour ce qu'elle est, en mettant en scène ses propriétés de symétrie tous azimuts, ses qualités de courbure, la simplicité et la beauté de sa définition, le fait que de tous les solides ayant même surface, elle est celui qui englobe l'espace le plus grand, etc., plutôt que la maquiller en un ballon de football dans l'espoir, vain, d'intéresser par cet artifice, les jeunes des banlieues à la géométrie.

Denis GUEDJ

Texte écrit pour la journée « Les sciences passionnément » à la BDP de l'Ardèche en 2003. Avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Nos remerciements à Nelly Vingtdoux, directrice de la BDP de l'Ardèche, et à Céline Carrier.

Denis Guedj est mathématicien et professeur d'histoire et d'épistémologie des sciences à l'Université Paris VIII. Il est également comédien, metteur en scène et auteur de plusieurs romans tournant autour des mathématiques (*Le Théorème du Perroquet*, Le Seuil, 1998 ; *Les Cheveux de Bérénice*, Le Seuil, 2003)

CHRISTINE ROSENBAUM
 Conservateur à La Joie par les livres
 Centre national du livre pour enfants
 Responsable de la rubrique
 des documentaires sciences et techniques
 de *La Revue des livres pour enfants*



La science à croquer

Le documentaire scientifique et technique pour enfants a une longue tradition. Dès le XVII^e s., Jan Komensky, philosophe et pédagogue d'origine tchèque plus connu sous le nom latin de Comenius, s'adresse aux plus jeunes dans son ouvrage *l'Orbis Sensualium Pictus*. Textes et images y sont associés pour transmettre une connaissance et éveiller au monde. Dans les années 1980, on assiste à un développement important de l'édition des livres documentaires pour la jeunesse. Les causes en sont multiples : renouveau des sujets traités et de la forme à la faveur des progrès techniques, essor des traductions et volonté politique d'intégrer les sciences et techniques à la culture de chacun. La construction de la Cité des sciences et de l'industrie (CSI) dotée d'une médiathèque pour les enfants traduit un acte fort. Depuis le début des années 2000, l'édition cherche de nouvelles pistes pour retrouver la croissance. En 2006, la production des ouvrages en sciences et techniques comptait 487 titres, soit à peu près le quart des documentaires jeunesse. Avec une certitude : la régression constante du tirage moyen des ouvrages. La production est mouvante, les rééditions et les réimpressions nombreuses. La Joie par les livres est très attentive à ce phénomène dans son travail de critique des nouveautés.

D'emblée une double exigence s'impose à tout auteur, qu'il soit journaliste spécialiste ou non du domaine, enseignant, scientifique, photographe... : être à la fois exact et accessible. La justesse et l'actualité du propos sont essentielles dans l'information à transmettre, tant par les textes que par les illustrations.

Le langage, le vocabulaire choisis sont garants d'une bonne vulgarisation et doivent s'adapter au lecteur et à la classe d'âge visés. Les enfants peuvent comprendre des notions complexes à condition de s'adresser à eux clairement, sans utiliser maladroitement un vocabulaire infantilisé et réducteur. Pour transmettre un savoir, il ne faut pas forcément tout dire, mais privilégier l'éveil de la curiosité, développer le sens critique, amener à la compréhension par le biais de l'expérimentation et – pourquoi pas – susciter le rêve. Aujourd'hui, l'édition prend en compte ces exigences de façon très inégale. Quelles grandes tendances pouvons-nous observer dans les stratégies éditoriales ?

Si l'édition est portée par les collections jeunesse, la curiosité des plus petits semble s'éteindre puisque l'on déplore le désintérêt des jeunes pour la science. Panorama des grandes tendances éditoriales pour séduire ces derniers : thématiques et stratégies...

UNE PRODUCTION HÉTÉROGÈNE

Phénomène commun à d'autres genres de la littérature jeunesse : la multiplication du nombre des collections, soit environ une bonne quinzaine de nouveaux titres depuis un an. Obéissant à une logique commerciale de rentabilité, la majorité des nouveautés sont intégrées à des collections continuellement renouvelées. Peu d'ouvrages y échappent. On regrette certaines collections



Froux. Bourru. Scaf. Martin pêcheur. Textes de Lida, images de Féodor Rojankovsky.
 © L'École des loisirs, coll. Le Roman des bêtes.

disparues comme « Des objets font l'histoire » (Casterman), associées à des titres de qualité. D'autres reparaisent ultérieurement sous une autre formule, récemment la collection « Du Tac au Tac » (Larousse). Bien peu sont pérennisées à l'image de « Les Yeux de la découverte » ou « Mes premières découvertes » créées en 1988 et 1989 (Gallimard Jeunesse).

Autre caractéristique, la déclinaison de collections successives par classe d'âge sur un même sujet comme « À quatre pattes », « Mini patte », « Patte à Patte », « C'est ma passion » (Milan Jeunesse) avec des animaux pour vedettes, ou les ouvrages d'expérimentations (Albin Michel Jeunesse) avec différentes collections venues de l'*Encyclopédie des petits débrouillards*. Suivre cette production est un exercice délicat pour les professionnels comme les libraires et les bibliothécaires... Il est parfois difficile de monter un fonds cohérent d'une bonne lisibilité pour le lecteur. De plus, une collection est contraignante pour un auteur, l'écriture est calibrée et le format demeure un cadre parfois trop étroit.

D'UNE LANGUE L'AUTRE, D'UN ÉDITEUR L'AUTRE

Plus de la moitié de la production est constituée de traductions, ceci est remarquable dans l'édition des documentaires en sciences et techniques Jeunesse, et contraire à ce qui peut être observé pour les documentaires sciences humaines. Même si certains éditeurs envisagent une diminution

des titres traduits dans leur catalogue – c'est le cas de Gallimard Jeunesse qui, depuis de nombreuses années, travaille en association avec Dorling Kindersley, éditeur anglais présent sur tous les grands thèmes –, une majorité de publications proviennent encore de pays anglo-saxons. D'autres ouvrages sont traduits de l'allemand comme les albums documentaires d'Anne Möller (collection « Dame nature » chez Gulf Stream), du japonais

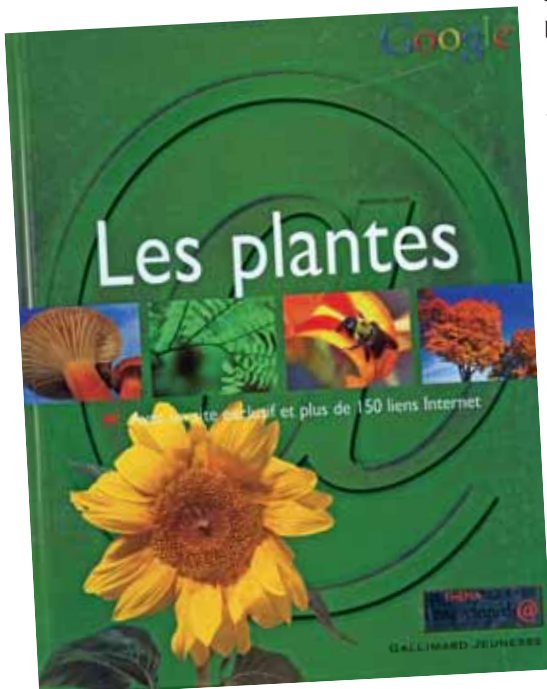
(collection « Manga sciences » chez Pika), ou du coréen chez l'Érudit pour des mangas scientifiques. La traduction permet une ouverture sur d'autres thématiques et un élargissement des sujets traités, mais à l'inverse elle peut s'avérer restrictive en se limitant à un point de vue, introduire des approximations dans le vocabulaire, voire des erreurs.

Les co-éditions autorisent l'édition simultanée en plusieurs langues et favorisent des projets ambitieux tout en réduisant les coûts. Par ailleurs, elles peuvent être l'aboutissement d'autres formes de coopérations entre des organismes d'origines différentes : associations à caractère scientifique, institutions (des Parcs nationaux avec les éditions Hesse/Dexia), musées (le Muséum national d'Histoire naturelle avec Tourbillon, ou la CSI avec Nathan pour la collection « Croq'sciences »). Pour les éditeurs, ces références institutionnelles apportent une caution scientifique de qualité. Une association éditeur/musée peut naître à l'occasion d'une exposition (dernièrement Seuil Jeunesse et Les Éditions du Muséum pour *Bzzzz une histoire de mouches*). On observe aussi des co-éditions qui se traduisent par l'appoint de nouveaux supports venant compléter un livre : un DVD documentaire dans le cas du tandem Fleurus/BBC collection « Voir les animaux », ou un site Internet spécifique à un ouvrage – remis à jour, sécurisé, avec des images téléchargeables – pour la collection « Les Thématiques » de l'« Encyclopédi@ » (Gallimard Jeunesse/Google). Quand elles multiplient les compétences et les savoir-faire, ces co-éditions de qualité ne peuvent qu'enrichir l'apport documentaire.

MISES EN SCÈNES

Le rapport texte-image est un équilibre subtil. Au début des années 1930, les albums du Père Castor dans la collection « Le Roman des bêtes » mettent en scène un animal dans son milieu. C'est une remarquable leçon de mise en pages associant dessins d'auteur, textes et vignettes. Depuis, la qualité technique et la fonction des images ont évolué. L'information s'inscrit le plus souvent dans un chapitre d'une double page, elle est éclatée en textes et encadrés usant de tout un jeu de typographies pas toujours lisible, en schémas, en photographies... Différents niveaux de lecture sont alors possibles, mais souvent au détriment de la lisibilité du sujet et de la clarté du propos. Si l'échelle des proportions n'est pas respectée pour les éléments représentés, cela peut aussi ajouter à la confusion.

Jouer avec l'image rendue omniprésente ou en appeler à des scientifiques spécialistes d'un domaine sont des options qui sous-tendent certaines collections. Pointons



Les Plantes, par David Burnie. Gallimard jeunesse / Google, coll. Les Thématiques de l'encyclopédi@.

deux tendances inverses : utiliser des photographies prises au microscope électronique ou par satellite, montrer des phénomènes naturels spectaculaires grâce à des images de synthèses (collection « Explorations », Gallimard Jeunesse), ou privilégier un texte sous forme de dialogue enfant/scientifique, résultat souvent d'un travail de terrain avec l'école (collection « Les Minipommes », Le Pommier¹). Pour un enfant, ces deux stratégies induisent des modalités très différentes de lecture et d'acquisition d'un savoir.

DINOSAURES ET DÉMARCHE CITOYENNE

Sciences naturelles, physique, chimie, corps humain, univers, mathématiques, transports, techniques... les domaines du savoir scientifique sont multiples. La couverture éditoriale de ces sujets est inégale. Dans les contenus, on observe une permanence de certaines thématiques.

Les animaux sont très présents mais sur un éventail restreint. Ce sont principalement les animaux familiers, les animaux sauvages et les animaux préhistoriques. Thème phare depuis le début des années 1960, les dinosaures remportent toujours un vif succès. Pas un comité de lecture à La Joie par les livres sans un ouvrage sur ce sujet ! Des éditeurs sortent des sentiers battus : Gulf Stream apporte avec la collection « Sauvegarde » l'idée de préservation de l'espèce, Circonflexe dans sa collection « Aux couleurs du monde » propose des albums documentaires d'observation originaux pour les plus petits, Tourbillon pratique à l'occasion l'humour dans le texte, Hesse délivre un peu de poésie grâce aux illustrations des collections « Faune sauvage » ou « Les Oiseaux du bord de mer ».

Des thématiques d'actualité émergent. Le documentaire est en phase avec l'évolution de la société et les thèmes fréquemment abordés dans les médias auxquels les jeunes sont sensibilisés. La démarche éditoriale suit les effets de mode, ainsi la préservation de la planète est un sujet omniprésent. On est passé des ouvrages sur l'environnement, à la pollution, au développement durable, au recyclage des déchets et au réchauffement climatique. Plus qu'une simple information, il faut aujourd'hui engager l'enfant dans une démarche citoyenne responsable comme dans les collections « Agir pour ma planète » (Milan Jeunesse), « À petits pas » (Actes Sud), « Castor doc » (Flammarion-Père Castor)... Autres thèmes en vogue : les catastrophes naturelles, inondations et tsunamis obligent ; les préoccupations des adolescents concernant leur corps, la drogue... collections « Hydrogène » et « Oxygène » (La Martinière).

1. Cf. dans ce numéro : Florence Schreiber, « Verger aux pommes », pp. 108-109.

L'actualité c'est aussi des grands événements : l'Année polaire internationale 2007-2008 entraîne quelques parutions. En 2005, Année de la physique, la collection « Belles vies » (Gallimard Jeunesse) s'est enrichie d'une biographie sur Marie Curie...

De nombreux thèmes ne sont pas ou peu abordés pour des raisons diverses – manque d'auteurs ? Difficultés d'accès ? Sujets insuffisamment porteurs ? – : citons notamment l'histoire des sciences et des techniques, la génétique, la santé et les microbes, les nouvelles technologies et l'innovation en général. Les mathématiques, longtemps absentes, font un petit retour.



La Taupe, de Tatsu Nagata, Seuil jeunesse, coll. « Les sciences naturelles ».

Si donc l'importance renouvelée de la vulgarisation scientifique est un fait acquis, le questionnement et la responsabilisation du jeune citoyen ont triomphé de l'émerveillement et de la confiance des décennies passées. En revanche, l'édition semble frileuse pour aborder de nouveaux thèmes et de nouvelles formules. Le genre se cherche, témoins quelques pistes exploitées grâce au multimédia. On peut regretter que les parutions soient surtout des commandes, avec cadre et sujet imposés. Trop peu de livres d'auteurs émergent dans cette production avec toutefois des exceptions : *La France sauvage racontée aux enfants* de Fabrice Nicolino (Sarbacane), la collection « Les Sciences naturelles » de Tatsu Nagata/Dedieu (Seuil Jeunesse), *Les Chouettes, quelle famille !* d'Anne Möller (Gulf Stream)... ■

Pour compléter l'information sur les documentaires sciences et techniques conservés au centre de ressources de La Joie par les livres – Centre national du livre pour enfants, consulter le site Internet : www.lajoieparleslivres.com

NATALIE PIGEARD-MICAULT
 Coordonateur scientifique de Gallica
 pour les sciences, techniques,
 pédagogie et arts de vivre



Gallica a dix ans ce mois-ci. Une occasion à saisir pour faire le point sur la part qu'y prennent les sciences et techniques. À quels besoins, à quels usages la numérisation de fonds patrimoniaux peut-elle répondre dans ces domaines qui semblent plus portés à dévaler la pente du temps qu'à la remonter ?

Les sciences en ligne

Il y a dix ans, en octobre 1997, la Bibliothèque nationale de France ouvre au public son site Internet Gallica. C'est la première bibliothèque virtuelle d'envergure qui offre au lecteur, gratuitement et librement, un choix d'ouvrages non protégés par le code de la propriété intellectuelle. Si cette première ouverture au public ne concerne que 2500 ouvrages, plus de 50000 ont déjà été numérisés en 1997 et seront progressivement accessibles. Aujourd'hui, Gallica offre plus de 85000 volumes de monographies ou de périodiques sans compter les 110000 fascicules de presse quotidienne¹.

Les sciences et techniques représentent plus de 15% de l'ensemble offert en ligne. Pour constituer le corpus scientifique et technique de Gallica, la BnF a fait appel à de nombreux partenaires comme l'Académie des sciences, la bibliothèque centrale de l'école Polytechnique, celle de l'université Paris XI-Orsay ou encore la bibliothèque Henri Ey du Centre hospitalier universitaire (CHU) de Sainte-Anne. Tous les domaines scientifiques sont couverts, des mathématiques à l'astronomie, de la chimie à la gastronomie, de la médecine à la biologie.

UNE OFFRE DÉMULTIPLIÉE PAR LES PARTENARIATS

Depuis quelques années, de nombreuses institutions ou bibliothèques scientifiques se lancent dans la numérisation de leur fonds afin d'offrir sur leur site internet un corpus en ligne qui met en valeur leur patrimoine livresque. Les bibliothèques numériques les plus importantes à l'heure

actuelle sont Medic@ de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine (BIUM), le Conservatoire numérique (Cnum) du Conservatoire national des arts et métiers. Mais des fonds très intéressants se développent un peu partout comme au SCD de l'université de Lyon 1 avec un corpus d'homéopathie, au sein du SICD de Strasbourg sur les scientifiques alsaciens, à la Bibliothèque interuniversitaire scientifique de Jussieu (BIUSJ) sur une sélection de thèses scientifiques, au Muséum d'histoire naturelle sur leurs publications anciennes... Certains centres de recherche scientifique offrent également des corpus en ligne comme le site www.Histscience avec les œuvres de Lamarck, de Lavoisier ou les sites du CNRS consacrés à Buffon ou Ampère. D'autres ont choisi d'offrir au lecteur un portail proposant la quasi totalité de ce qui est mis en ligne dans un domaine précis. Le meilleur exemple est la cellule Mathdoc, unité mixte de services CNRS-Université Joseph Fourier, qui non seulement met en ligne les revues qu'elle numérise mais donne également un accès direct aux articles mathématiques des périodiques numérisés dans leur ensemble par d'autres institutions nationales et internationales.

Afin que le lecteur n'ait pas à rechercher sur les différents sites l'œuvre qui l'intéresse, il est nécessaire de disposer d'une visibilité directe de l'ensemble des corpus numérisés en sciences. La BnF a choisi une solution en s'appuyant sur le protocole OAI-PMH (*Open Archives Initiative Protocol for Metadata Harvesting*). Celui-ci permet à toute bibliothèque équipée de moissonner les notices des ouvrages de Gallica qui l'intéressent pour la cohésion de son corpus sans doubler la numérisation, en renvoyant immédiatement le lecteur vers l'ouvrage voulu. Réciproquement, Gallica renvoie ses lecteurs sur les ouvrages numérisés de Medic@ et du Cnum. Ces partenariats présentent un intérêt évident à la fois pour le lecteur et pour les institutions concernées. Un exemple simple illustre leur importance, celui de la collaboration entre le Cnum et Gallica pour constituer à terme un corpus quasi exhaustif sur les exposi-

1. *Journal de l'Empire, Journal des Débats, Journal des débats et des décrets, Journal des débats politiques et littéraires, L'Humanité, La Croix, La Presse, Le Figaro, Le Figaro Littéraire, Le Temps.*

tions universelles qu'aucune des bibliothèques n'était à même de fournir isolément. La BnF espère conférer une visibilité aux autres institutions sur leurs propres sites. De ce fait, il est devenu impossible de tenir le lecteur informé du nombre d'ouvrages en ligne celui-ci changeant de jour en jour. On estime simplement que le lecteur de Gallica peut choisir aujourd'hui entre plus de 20 000 ouvrages scientifiques et techniques provenant de son fonds propre et de ceux de ses partenaires.

UN INTÉRÊT MULTIFORME

Quel est l'intérêt, pour le chercheur, de consulter les ouvrages scientifiques et techniques en ligne ?

Pour la recherche en science pure, l'avantage paraît de prime abord minime, puisque les ouvrages en ligne sont presque exclusivement antérieurs à la première moitié du XX^e s. Pourtant, les scientifiques sont loin d'être les derniers à utiliser Gallica, ne seraient-ce que les mathématiciens via le portail Mathdoc. Ne dit-on pas couramment que les textes anciens de mathématiques sont toujours d'actualité². Par exemple, en mars 2007, pour 43 consultations d'un volume de mathématique, on en dénombrait 4 seulement pour un volume classé en sciences de la Terre. De même, dans le domaine des sciences naturelles, les catalogues anciens de botanique ou de zoologie sont toujours interrogés par les botanistes et les zoologistes d'aujourd'hui. En 2005, une étude menée sur la consultation montre que, non seulement, seul un nombre insignifiant d'ouvrages scientifiques en ligne ne sont pas visités mais également que les dernières mises en ligne font l'objet de nombreuses demandes immédiates. Ce qui suppose une veille de la part des lecteurs³. En mars 2007, le corpus scientifique représentait 16,5 % de l'ensemble de Gallica (hors presse quotidienne) et 20,5 % des consultations.

Aujourd'hui, la mise en ligne en accès libre de certaines revues jusqu'à une date d'édition récente permet d'offrir une science de plus en plus actuelle. Premier exemple : une convention entre la BnF et l'Académie des sciences a permis la mise en ligne des *Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des sciences* jusqu'en 1996 inclus.

Si une part des suggestions de numérisation provient donc des scientifiques, une grande majorité vient des chercheurs qui s'intéressent à l'histoire des sciences et des techniques, qu'ils soient scientifiques eux-mêmes, historiens, philosophes, sociologues... La mise en ligne d'ouvrages et de périodiques

2. Cf. dans ce numéro : Martin Andler, « La bibliothèque du mathématicien », pp. 56-57.

3. Natalie Pigeard, « Science et histoire des sciences dans Gallica », *High Energy Physics Libraries Webzine*, issue 11, August 2005 : <http://library.cern.ch/HEPLW/11/papers/3/>



scientifiques et techniques offre et offrira des facilités et des possibilités de plus en plus grandes de recherche. Le simple accès aux ouvrages en ligne permet, par exemple au travers des ouvrages de Marc Antoine Gaudin, Jacob Berzelius, Jean-Baptiste Dumas, Charles Gerhardt et Adolphe Wurtz, de retracer l'évolution de la théorie atomique. Aujourd'hui, grâce aux possibilités de navigation dans les tables des matières des périodiques, il serait possible d'analyser la représentation de telle ou telle doctrine dans les grandes publications scientifiques comme les *Annales de chimie et de physique* ou les *Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des sciences*. Le navigateur mis en place pour les dictionnaires médicaux par Medic@ permet, par exemple, d'établir une histoire de l'évolution de tel ou tel terme médical. D'ici peu, il sera possible de faire de même sur l'ensemble des écrits scientifiques en ligne grâce à la recherche en mode texte rendue possible par la reconnaissance de caractères (OCR). Grâce à celle-ci, des études sur la naissance d'une discipline scientifique et l'évolution de l'engouement des savants pour cette même discipline pourront maintenant être réalisées avec plus de précision. Un terme comme « biologie », né au début du XIX^e siècle, connaît-il immédiatement le succès qu'on lui attribue à la fin de ce même siècle ?

Un autre avantage certain, pour l'historien des sciences, est de pouvoir considérer l'homme de science hors de sa « communauté scientifique ». La biographie d'un savant nécessite de resituer sa vie dans son contexte social et politique afin d'en comprendre l'impact sur son activité, mais aussi, réciproquement, d'apprécier les conséquences de ses découvertes sur la société. Au travers de la presse quotidienne comme des périodiques scientifiques en ligne, l'importance sociale d'une découverte peut se mesurer à la couverture et au type de diffusion dont cette découverte a pu bénéficier. Une annonce dans *Le Figaro* ou *Le Temps* vise un public bien

plus large que le *Journal de médecine et de chirurgie pratique*. De même, connaître l'implication politique de tel ou tel savant peut éclairer une certaine reconnaissance académique ou le fléchissement de sa production scientifique. Que la presse quotidienne soit accessible en ligne et bientôt interrogeable en texte intégral s'avère d'autant plus précieux pour l'historien des sciences qu'il s'agit bien souvent de documents difficilement accessibles du fait de leur fragilité physique.

GALLICA DANS LA BIBLIOTHÈQUE NUMÉRIQUE EUROPÉENNE

L'évolution du corpus scientifique de la BnF s'intègre dans l'évolution générale de l'ensemble des corpus. 2007 devrait être, en premier lieu, l'année inaugurale du projet de numérisation de masse. 30 000 ouvrages devraient constituer la première étape d'un processus qu'il est prévu de poursuivre à un rythme annuel de 100 000 volumes. Cette numérisation de masse offre plus qu'un avantage quantitatif, puisqu'elle permettra de substituer un certain nombre de volumes dont la mise est de mauvaise qualité. En effet, les techniques du début des années 1990 ne permettaient pas de mettre en ligne des documents couleurs et noir et blanc. Dans ce cadre, le choix des techniques de numérisation de l'époque a privilégié les standards de format de fichiers ainsi qu'un taux de compression qui rendait les fichiers rapidement téléchargeables. Les ouvrages patrimoniaux n'étant, dans leur ensemble, que très rarement illustrés, on opta pour la numérisation en noir et blanc. Mais si cela convenait parfaitement au rendu des formules mathématiques, ce n'était absolument pas adapté aux planches zoologiques ou anatomiques en couleurs ni aux reproductions des premières photographies ornant les périodiques. En 2003 seulement, une numérisation mixte (noir et blanc et couleur) a été possible. Nombreux sont donc les

ouvrages scientifiques en ligne qui peu à peu sont substitués – ou doivent l'être grâce à cette production de masse – pour leur rendre leurs teintes originales.

Le corpus scientifique et technique bénéficiera également de cette production de masse par la mise en ligne de nombreuses monographies mais aussi de périodiques et dictionnaires. Pour exemple, en accord avec les institutions concernées, le *Bulletin de l'Académie de médecine* et le *Bulletin de la Société chimique de Paris, France* devraient être en ligne avant fin 2007. En dehors de cette production de masse, de grandes écoles comme l'École nationale des ponts et chaussées, l'École nationale supérieure des Mines de Paris ou l'École Polytechnique ont souhaité que les périodiques dont ils étaient éditeurs viennent s'ajouter au corpus prévu. Quelle que soit l'institution qui numérisera ces revues, elles seront accessibles au plus tard en 2008 via le nouveau Gallica. L'effort fait pour mettre en ligne l'ensemble des publications des grandes écoles permettra ainsi au lecteur d'avoir accès à un corpus complet.

La deuxième évolution de Gallica est intrinsèquement liée à deux phénomènes : la production de masse et la bibliothèque numérique européenne. L'engouement de la mise en ligne des ouvrages ne se limite pas à la France. Au niveau européen, le projet d'une bibliothèque numérique européenne nécessite de penser un accès à ces ouvrages qui dépasse nos frontières. Il est donc nécessaire de permettre au lecteur de choisir la langue des ouvrages qu'il veut consulter comme il est nécessaire d'offrir une navigation qui permette de ne pas se perdre dans les centaines de milliers d'ouvrages qui seront offerts. Dans cette optique, l'interface comme les fonctionnalités de Gallica seront amenées à évoluer considérablement au cours de ces deux prochaines années, avec la reconnaissance de caractère et la possibilité offerte au lecteur de créer sa propre bibliothèque et d'indexer différemment les pages mêmes des ouvrages consultés. ■



Sciences-en-ligne
Dictionnaire Interactif des Sciences et Techniques
référéncé par CAREL, COUPERIN, CNS

La référence encyclopédique de la culture scientifique

L'essentiel du vocabulaire et des connaissances en mathématiques, physique, chimie, sciences de la vie, de la Terre et de l'Univers, technologie. Illustrée par une abondante iconographie multimédia (schémas, animations), enrichie de biographies, théorèmes, formules. Traductions français-anglais.

accès en ligne (reconnaissance de l'adresse IP)
www.sciences-en-ligne.com eda@sciences-en-ligne.com

MATHIEU BEC
Médiathèque de Teyran (34)



Sauramps, la science de fonds en combles

LE RAYON

Avant d'assumer la responsabilité du rayon Sciences et techniques il y a un peu plus d'un an, Amélie Artus, jeune diplômée de Lettres modernes et des métiers de la librairie, avait déjà eu la charge du rayon Médecine pendant deux ans et demi. Soutenue, épaulée par une équipe éclectique, toujours à l'écoute, avec laquelle elle travaille depuis trois ans, elle a pu vaincre ses appréhensions et nourrir son expérience de terrain comme son instinct de libraire. Curieuse et pleine de vie, elle est un véritable exemple de rigueur, d'écoute et de ténacité.

Le rayon Sciences est situé tout en haut de la librairie, une structure verticale de verre, de tubes et de tuyaux qui me rappelle un peu Beaubourg. Si cette ascension ne saurait décourager l'étudiant en quête d'une « *technè* » précise, qu'en est-il du grand public ? C'est là tout l'enjeu...

Sauramps est une librairie généraliste mais elle s'est tout de même construite sur ses rayons universitaires. Les sciences y tiennent une place importante même si, avec leur chiffre d'affaires en perte de vitesse, on se questionne depuis quelques années sur leur rentabilité. La demande est principalement universitaire et, bien que l'on s'y emploie, on a parfois du mal à toucher le grand public. Paradoxalement, la fréquentation étudiante est également en diminution car les professeurs prescrivent de moins en moins d'achats obligatoires. Les étudiants n'ayant pas un penchant au travail forcené, c'est un cercle vicieux... Livres chers, marges et remises moins importantes que dans d'autres domaines,

panier moyen des acheteurs élevé, tout ceci pèse sur la composition du fonds : on est plus réticent sur les quantités commandées.

LES FONDS

- Sciences pures, Mathématiques, Physique : ces rayons commencent après la Terminale : préparation aux grandes écoles – la « poule aux œufs d'or », selon la libraire –, première année de Licence, mathématiques appliquées pour les étudiants en médecine, pharmacie, économie...

- Chimie : elle a un statut un peu particulier, c'est un rayon plus professionnel qu'universitaire.

- Sciences de la vie et Biologie végétale : ce sont des rayons universitaires qui peuvent parfois toucher un public élargi de passionnés, d'amateurs. Sujets porteurs dans le rayon : la botanique, l'œnologie... Des disciplines comme l'océanologie ne sont pas très bien représentées dans l'édition en général, et c'est parfois un peu frustrant pour un libraire.

- Sciences de la Terre : subdivisées en géologie, paléontologie, hydrologie, écologie scientifique. La librairie a choisi de séparer l'écologie scientifique, dédiée aux universitaires,

Dans un contexte difficile pour la librairie et l'édition, comment maintenir une présence significative des sciences en rayon lorsqu'elles mêmes demandent de grandes attentions ? Entre image et réalité, visite des fonds dans les combles de l'une des grandes librairies françaises, à Montpellier.



Amélie Artus, responsable du rayon Sciences et techniques.



Le rayon Sciences et techniques à la librairie Sauramps.

des thèmes plus politiques comme l'environnement ou le réchauffement climatique que l'on a rapprochés du rayon Sociologie avec ce qu'il implique d'analyse des phénomènes de société, des origines des catastrophes naturelles...

- Agriculture : c'est l'un des domaines les plus techniques du rayon qui ne peut pas toucher tout le grand public, exception faite de la viticulture et de l'œnologie – disciplines porteuses, à la fois techniques et grand public, que Sauramps développe énormément. Le concept « Cultiver soi-même sa vigne dans son jardin » est très vendeur ! Mais leur rayonnement dans l'édition ne suit pas toujours.

- Électronique, électro-technique : des secteurs très techniques comme ceux-ci ont beaucoup de mal à perdurer dans un fonds car ils évoluent très vite, la durée de vie d'un ouvrage est en moyenne d'un an et demi.

- Bâtiment et Bricolage sont, par contre, des secteurs de pointe, à la fois techniques et actuellement populaires (études sur le bâtiment, plomberie, habitats écologiques, matériaux durables...). Ils connaissent un véritable boom auprès du grand public¹.

LES TENDANCES

Le public composé de spécialistes avertis a moins besoin d'un conseiller technique que d'un libraire qui travaille avec de tout petits éditeurs pour lui proposer ce qu'il ne trouvera pas de lui-même. On travaille aussi beaucoup à la commande client, car les demandes sont tellement spécifiques que l'on ne peut pas les inclure dans un fonds permanent. Il est donc essentiel d'être réactif, rapide, efficace. Dans ce contexte, la force de Sauramps repose sur une politique de sélection et une tendance à la spécialisation : plus les ouvrages sont

spécialisés, mieux ils se vendent, au détriment des ouvrages plus généralistes. Cette tendance est donc reflétée par l'édition.

Les éditeurs des sciences pures suivent à peu de choses près les grands mouvements de l'édition courante des autres matières. Mais, pour les secteurs plus techniques, les éditeurs assez petits vendent sur des catalogues limités. Les techniques d'achat varient donc pour le libraire qui doit rechercher l'information.

Sur un taux de rotation moyen de 4 dans la librairie (un titre est vendu 4 fois dans l'année), celui du rayon Sciences est de 2. Pourquoi maintenir un tel secteur ? Parce qu'il donne bonne image de la librairie. Même si les clients n'achètent pas ces ouvrages, ils savent qu'ils peuvent revenir les consulter ou les chercher ici. Sauramps a donc produit des bibliographies et des listes d'ouvrages universitaires conseillés. La qualité du service reste intacte car la demande constante d'informations précises doit être satisfaite. Si la librairie communique avec les organismes professionnels, les collectivités telles que les bibliothèques, les entreprises, tous les secteurs professionnels susceptibles d'être intéressés par les nouvelles parutions, elle utilise peu le publipostage à l'intention du grand public.

Le maintien d'un tel rayon est donc une mission délicate à laquelle les libraires, qui n'en demeurent pas moins optimistes, restent attachés. Il est audacieux mais toujours riche de tenter de garder la mémoire de ce secteur toujours mouvant, en pleine expérimentation. Avec Amélie Artus, Sauramps semble avoir plutôt réussi son pari. ■

Fondée en 1946 par le poète Pierre Toreilles, la librairie Sauramps est l'une des plus grandes vitrines de l'édition française. Sur l'ensemble de ses espaces (1 400 m² sur 6



étages), la librairie héberge plus de 1 500 rayons thématiques pour un choix de 150 000 titres. En 2006, plus de 120 rencontres s'y sont tenues : signatures, lectures ou débats. Cet espace abrite en outre les services collectifs et ventes par correspondance de la librairie. Sauramps rassemble plus de 40 libraires spécialisés, soucieux de placer au cœur de leur métier la qualité des services aux lecteurs.

1. Cf. Claire Bajard, « La semaine-test répond aux doutes de l'acquéreur-déherbeur », dans ce numéro, pp. 54-55.

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

HISTOIRE DES SCIENCES

- *Dictionnaire culturel des sciences*, sous la direction de Nicolas Witkowski, Seuil, coll. « Regard », 2001, 450 p. ISBN 2-84105-128-5.
- Jean-Michel Alimi, Gilles Dowek, Laurence Rolland, *Quand la science a dit... c'est impossible !*, Le Pommier, 1999, 159 p. ISBN 2-7465-0048-5.
- Claude Allègre, *Un peu de science pour tout le monde*, Fayard, coll. « Documents », 2003, 404 p. ISBN 2-213-61497-0.
- Ahmed Djebbar, *L'âge d'or des sciences arabes*, Le Pommier, coll. « Le collège de la cité », 2005, 128 p. ISBN 2-7465-0258-5.
- Daniel Raichvarg, Jean Jacques, *Savants et ignorants : une histoire de la vulgarisation des sciences*, Seuil, coll. « Points Sciences », 2003, 448 p. ISBN 2-02-062160-6.
- Daniel Reichvarg, *Sciences pour tous ?*, Gallimard, coll. « Découvertes, Sciences et techniques », 2005, 128 p. ISBN 2-07-030041-2.
- Colin Ronan, *Histoire mondiale des sciences*, Seuil, coll. « Points Sciences », 1999, 736 p. ISBN 2-02-036237-6.
- Éric Sartori, *Histoire des grands scientifiques français : d'Ambroise Paré à Pierre et Marie Curie*, Plon, 1999, 426 p. ISBN 2-259-19071-5.
- Nicolas Witkowski, *Une histoire sentimentale des sciences*, Seuil, coll. « Science ouverte », 2003, 332 p. ISBN 2-02-057217-6.

PHILOSOPHIE DES SCIENCES

- Peter William Atkins, *Le doigt de Galilée*, Dunod, coll. « Quai des sciences », 2004, 436 p. ISBN 2-10-007338-9.

- Georges Charpak, Roland Omnès, *Soyez savants, devenez prophètes*, O. Jacob, coll. « Sciences », 2004, 272 p. ISBN 2-7381-1380-X.
- Albert Jacquard, Jacques Lacarrière, *Science et croyances : entretiens*, Albin Michel, coll. « Espaces libres », 1999, 214 p. ISBN 2-226-10872-6.
- Albert Jacquard, *La science à l'usage des non-scientifiques*, Calmann-Lévy, 2001, 226 p. ISBN 2-7021-3232-4.
- Jean-Marc Lévy-Leblond, *La vitesse de l'ombre : aux limites de la science*, Seuil, coll. « Science ouverte », 2006, 264 p. ISBN 2-02-088166-7.
- Edgar Morin, *Science avec conscience*, Seuil, coll. « Points Sciences », 1990, 316 p. ISBN 2-02-012088-7.
- Michel Serres, *Rameaux*, Le Pommier, coll. « Essais », 2004, 256 p. ISBN 2-7465-0194-5.

LES SCIENCES EN JEU

- *Graines de sciences*, 7 volumes, Paris, Le Pommier, 2000-2005.
- *Pourquoi les manchots n'ont pas froid aux pieds et 111 autres questions stupides et passionnantes*, trad. Nicolas Witkowski, Seuil, coll. « Science ouverte », 2007, 196 p. ISBN 2-02-092599-0.
- Marc Abrahams, *Les prix IgNobel : la science qui fait rire et réfléchir*, Danger Public, coll. « Alter », 2006, 350 p. ISBN 2-35123-115-5.
- Édouard Launet, *Au fond du labo à gauche : de la vraie science pour rire*, Seuil, coll. « Science ouverte », 2004, 174 p. ISBN 2-02-065831-3.
- Raymond Smullyan, *Les énigmes de Schéhérazade ou comment une malicieuse princesse vient à bout de 200 questions de logique et de mathématiques*, Flammarion, 1998, 224 p. ISBN 2-08-035564-3.

- Robert L. Wolke, *Ce qu'Einstein disait à son coiffeur : des réponses scientifiques aux questions de tous les jours*, Dunod, coll. « Oh, les sciences ! », 2005, 270 p. ISBN 2-10-049227-6

SITES INTERNET

- Association À fond la science <http://www.afondlascience.fr/>
- Cité des sciences et de l'industrie <http://www.cite-sciences.fr/francais/indexFLASH.htm>
- Ministère de l'Éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche <http://www.science.gouv.fr/>
- Outil bibliographique du Syndicat national de l'édition <http://sciencespourtous.org/>
- Les Signets de la Bibliothèque nationale de France http://signets.bnf.fr/html/categories/c_50osciences.html
- Site d'information (Éditions de l'Analogie) en partie payant <http://www.sciences-en-ligne.com/>
- Site d'information indépendant <http://www.futura-sciences.com/>
- Site d'information indépendant <http://www.techno-science.net/>
- Revue *Pour la science*, site en partie payant <http://www.pourlascience.com/index.php?ids=OCVGWEuuaojiCkoLheKx>
- Revue *La recherche*, site en partie payant <http://www.larecherche.fr/>

Céline CARRIER, Stéphanie COMBET
et Jean-Gabriel COSCULLUELA
pour la BDP de l'Ardèche
et Philippe RACCAH



Hervé Colinmaire remplace Philippe Raccah, parti à la retraite, à la direction des Sciences et techniques à la BnF depuis le 3 septembre.

Il était jusque-là directeur du SCD à l'université Paul Verlaine de Metz.



Jean-Philippe Lamy a quitté le Musée national de la Marine pour le ministère de la Défense, Direction de la mémoire, du patrimoine

et des archives (DMPA). Adjoint au chef du bureau chargé de la politique des archives et des bibliothèques depuis le 1^{er} septembre, il œuvrera à la modernisation du réseau.



Marie de Laubier, conservateur à la BnF depuis 1997, responsable des acquisitions à la bibliothèque de l'Arsenal pendant 7

ans, a pris le poste de chef du Projet Richelieu le 1^{er} juin dernier.



Benoît Lecoq est nommé inspecteur général des bibliothèques à compter du 1^{er} octobre. Il avait dirigé les BU de

Metz et de Montpellier puis, de 1997 à 2007, la BM du Carré d'art de Nîmes.



Agnes Saal a quitté la direction générale de la BnF pour prendre la direction du Centre Pompidou.



Martine Sibertin-Blanc, responsable du département de l'Information publique à La Documentation française, a été nommée présidente de

l'ADBS depuis le 19 juin. Elle succède ainsi à Caroline Wiegandt.



Emilie Thilliez, notre correspondante pour la région Nord-Pas-de-Calais, a quitté la Bibliothèque de Jeumont pour devenir

directrice adjointe de la Bibliothèque multimédia Jardin des Arts à Saint-Germain-en-Laye (78).

En bref

■ JOURNÉE D'ÉTUDE NATIONALE

La journée d'études sur les relations internationales pilotée par la Commission internationale de l'ABF,

déplacée au 13/12, se déroulera à la Bibliothèque Buffon (Paris, V^e), de 9 h 30 à 17 h. Au programme : International mode d'emploi (institutions, dispositifs, sigles et sites) ; Être bibliothécaire à l'étranger ; Expériences d'échanges et de coopération (Nord-Sud et Europe) ; Quel

suivi ? Précisions disponibles ultérieurement sur le site www.abf.asso.fr
Inscr. : Olivia de la Panneterie : abf@abf.asso.fr
tél : 01 55 33 10 30

■ ALSACE

Une journée d'étude « Les bibliothécaires au service des



ALBERT RONSIN (1928 – 2007)

Une figure marquante des bibliothèques et de l'histoire du livre

Quelques mois après Henri-Jean Martin, avec Albert Ronsin, décédé au début de l'été à l'âge de 79 ans, disparaît une autre figure marquante de l'histoire du livre et du monde des bibliothèques. Chercheurs et bibliothécaires, appartenant à la même génération – qui fut à beaucoup d'égards celle de pionniers – les deux hommes ont su concilier, au moins pendant une partie de leur carrière, la recherche universitaire dans une discipline alors neuve et pleine de promesses avec l'action au service de la nécessaire modernisation des bibliothèques publiques.

Tandis que l'auteur de *L'Apparition du livre* était passé par l'École des Chartes et s'était perfectionné dans les séminaires des Hautes Études, Albert Ronsin, quant à lui, avait suivi un itinéraire totalement atypique, indissociable de sa personnalité riche et rayonnante. Son premier titre était en effet une assez modeste capacité en droit (1952), suivie toutefois, dix ans plus tard, d'un doctorat en histoire obtenu à Nancy avec une thèse portant sur *Le livre en Lorraine du X^e au XVII^e siècle*.

Quant à sa carrière, elle évoque volontiers celle d'un Gaston Bachelard, surnuméraire des Postes devenu professeur à la Sorbonne. Lui aussi agent de bureau aux P.T.T., employé au service national de la statistique, puis dans les services extérieurs du Trésor, Albert Ronsin devient commis à la bibliothèque municipale de Dijon, qui le promeut au grade de sous-bibliothécaire. C'est avec ce titre qu'à partir de 1958, il œuvre à la Bibliothèque municipale de Nancy, avant de diriger durant trente ans (1960-1989) celle de Saint-Dié, désormais bibliothécaire et, simultanément, conservateur du musée municipal. À la fin de son parcours professionnel, il assume les fonctions de directeur des affaires culturelles, puis de conseiller culturel du maire de Saint-Dié.

Dès ses débuts en Bourgogne, le jeune bibliothécaire s'affirma comme un authentique chercheur, tout autodidacte qu'il fût, étudiant de manière exemplaire *La bibliothèque Bouhier*. Puis les publications se succédèrent, à un rythme soutenu, de sorte que la bibliographie d'Albert Ronsin comporte plusieurs centaines de titres et n'aurait certes pas dû se clore en 2007. Il s'était intéressé à l'histoire du livre, spécialement dans sa région d'adoption, rédigeant de vastes synthèses, mais aussi des études plus « pointues », sans négliger les travaux d'inventaire, comme en témoigne un volume du *Répertoire bibliographique des livres imprimés au XVII^e siècle*. Les périodiques anciens, la gravure, la cartographie figuraient également parmi ses sujets de prédilection. Le « baptême de l'Amérique » – il y a cinq cents ans tout juste (1507), par la grâce des chanoines déodatien lesquels, dans une publication issue des presses de Gauthier Lud, proposèrent le nom d'Amérique (en référence à Amerigo Vespucci) – l'occupa durant plusieurs décennies. Son livre, qui fait autorité, venait de connaître une troisième édition corrigée et augmentée.

Enseignant, conférencier recherché, animateur de sociétés savantes et d'associations professionnelles (le Groupe Lorraine de l'ABF, dont il fut président, lui dédia un volume de *Mélanges*), muséographe, Albert Ronsin œuvra aussi de manière déterminée en faveur du développement de la lecture publique et de la transformation des bibliothèques en médiathèques. Il fut, dans les années soixante, l'un des théoriciens du programme controversé des bibliothèques de secteur, à la source d'une des querelles « historiques » de la bibliothéconomie française.

Albert Ronsin est décédé brutalement, comme il avait vécu : au travail. Il mettait, en effet, la dernière main à un numéro spécial de la revue d'histoire nancéienne *Les Annales de l'Est*.

Philippe HOCH

Handicap et bibliothèque, sous la direction de Marie-Noëlle Andissac et Marie-Josée Poitevin, ABF, coll. « Médiathèmes » n°9, 144 p., ISBN : 978-2-900177-30-3. 28 €.

Handicap et bibliothèque, 9^e publication de la série Médiathèmes, vient de paraître. Fruit du travail de la Commission Handicap de l'ABF, il répond à la nécessité de poursuivre une politique volontariste d'accueil des personnes handicapées dans un cadre législatif désormais encourageant. 16 auteurs ont travaillé sous la direction de Marie-Noëlle Andissac et de Marie-Josée Poitevin, et Béatrice Pedot en a assuré la coordination éditoriale. Après un ensemble de textes précisant le contexte juridique et institutionnel actuel, le point est fait sur les collections, les services et les animations qui peuvent être proposés aux différents publics handicapés. Au sommaire : Généralités et encadrement, La prise en compte du handicap en bibliothèques, Bibliothèques numériques et handicap, Animations et partenariats, Bibliothèques en établissements spécialisés. En annexe : Charte d'accueil des personnes handicapées dans les établissements culturels, pistes bibliographiques, sites ressources, principaux fournisseurs, associations et fédérations nationales, etc.

L'ensemble est émaillé d'exemples de terrain qui pourront nourrir la réflexion des professionnels.

À l'occasion de cette parution, la maquette des médiathèmes a été entièrement renouvelée grâce aux bons soins des studios des éditions de l'Analogie.

Commandes : ABIS – 31, rue de Chabrol – 75010 Paris.
Fax 01 55 33 10 31 / abis@abf.asso.fr



publics ? » est organisée le 19/11 au Parc des expositions de Colmar. Au programme : une intervention du sociologue Claude Poissenot (le matin) sera suivie l'après-midi d'une table ronde avec plusieurs comptes-rendus d'expériences : « Adapter les horaires aux publics » (Nicole Heckel, Val d'Argent), « Élaboration d'une charte d'accueil » (Suzanne Rousselot, MD Haut-Rhin), « Le décloisonnement des espaces et services » (Sophie Jacques, Médiathèque Sud, Illkirch-Graffenstaden, et Danièle Taesch, BM Mulhouse), « Les pass » (Anne-Marie Bock, ex-Haguenau, et Janou Neveux, CUS)... Inscr. : Céline Corbières-Sigrist (03 89 22 90 17 / corbieres@cg68.fr).

■ BOURGOGNE

Une journée d'étude est prévue le 13/12 à Dijon (21), Bibliothèque Champollion : « Quelle conservation en littérature jeunesse ? » Rens. : Sophie Rat : srat@ville-dijon.fr et Chantal Ferreux : chantal.ferreux@mairie-chenove.fr

■ CHAMPAGNE-ARDENNE

17 personnes s'envoleront pour New York et visiteront des bibliothèques du 28 octobre

au 4 novembre dans le cadre d'un voyage d'étude organisé par le groupe ABF Champagne-Ardenne. Au programme : des bibliothèques du réseau new-yorkais qui ont une spécificité « recherche-étude » tout en étant largement ouvertes au grand public ou des bibliothèques encyclopédiques (*Schomburg center for research in black culture humanities and social sciences library*), le réseau de la New York public library (Manhattan, Bronx, Staten Island), des bibliothèques universitaires (bibliothèques de la City University of New York – CUNY, Queens college...), etc.

■ CENTRE

Une journée d'étude « Droits et bibliothèques » est organisée le 24 septembre à la Médiathèque de Saint-Jean-de-la-Ruelle (45) en partenariat avec l'ADBS Centre. Point sur le droit d'auteur, les droits de reproduction et de citation, la Sacem et la SACD, la loi antiterroriste.

■ ÎLE-DE-FRANCE

Le groupe Île-de-France a visité le 24 septembre dernier la Médiathèque du Val d'Europe, nouvel équipement public de

3650 m², signé Chemetov/Huidobro. La présentation du projet par Christine Bourrus, directrice des médiathèques du réseau, a été suivie d'un débat. Un Jeudi du Savoir Plus est organisé le 15 Novembre de 9 h 30 à 16 h 30 à la Bibliothèque Buffon : « Réseaux Documentaires. Comment ça marche ? Blogs, portails, services questions-réponses, guichets du savoir, fils RSS... » Journée gratuite pour les adhérents (non adhérents : 50 €) Inscription auprès de Cécile Trévian et Gabrielle Lacroix.

■ NORD-PAS-DE-CALAIS

Le groupe vous propose une nouvelle escapade bibliothéconomique, cette fois-ci dans les Flandres, le jeudi 25 octobre pour visiter les médiathèques d'Armbouts-Cappel, de Rexpoede et de Cassel, dans le département du Nord.

Agrémentées d'un p'tit tour dans un estaminet flamand bien typique, ces visites guidées sont gratuites et ouvertes à tous, elles se dérouleront sur l'ensemble de la journée. Rendez-vous sera donné sur place ou un covoiturage sera organisé

suivant l'origine géographique des participants.

Inscriptions auprès de Brigitte Luche au 03 28 41 63 57.

Des États généraux de la lecture publique en Nord-Pas-de-Calais sont organisés à Lille, le 19 novembre (Maison de l'éducation permanente). Cette journée se veut moment d'échanges et de dialogues avec les élus, les directions des affaires culturelles, les responsables administratifs. Elle permettra de dresser un état des lieux de la situation de la lecture publique dans la région, puis de présenter les perspectives à envisager pour les équipements futurs, autour des thèmes de la professionnalisation, des bâtiments, et des nouveaux services. Informations complémentaires sur la page régionale du site www.abf.asso.fr ou en envoyant un mail à : abfnpdcc@yahoo.fr

■ NORMANDIE

Une autre journée est envisagée (sous réserve) pour le 19 novembre dont le thème est « Internet, un défi pour les bibliothèques ». Précisions ultérieures sur les pages régionales du site www.abf.asso.fr

L'ABF AU CONGRÈS DE L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÉCAIRES TCHÈQUES



De gauche à droite, Zuzana Hajkova, Dominique Arot, Vit Richter (président de l'Association des bibliothécaires tchèques) et Jarmila Burgetova.

Les liens entre bibliothèques françaises et tchèques sont très vivants, comme l'atteste le récent voyage de collègues tchèques en France à l'invitation du Groupe régional Picardie. Dans cette continuité, Dominique Arot a représenté l'ABF lors du dernier congrès de l'Association des bibliothécaires tchèques (Skip) qui a eu lieu dans la province de Moravie, à Olomouc, du 20 au 22 juin dernier. Olomouc est une magnifique ville baroque, dont la Colonne de la Trinité qui orne la place centrale est inscrite sur la liste du patrimoine culturel de l'Unesco. La ville abrite également l'université Pelacky, deuxième structure universitaire du pays. L'Association des bibliothécaires, animée par son président, Vit Richter, conservateur à la Bibliothèque nationale à Prague, avait choisi de

s'interroger durant trois jours sur le thème des bibliothèques «hybrides», recoupant ainsi des préoccupations très actuelles pour les bibliothécaires de tous pays. Environ 300 collègues venus de toutes les régions ont alterné séances plénières (les orateurs parlant devant un public réuni autour de petites tables rondes et buvant thé et café !), ateliers, visites au salon professionnel et découverte de bibliothèques et d'institutions culturelles.

La première soirée du congrès fut consacrée à des événements culturels, dont une présentation de l'imposant orgue de la Cathédrale Saint-Wenceslas. La soirée conclusive et festive du congrès eut lieu dans un splendide palais baroque et fut l'occasion de remettre solennellement des diplômes d'honneur à un certain nombre de bibliothécaires méritants.

Parmi les invités étrangers, étaient également présents des collègues slovaques et autrichiens. On ne soulignera jamais assez l'inlassable activité de notre collègue Jarmila Burgetova, habituée des congrès de l'ABF, pour ouvrir les bibliothèques tchèques vers l'Europe et pour promouvoir la francophonie. La présence à ce congrès de la bibliothécaire de l'Institut français de Prague, Ina Pouant, témoigne de cette volonté.

L'un des sujets de conversation principaux dans les couloirs du Congrès aura été le projet architectural de la nouvelle Bibliothèque nationale tchèque à Prague qui divise le pays en deux : ceux qui en louent le caractère innovant et ceux qui y voient l'avatar d'un décor des «Téléubbies», sur arrière-plan de clivages politiques...

Un grand merci aux collègues tchèques pour leur accueil amical, en particulier pour toutes celles et ceux qui ont mis un point d'honneur à s'entretenir en français avec leur invité !

Dominique AROT

■ PARIS

Une journée d'étude « Bibliothèques hybrides, bibliothèques à la carte : quel impact sur l'organisation et le fonctionnement » se déroulera dans la salle des commissions de la BnF, rue de Richelieu, le 26 novembre. Programme complet sur le site ABF pages Paris.

■ PACA

La formation ABF PACA démarrera dès le 15 octobre à la médiathèque de la Trinité et à Nice (06) avec un groupe de 17 stagiaires du Var et des Alpes-Maritimes, respectant ainsi le principe d'alternance géographique voulu à la

création de la formation en région. Les professionnels des Alpes-Maritimes ont répondu présents pour participer aux enseignements de cette nouvelle promotion.

Le groupe prépare en outre une journée d'étude sur la réforme de la fonction publique territoriale pour le mois de décembre dans la région d'Aix et Marseille (précisions ultérieures sur le site ABF).

■ LA RÉUNION

La formation des auxiliaires de bibliothèques a redémarré en accueillant une vingtaine d'élèves de toute l'île le 1^{er} octobre en son Centre de formation, hébergé au

SCD de l'Université de La Réunion de Saint-Denis. Cette formation pourra bénéficier de l'aide des collègues et des structures de toute l'île.

■ JOURNÉE DES CORRESPONDANTS DE BIBLIOTHEQUE(S)

La première réunion des correspondants régionaux de *Bibliothèque(s)* s'est tenue le 24 septembre au siège de l'ABF. 13 régions étaient représentées (dont Antilles-Guyanne) et le président de l'ABF, Dominique Arot, avait tenu à participer à cette journée conduite par Philippe Levreaud, rédacteur en chef de la revue. Cette rencontre

était l'occasion de tisser des liens entre celles et ceux qui permettront à la revue d'accroître son rayonnement en consolidant son maillage du territoire, et d'assurer une plus grande proximité avec les professionnels de toutes catégories. Une fois leur rôle précisé dans le contexte général du fonctionnement de la revue et des groupes régionaux, l'ensemble des tâches qui leur sont confiées a pu être détaillé par le menu. Après examen des problèmes pratiques rencontrés par chacun, un rapide état des lieux a pu être dressé lors d'un tour de table qui a permis à chacun d'exprimer son appréciation du contenu éditorial de *Bibliothèque(s)*. Des axes prioritaires ont été esquissés, tant sur le plan de la diffusion que du contenu éditorial, visant à une meilleure intégration de certaines zones géographiques isolées ou sous représentées, une meilleure prise en compte des thématiques d'actualité «chaude» débattues dans le métier et notamment celles qui sont liées à l'univers du numérique, et une considération accrue pour les acteurs du métier, leurs regard et interrogations professionnelles. *Bibliothèque(s)* se veut un carrefour d'échange d'expériences et cette vocation a été confortée par l'ensemble des participants. Une intervention de Daniel Le Goff a en outre résumé brièvement l'état de la réflexion du groupe de travail constitué autour de la réfection du site web de l'ABF. En résonance avec les nouveaux statuts de l'ABF, l'activation de ce réseau de correspondants devrait répondre à la volonté d'accroître la participation des groupes régionaux dans la conduite et la diffusion de notre revue.

Nantes 2007, Congrès du cœur et de l'esprit

Après les réactions spontanées au Congrès de Nantes livrées à chaud dans notre précédent numéro, Dominique Arot revient sur ce moment-clé de la vie de notre Association et ouvre la réflexion en prélude au Congrès de Reims 2008.

Les témoignages recueillis au fil des semaines confirment mon impression première : notre Congrès de Nantes a constitué une véritable réussite. Satisfaction d'autant plus grande qu'il nous fallait répondre au défi lancé par le remarquable éclat du Congrès parisien du centenaire. La recette est connue : beau temps, lieu propice, ville accueillante, engagement du groupe régional, participants nombreux, qualité des intervenants et des débats. Tout y était.

J'avais songé à un journal personnel (que j'ai effectivement tenu), comme une manière de prolonger le plaisir de ce congrès. Je m'en tiendrai dans ces colonnes à quelques réflexions plus générales.

> Préparatifs

Chaque groupe régional qui a organisé un congrès national le sait, c'est plus d'une année de travail continu avec les permanents nationaux qui conditionne la bonne tenue de la manifestation. De son côté, le comité scientifique avait pour Nantes remarquablement balisé cette problématique des publics et contribué à structurer les différentes tables rondes et ateliers pour que les trois journées de débats marquent une réelle progression dans les approches et la réflexion. Parallèlement, il nous a fallu conduire d'autres chantiers indispensables : demandes de subventions, accueil des invités étrangers, contacts et remplacements d'intervenants pressentis, remodelage du programme. Les permanents travaillent aussi sur l'énorme chantier des inscriptions et sur la communication. Durant les vacances de Pâques, le bureau national s'est mis au travail sur

le rapport d'orientation et les différents rapports à soumettre au vote de l'Assemblée générale. De l'avis des participants, l'organisation était (presque) parfaite. C'est le fruit de tout ce travail collectif.

> Jeudi : Pré-congrès. Rennes et ses Champs libres

On ne pouvait songer à meilleur prélude pour un colloque national consacré aux publics que ce détour rennais dans un équipement mêlant les publics de trois institutions¹ : médiathèque régionale, Musée de Bretagne et Centre de culture scientifique et technique. Lorsqu'à 13 h a retenti le signal d'ouverture, l'affluence des lecteurs et des visiteurs valait tous les discours. Il a été frappant de voir comme la technique (automates de prêt/retour, RFID) jouait un rôle déterminant dans l'usage d'un bâtiment sur plusieurs niveaux et dans la présence des bibliothécaires face aux publics. Les autres visites de bibliothèques, en particulier du SCD de Rennes-2, accentuaient encore cette approche technologique (portails, ressources électroniques).

> Première matinée (vendredi matin)

Nous découvrons la magnifique Cité des congrès de Nantes dont la qualité a beaucoup contribué à la réussite du congrès : grande salle bien adaptée aux séances plénières, salon professionnel bien situé sur le trajet des congressistes, salles pour les ateliers. C'est le moment où nous sentons que le projet conduit sur

1. Cf. dans ce numéro, « La science à travers Champs », pp. 58-60.



plusieurs mois se concrétise. Après les interventions officielles, Bernard Lahire ouvre nos débats devant un auditoire compact et attentif. Les bibliothécaires attachent du prix à entendre universitaires et représentants de la « société civile » (ceux qui ne sont pas bibliothécaires) parler des bibliothèques et de leur rapport avec la société. Bernard Lahire, tout en mettant l'accent sur le formidable instrument au service de l'éducation et de la culture que représentent les bibliothèques, tente de dissiper idées toutes faites et préjugés, quitte à manier le paradoxe. Son exposé introductif divisera l'auditoire. Son propos n'est certes pas confortable ou lénifiant, surtout lorsqu'il évoque l'hypothèse que bibliothèques et bibliothécaires, avec les meilleures intentions du monde, forment écran avec les publics. Mais c'est, en général, ce qui est attendu de ce type d'intervention liminaire : mettre des idées en mouvement, susciter le débat.

> D'autres paradoxes

Il y aura eu d'autres moments salutaires de mise à l'épreuve de nos idées toutes faites. Les exposés de Denis Merklen et



© Vincent Jacques



© Vincent Jacques

d'Elsa Zotian se sont appuyés sur des enquêtes aux frontières de la sociologie et de l'ethnologie pour évoquer l'inscription problématique des bibliothèques dans des quartiers et des générations (par exemple, les adolescents) qui ne leur sont pas spontanément acquis. Les bibliothécaires, par leur formation, par l'offre des collections qu'ils constituent, ne risquent-ils pas de s'adresser plus ou moins consciemment d'abord à ceux qui leur sont proches culturellement ; et lorsque, avec générosité et conscience des enjeux sociaux, ils tentent d'ouvrir les structures à ceux qui en sont le plus éloignés, utilisent-ils les codes et les outils qui conviennent ?

L'exposé d'Anne-Marie Bertrand traquait les mêmes paradoxes dans un style différent : à force de vouloir s'occuper (parfois maladroitement) des publics absents des bibliothèques, n'en revient-on pas à négliger les publics présents ? Anne-Marie a, par un montage subtil de citations et de « faits vrais », exploré les terrains de l'architecture, des collections, des politiques tarifaires, des horaires d'ouverture, de l'implication des usagers dans la définition et la marche des services. Les absents,

ce sont aussi les personnes âgées, les commerçants et artisans disponibles lorsque les équipements sont fermés. Les réponses concrètes aux questions ainsi posées légitimeront encore davantage le projet démocratique des bibliothèques, au-delà des seuls discours.

> Rencontres avec les élus

Nos collègues étrangers pratiquent plus volontiers que nous le lobbying auprès des élus. Ce Congrès nantais aura sans doute marqué une évolution de ce point de vue. Nous avons eu la chance de rencontrer à Rennes le maire, Edmond Hervé, et à Nantes, l'adjoint à la culture, Yannick Guin, qui nous ont tenu des propos d'une grande profondeur et d'une réelle pertinence sur la place de la culture et des bibliothèques dans la Cité. Et surtout, pour la première fois, nous placions au milieu des représentants de l'État à la tribune du Congrès, un représentant des élus pour la culture (FNCC), Florian Salazar-Martin. C'est à travers une réelle insertion dans les politiques publiques que les bibliothèques trouveront les moyens et l'efficacité de leur action, au point d'apparaître comme définitivement indispensables.

> Le Congrès dans les marges

C'est sans doute un lieu commun de dire que les échanges en marge d'un congrès, dans les couloirs et les halls, le temps d'une pause-café, au détour d'une rue de la ville d'accueil, pendant un repas, sont aussi importants que les séances elles-mêmes. Il y a les échanges formalisés : des groupes régionaux, des commissions se réunissent à la faveur d'un temps libre ou d'un repas. Certains fixent ce moment par des photographies. Il y a les échanges informels autant qu'imprévus. Des collègues se retrouvent. Les distances géographiques, les changements d'affectation, éloignent ou rapprochent. Des projets s'engagent, des idées surgissent. Ces rencontres fournissent aussi l'occasion de commenter séances plénières et ateliers.

Comme à la sortie d'un cinéma ou d'un théâtre, chacun y va de son avis. Les fumeurs, dont le directeur du livre, Benoît Yvert, se retrouvent sur le parvis. Cette année, ce sont les réactions à propos de l'intervention d'ouverture de Bernard Lahire qui alimentent les conversations. Il y a les « pour » dont je fais partie, les « contre », et ceux qui ne prennent pas de risques, ceux qui avouent être allés téléphoner à la moitié de l'intervention, ceux qui avaient déjà tout lu... Peu importe, le Congrès bat son plein, avec son pétilllement de questions, avec ses réponses incertaines et contradictoires.

> Vendredi après-midi

Après les réflexions théoriques du matin, s'engage une table ronde nourrie de chiffres : l'enquête Credoc présentée par Bruno Maresca, qui divise les bibliothécaires, une belle enquête sur la BU de Paris-VIII, les conseils avisés de Christophe Evans et une autre enquête sur la lecture publique en Seine-Saint-Denis. Christophe, en quelques mots bien sentis, nous met en garde contre les dérives de la sociologie sauvage et des enquêtes improvisées. Que et qui compte-t-on ? Quand finira-t-on de privilégier le dénombrement des emprunteurs et des prêts ? Il nous appartient, au moment même où les bibliothèques diversifient leurs services sur place et en ligne, de mieux préciser l'influence réelle d'un équipement sur son environnement et de mettre au premier plan la culture de l'évaluation.



© Vincent Jacques

> Rendez-vous institutionnels

Le début de l'après-midi du samedi était occupé par le rendez-vous toujours attendu avec ce qu'on appelait autrefois (avant décentralisation et déconcentration) les «tutelles». En complet accord avec les responsables concernés, nous avons essayé de donner un coup de jeune et un peu de liberté à cette rencontre en la centrant davantage sur le thème du Congrès et en y associant également désormais le président de la FNCC (les élus à la culture) et l'Inspection générale. Benoît Yvert, Michel Marian, Daniel Renoult et Florian Salazar-Martin se sont prêtés au jeu avec bonne volonté et humour, même si toutes les réponses n'ont pas donné entière satisfaction à la salle. Il faut espérer qu'au prochain congrès nous gagnerons encore en liberté dans ce dialogue indispensable qui, de toute façon, se poursuit tout au long de l'année.

> Avec nos amis étrangers

Chaque année l'ABF invite de nombreux collègues étrangers, en particulier les représentants des associations professionnelles. À Nantes, nous avons souhaité les intégrer davantage au déroulement du congrès. Ainsi, nous nous sommes réunis le samedi après-midi dans une des salles d'atelier à l'initiative d'Annick Guinery et de la commission internationale qu'elle anime. Ce moment a constitué l'un des moments forts du Congrès. Chaque collègue s'est présenté et nous a expliqué la situation des bibliothèques de son pays et l'activité des associations professionnelles. Nous avons eu grand plaisir à faire la connaissance de tous les collègues présents. Nous avons été très émus par le témoignage de nos amis libanais dont le pays est en proie à de graves difficultés. Annick a pu préciser nos priorités : liens avec les pays européens, en particulier ceux qui viennent d'entrer dans la communauté européenne et poursuite de la coopération nord-sud.

Encore une innovation 2007 que cette table ronde, le «rendez-vous interna-

tional», avec nos collègues d'Helsinki, Turin et Rotterdam qui, chacun dans leur style, inventent déjà cette bibliothèque ouverte à tous les publics dont nous avons esquissé ensemble les contours durant ces quatre journées (en comptant la journée rennaise). Devant une salle très attentive, Paolo Messina et Gerard Reussink se sont exprimé crânement en français. Avec l'aide des présentations sur écran et de la modératrice, Aline Girard, nous avons pu suivre l'excellente intervention de Maija Berndtson. Nouveaux services, nouvelles approches de l'architecture, redéfinition des tâches des bibliothécaires, tout est passionnant. L'expérience est concluante et à renouveler. Chaque échange avec nos collègues d'autres pays nous agrandit le cœur et l'esprit...

> D'autres initiatives intéressantes et des projets

Deux expositions, des rencontres littéraires très suivies, en particulier avec Paul Louis Rossi, ouvrent des horizons intéressants en confirmant que nous sommes bien un «métier du livre».

Dans un autre domaine, le fait de confier la modération des tables rondes à des responsables d'autres associations professionnelles constitue une pratique à poursuivre, en l'étendant à certains collègues étrangers francophones. Le salon professionnel doit voir son impact renforcé, peut-être en renonçant à la journée du dimanche. Quant aux ressources technologiques (visioconférences, circuits vidéo, etc), elles seront sans doute plus sollicitées à l'avenir. Tous sujets dont il faudra débattre entre nous.

> Quelques leçons

On peut retenir de ces journées nantaises que notre congrès n'est pas une parenthèse rituelle, mais qu'il peut devenir un peu plus chaque année un temps fort où notre Association se donne à voir, où elle s'ouvre largement sur la société, sur les autres bibliothèques du monde. On peut aussi imaginer

que le thème d'un congrès soit l'objet d'un travail préalable plus approfondi dans tous les groupes régionaux.

Au retour de Nantes, nous avons tous repris le travail avec la conviction renouvelée que notre action quotidienne est utile. Bernard Lahire l'a dit, les bibliothèques constituent «un lieu formidable». Nous sommes repartis munis de questions embarrassantes et d'exemples toniques. En effet, ces journées nantaises participent de ce mouvement profond qui vise à repenser la bibliothèque publique. Nos collègues américains, au dernier congrès de l'Ala², affirmaient vouloir passer d'une culture de la perfection professionnelle à une culture de l'échange et du partage. Cette remise en cause, cette mise en mouvement de la réflexion professionnelle ne seraient-elles pas les fruits d'un congrès réussi ? Et maintenant, rendez-vous à Reims, l'an prochain !

Dominique AROT
Président de l'ABF



2. Cf. Livres-Hebdo n° 699 du 31 août 2007.



Journée d'étude

Groupe Lorraine

La médiation scientifique

Journée d'étude ABF du 22 mai à Vandœuvre-les-Nancy

Cette journée, organisée en partenariat avec l'Association des professionnels de l'information et de la documentation (ADBS), l'Association des archivistes de France (AAF) et l'Institut national de l'information scientifique et technique (INIST-CNRS), dans ses locaux, a voulu éclairer les différents aspects de la médiation scientifique : des acteurs (chercheurs, enseignants, bibliothécaires...) aux publics (élèves, étudiants, « grand public »...), en passant par ses lieux et modalités, ses enjeux et limites.



Cette journée a été découpée en trois grands thèmes : l'implication des professionnels de la recherche dans la médiation scientifique, les frontières de la médiation scientifique et les publics et les lieux de cette médiation.

En introduction, Paul Caro, directeur de recherche honoraire au CNRS et correspondant de l'Académie des sciences, s'est livré à un bref rappel historique. L'apparition de la science moderne, dans la première moitié du XVIII^e s., s'est accompagnée de l'émergence de la vulgarisation dont Cyrano de Bergerac est un des représentants. Suite aux premiers échanges entre ceux qui produisent les connaissances et les non scientifiques, s'est très rapidement posée la question du passage d'un écrit, par nature accessible aux

seuls spécialistes, à un texte accessible à un large public. La vulgarisation scientifique, notamment les débats entre non spécialistes, va permettre l'adhésion de l'opinion publique aux idées scientifiques. C'est ainsi que l'engagement de Voltaire en faveur de Newton va déboucher sur l'acceptation par les élites françaises de la théorie de l'attraction universelle. La vulgarisation, ancrée dans la catégorie des divertissements, cherche, dès cette époque, avec une gamme de « produits » (les spectacles optiques comme la lanterne magique, les récits romanesques de science-fiction...), à séduire et à étonner un vaste public, des paysans aux bourgeois des salons. Les musées des sciences – le premier est créé par François Pilâtre de Rozier en 1781 – deviendront les

lieux privilégiés où la science se met « en spectacle ». Et si cette entreprise a du succès, c'est qu'elle s'appuie sur divers moteurs psychologiques comme la curiosité, le plaisir, qui seuls peuvent faire naître le désir d'apprendre. Aujourd'hui encore, les thèmes scientifiques et techniques diffusés par les médias grand public sont presque uniquement ceux qui, construits sur le principe des contes merveilleux ou du folklore, sont susceptibles de se mettre en récits essentiellement destinés à engendrer l'émotion tout en véhiculant un contenu informatif.

> L'implication des chercheurs dans la médiation scientifique

Le premier thème de la journée a permis d'aborder plusieurs expériences de chercheurs impliqués dans la vulgarisation scientifique. Véronique Bronner, chargée de communication INIST-CNRS, a insisté sur la participation de l'INIST à des actions CNRS de Culture scientifique et technique (CST). En premier lieu, le Festival du film de chercheur dont la prochaine édition est prévue en 2008. L'objectif de ce festival est de mieux faire comprendre aux non-spécialistes la démarche et les progrès scientifiques en invitant tous les publics, et surtout les jeunes, à visionner des images de science issues des laboratoires, mal-

heureusement peu diffusées par les grands médias.

Nicolas Beck, chargé de médiation Culture scientifique et technique à Nancy-Université, nous a, quant à lui, fait part des actions de vulgarisation menées par l'Université de Nancy en direction des adultes comme des enfants. Là encore, l'objectif est d'établir des échanges entre chercheurs et citoyens et d'initier un dialogue au moyen d'actions ciblées, organisées dans des lieux originaux, souvent avec d'autres partenaires. Les cafés scientifiques de Nancy-Université sont ainsi l'occasion de rencontres une fois par mois entre des scientifiques et un public nombreux (de 80 à 100 personnes).

> La vulgarisation scientifique : les limites...

Elles se définissent, selon Paul Caro, précisément par le langage. Le langage scientifique (au moins dans les sciences dites « dures ») comprend trois groupes différents d'informations généralement utilisés simultanément : un vocabulaire difficile et spécialisé, des formules, des symboles et des chiffres, et enfin des images obtenues par des instruments ou qui expriment des formules mathématiques. Il faut y ajouter les constantes références du discours aux travaux antérieurs. Ce langage n'est accessible qu'à des spécialistes. On dit que le travail de la vulgarisation est d'exprimer les travaux de la recherche en langage plus simple. En fait, c'est quasiment impossible sans trahir le fond, si bien que la vulgarisation consiste à construire habilement un récit à partir d'éléments inclus dans ou extrapolés à partir de textes scientifiques. C'est un exercice littéraire, aussi ancien d'ailleurs que la science elle-même, et qui utilise tous les procédés littéraires du récit héroïque ou romanesque et du conte, si bien qu'à la marge, le genre se confond avec le fantastique et la science-fiction. Mais grâce à ces procédés, la vulgarisation est un puissant moyen d'éducation

aux sciences, car elle travaille d'abord l'imaginaire du lecteur, de l'auditeur, du spectateur ou du visiteur.

> ... les publics...

L'intervention de Gaëlle Crenn, maître de conférence à l'Université Nancy 2, permettait d'illustrer ce troisième thème en présentant le rôle des musées dans la médiation scientifique. Après un rapide historique, l'intervenante s'est arrêtée sur la période allant des années 1970 à nos jours qui a vu un renouveau des musées et tout particulièrement des musées des sciences. En 1971, sont créés les écomusées ; suivent en 1979 les Centres de culture scientifique, technique et industrielle (CCSTI) dont le fer de lance est la Cité des sciences et de l'industrie, créée en 1986. Cet ensemble vise à transmettre l'esprit rationnel, améliorer la compétitivité économique de la nation, faire en sorte que la CST participe à la culture contemporaine et enfin, favoriser l'exigence d'un engagement éclairé de chacun.

Les enjeux contemporains liés à la place des musées des sciences dans la vulgarisation scientifique sont de trois ordres. La science étant de plus en plus segmentée et « immatérielle », on peut s'interroger sur sa « muséabilité ». Ensuite, pour répondre à l'inquiétude croissante de l'opinion publique concernant l'impact des nouvelles technologies sur notre environnement, les musées ont cherché à reproduire ce débat. Mais leur rôle balance entre transmission des connaissances et tentative de faire accepter la gestion des techniques. Enfin, certains musées scientifiques ont cédé aux sirènes du spectaculaire, comme le musée de Londres (Science Museum) qui a organisé des expositions en convergence avec les industries cinématographiques (par exemple sur James Bond) au détriment de la qualité scientifique.

Une enquête sur les attentes des utilisateurs de musées permet de constater que le pur désir d'apprentissage et de connaissance est peu présent, bien loin de la perception du musée comme

lieu de loisirs et de plaisir. Néanmoins, il faut tenir compte de toutes ces motivations pour que le musée, dont l'image est déjà très favorable, garde sa place dans la diffusion de la CST.

> ... et les lieux

Après les musées, Anne Weber nous a présenté un équipement original qu'elle a dirigé : le Vaisseau. Réalisation du conseil général du Bas-Rhin qui a ouvert ses portes au public le 22 février 2005, le Vaisseau est un lieu d'éveil et de découverte des sciences et techniques, à la fois éducatif et ludique. Particulièrement destiné aux enfants de 3 à 15 ans, il accueille familles, groupes scolaires, groupes de loisirs, touristes et entreprises. Ses missions : le partage et la découverte des sciences et techniques pour toutes les générations, l'ouverture sur d'autres cultures, l'action en faveur des personnes en situation de handicap et le respect de l'environnement. La devise du Vaisseau étant « Apprendre en s'amusant ! », il épaula parents et enseignants dans leur rôle éducatif et propose de nombreuses activités dans trois langues (français, allemand et anglais) : expositions interactives, expositions temporaires, jardin pédagogique, films en 3D, ateliers, animations... La qualité et l'accessibilité des animations sont garanties par la formation de haut niveau des animateurs et concepteurs (bac + 5 au minimum) et l'existence d'un groupe d'enfants testeurs. Avec ses 180 000 visiteurs, le Vaisseau est devenu le premier équipement culturel de Strasbourg et les catégories socioprofessionnelles les plus populaires sont bien représentées (35 % des usagers).

Puis, Christine Rosenbaum, conservateur à La Joie par les livres, a dressé un panorama de l'édition scientifique jeunesse¹. En 2006, sur plus de 2004 documentaires, 487 (24 %) sont du domaine Sciences et techniques,

¹. Les thèmes de cette intervention sont développés ici-même dans l'article de Christine Rosenbaum, « La science à croquer », pp. 73-75.



1

© Jean-Luc Stadler



2

© P. Digdier



4

© Claire Adam



3

© Jean-Luc Stadler

Le Vaisseau : 1. Entrée du bâtiment. 2. Animation scientifique réalisée dans le cadre de la Fête de la science. 3. Élément créé par l'équipe d'animateurs et de techniciens pour l'exposition Sport. 4. Vue intérieure du bâtiment.

juste après les Activités (37 %) et avant les Sciences humaines (22 %). Dans l'ensemble, la production se cherche après le boom du secteur au début des années 1980. L'édition scientifique et technique pour enfants se caractérise de plusieurs manières : multiplication des collections, permanence de certaines thématiques et des sujets liés à l'actualité, traductions nombreuses, co-éditions qui s'adjoignent parfois de nouveaux supports, variété des rapports texte-image. Trop peu de livres « d'auteurs » émergent d'une production inégale. La vulgarisation est une tâche difficile, car vulgariser pour les enfants, c'est non seulement transmettre une connaissance mais aussi initier à la démarche scientifique, éveiller la curiosité et procurer du rêve.

Au sein de l'offre de lieux de vulgarisation scientifique, les bibliothèques publiques ont une place importante à tenir, grâce à leur fonds en science

notamment. Geneviève Erb, bibliothécaire à la Communauté urbaine de Strasbourg pour la bibliothèque de Port Austerlitz, nous a fait part de son important travail de constitution de collections scientifiques. Cette bibliothèque de 12 000 m² doit ouvrir ses portes au premier semestre 2008 et proposer 160 000 documents. La charte des collections élaborée fixe les objectifs généraux suivants : atteindre au maximum le niveau bac + 3, ne pas concurrencer les BU, divertir, former et informer, promouvoir l'indépendance intellectuelle.

Un demi étage, soit 900 m² environ, sera alloué au secteur Sciences et loisirs. Le public y disposera de 5 500 documents scientifiques, de plusieurs dizaines d'abonnements, d'un espace d'exposition et de postes informatiques. Depuis 2004, le montage des collections est en cours. Les objectifs de constitution de ce fonds ont été

définis ainsi que les moyens nécessaires pour les atteindre et le calendrier d'acquisition. Des critères de sélection des documents ont été établis à partir des enjeux des fonds mis en avant : sortir les sciences du cadre scolaire, appréhender et comprendre le monde, promouvoir les sciences, s'inscrire dans la priorité nationale 2004, susciter des vocations scientifiques. Les critères de sélection choisis relèvent de trois ordres. Parmi les critères intellectuels, citons la volonté de : diversifier les types de documents (pour la formation, la vulgarisation, des biographies...); favoriser le pluralisme des points de vue, en confrontant ceux des scientifiques à ceux des philosophes ; éviter les contenus scientifiques non validés. Les outils de sélection sont à la fois riches et variés : revues spécialisées, sélections, livres primés, sites Internet des éditeurs et libraires...

Durant la constitution des fonds, les bibliothécaires ont dû faire face à l'offre éditoriale limitée dans certains domaines. Les titres s'épuisent très rapidement et les ouvrages de vulgarisation ne sont pas légion, comme en chimie.

À l'approche de l'ouverture de la bibliothèque, il convient désormais de réfléchir à la mise en valeur des collections qui pourra passer par le *facing*, les tables de nouveautés, des vitrines, des expositions, mais aussi l'organisation d'animations dans la salle de conférence de 80 places et le développement de partenariats avec d'autres structures.

Cette communication clôturait une journée riche en échanges. La qualité des intervenants et leur disponibilité ont contribué à nourrir la réflexion des participants quant au rôle essentiel que jouent les équipements culturels, en particulier les bibliothèques, dans la médiation scientifique.

Blaise MIJOLE
Médiathèque de Nancy



ENCYCLOPÉDIE
INFORMATIQUE
RELIGIONS
PSYCHOLOGIE
PHILOSOPHIE
SCIENCES SOCIALES
DROIT
LANGUE FRANCAISE
SCIENCES
NATURE
TECHNIQUES
MEDECINE
CUISINE
BRICOLAGE
JARDINAGE
ARTS
SPORTS
LITTERATURE
HISTOIRE

“UNE BIBLIOTHÈQUE,
C’EST LE CARREFOUR
DE TOUS LES RÊVES
DE L’HUMANITÉ”

Julien Green



> *Concepteur de Solutions*
> *Fabricant de Mobilier*

> *Bibliothèques & Médiathèques publiques*
> *Espaces publics multimédias*

> **SIÈGE SOCIAL :**

Parc d'Activité de St Porchaire
BP 54 - 81 Boulevard de Thouars
79302 Bressuire cedex
tél. : **05 49 82 10 40**
fax : 05 49 74 02 91

> **SERVICE COMMERCIAL :**

862 rue des Crais - BP 32036
71020 Mâcon cedex 9
tél. : **03 85 20 50 15**
fax : 03 85 34 71 53

> **E-MAIL :** brm-mobilier@brm-mobilier.fr

> **INTERNET :** www.brm-bibliotheques.com

brm mobilier
CONCEPTEUR DE SOLUTIONS - FABRICANT DE MOBILIER

Journée d'étude

Groupe Île-de-France

Métiers et statuts

La réforme des fonctions publiques, quels métiers pour les bibliothèques ?

Jeudi du savoir plus, 10 mai, Bibliothèque Buffon, Paris

Alors que sonne l'alarme, il était plus que jamais nécessaire de faire le point sur l'histoire de la fonction publique territoriale et le contexte des dernières réformes des statuts à l'intention de tous les professionnels. Ce Jeudi du savoir plus a suscité un fort engouement tant le sujet est, aujourd'hui, au centre des préoccupations.

À peine plus de deux mois après la promulgation de la loi relative à la fonction publique territoriale¹, le groupe Île-de-France de l'ABF a consacré un Jeudi du savoir plus à la question : « Métiers et statuts : la réforme des fonctions publiques, quels métiers pour les bibliothèques ?² » Le rôle de l'association est « d'étudier toutes les questions d'ordre scientifique, technique et administratif concernant les bibliothèques, leurs publics et leurs personnels » et de « diffuser à ses adhérents des informations concernant la profession en général, les grands projets ou les questions d'actualité³. » C'est pourquoi Dominique Arot, président de l'ABF, a souhaité, en ouverture de cette journée, que l'association soit « force de proposition face aux pouvoirs publics. »

« La dernière grande réforme des statuts du métier de bibliothécaire date de 1992 : création des corps (et cadres d'emplois) de bibliothécaire, revalorisation du corps des conservateurs des

bibliothèques et alignement sur celui des conservateurs du patrimoine, a souligné Jacques Sauteron président du GIF. Depuis, beaucoup de choses ont évolué dans le métier : la démultiplication, tout d'abord, du nombre de bibliothèques ou médiathèques territoriales sur le territoire, une forte augmentation du nombre d'étudiants et construction ou aménagement de BU, l'organisation matérielle des collections qui n'est plus seulement composée de supports... – lesquels se sont eux-mêmes démultipliés... – mais également de supports dématérialisés : Internet, bases de données numériques, développement de nouveaux services en ligne et à distance... Ce mouvement n'en est sans doute qu'à ses débuts. Dans le même temps, la médiation sociale et culturelle a vu son importance grandir atteignant des proportions jusque-là inégalées... Les bibliothèques se sont transformées, se tournant vers les services aux publics au détriment de la simple gestion mortifère de collections immuables et révérees par des gardiens du temple peu enclins à favoriser leur accès... Cette évolution a finalement été appriovisée et revendiquée par les bibliothécaires... et dans le même temps, le législateur modifie un certain nombre de dispositions. »

C'est pourquoi il a semblé important pour le GIF d'organiser cette journée sous la forme de deux tables rondes. La première, autour de cette dichotomie entre statut et métier, animée par Dominique Lahary et Jean-Pierre Zanetti, deux des négociateurs des statuts de 1992. Ils décriront les statuts dans le domaine culturel des fonctions publiques : territoriale, État, hospitalière et Ville de Paris, pour faire ensuite le point sur les principes généraux des nouveaux textes.

Quant à la seconde table ronde, elle sera consacrée à l'évolution des métiers, de la formation et ses conséquences sur l'organisation des concours en bibliothèque, avec Ariane Metzger du Centre national de la fonction publique territoriale (CNFPT) et de Christophe Pavlidès de Médiadix. Enfin, il s'agira de débattre avec le public et les intervenants.

> Historique des statuts en bibliothèques dans les fonctions publiques

Les fonctions publiques territoriale et d'État. Dominique Lahary (BDP du Val-d'Oise) et Jean-Pierre Zanetti (CFTC du Nord) dressent un historique de la fonction publique territoriale (FTP), de

1. Loi n°2007-209 du 19 février 2007, *Journal officiel* du 21 février 2007, texte intégral sur Légifrance : www.legifrance.gouv.fr

2. Journée bien pilotée par Cécile Trévian et Gabriel Lacroix.

3. La commission Statuts et formation de l'ABF est actuellement relancée par Annie Coisy, vice-présidente de l'association. Pour la contacter, voir sur le site : www.abf.asso.fr ou annie.coisy@univ-ubs.fr.

la fonction publique d'État (FPE) et des filières culturelles, par la projection d'un diaporama : « Connaître les statuts... pour mieux s'en affranchir⁴. »

Antérieurement à l'invention de la FPT, la loi du 19 octobre 1946 créait une seule fonction publique, celle de l'État. Une fonction publique de carrière avec distinction du grade et de l'emploi et recrutement par concours. La loi soustrayait les agents de la fonction publique au régime du droit commun du travail.

Le statut général du personnel communal date du 28 avril 1952 (livre IV du Code des communes). C'est un système d'emploi, carrière intercommunale, mais... sans distinction de grade et d'emploi. Paris n'est pas en France. Le statut voté par le Conseil de Paris... reproduit la FPE (loi du 31 décembre 1975).

La décentralisation. La FPT est le pendant indispensable de la décentralisation (loi du 17 juillet 1983) portant sur les droits et obligations des fonctionnaires. La loi du 26 janvier 1984 marque la naissance théorique de la FPT.

Quatre titres – I : droits et obligations ; II : FPE (État) ; III : FPT (territoriale) ; IV : FPH (hospitalière) –, comparabilité et mobilité : des corps partout, mobilité entre FP par mutation. Des organismes de gestion collective, le CNFPT, et les centres de gestion issus des syndicats de communes pour le personnel.

La formation initiale d'application (FIA – loi du 12 juillet 1984) relative à la formation des agents de la FPT précise : « La titularisation ou, le cas échéant, la nomination dans la fonction publique territoriale ainsi que l'accès à un nouveau cadre d'emploi, à un nouveau corps, à un nouvel emploi ou à

4. Celui-ci reprend une intervention de Dominique Lahary lors des journées d'étude de l'ADBDP à Marseille, du 6 au 8 novembre 2006 : « BDP et FPT : les BDP territorialisées par la fonction... publique » (<http://www.lahary.fr/pro/2006/ADBDP2006-FPT.ppt>).

un nouveau grade d'un fonctionnaire titulaire peuvent être subordonnés à l'accomplissement d'une obligation de formation dans les conditions prévues par chaque statut particulier» (Article 3).

Plusieurs modifications y seront apportées.

- La loi Galland (13 juillet 1987) : plus de corps... mais des cadres d'emplois, plus de mutation... mais des détachements ; plus de concours de recrutement... mais des concours de réserve. Facilité de recrutement de non titulaires, remplacement pour vacance d'emploi, besoin saisonnier ou occasionnel.

- Les Accords Durafour : protocole d'accord du 9 février 1990 sur la rénovation de la grille des classifications et des rémunérations des trois fonctions publiques.

On verra encore la mise en place des emplois jeunes, des contrats de droit privé devant correspondre à des fonctions nouvelles.

- Enfin la loi Hoeffel du 27 décembre 1994 : suppression des concours pour le premier niveau des catégories C, simplification de la FIA.

La loi du 19 février 2007 relative à la modernisation de la fonction publique territoriale sera décrite dans la deuxième partie par Jacques Sauteron et Ariane Metzger.

La filière culturelle territoriale. Les filières territoriales se déclinent ainsi :

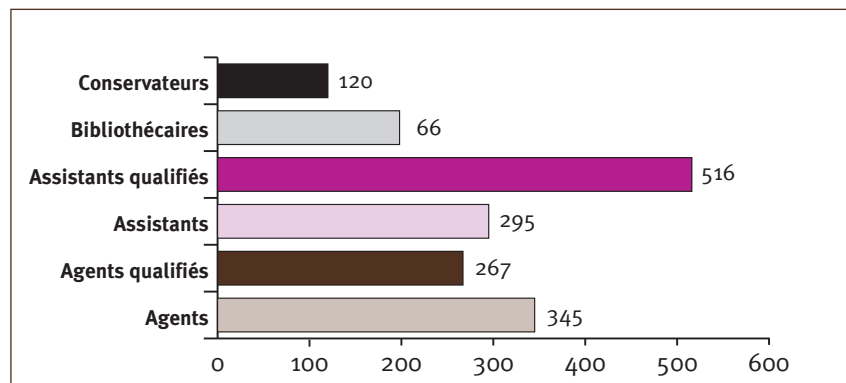
administrative, technique, culturelle, sportive, sanitaire et sociale, animation, police municipale, sapeurs pompiers. On dénombre une cinquantaine de cadres d'emplois territoriaux contre 1300 à 1700 corps d'État.

Le champ culturel se compose des bibliothèques, de la documentation, des archives, des musées, de l'archéologie et de l'enseignement artistique.

Deux réformes concomitantes : la création de la filière culturelle territoriale et de la « filière bibliothèque » de la FPE.

FPT	FPE
Décrets du 2 septembre 1991 (JO du 4 septembre)	Décrets du 9 janvier 1992 (JO du 12 janvier)
	A Conservateur général
Conservateur	A Conservateur
Bibliothécaire	A Bibliothécaire
Assistant qualifié de conservation	B Bibliothécaire adjoint spécialisé
Assistant de conservation	B Bibliothécaire adjoint
Inspecteur de magasinage	B Inspecteur de magasinage
Agent qualifié du patrimoine	C Magasinier en chef
Agent du patrimoine	C Magasinier spécialisé

Succès des assistants qualifiés et raréfaction des conservateurs comme l'indique le schéma suivant :



Enquête démographique sur les personnels des bibliothèques, ministère de la Culture / ministère de l'Éducation nationale / CNFPT, 2001.

La fonction publique hospitalière. Sophie Pujol-Marchaud, de l'hôpital Georges Pompidou à Paris, vice-présidente du groupe Île-de-France de l'ABF, résume le statut de la fonction publique hospitalière (FPH). Les « bibliothécaires » (il n'existe pas de statut culturel dans la FPH) sont affectés dans les centres documentaires des écoles, dans les bibliothèques médicales et dans les bibliothèques pour le personnel et les malades du réseau de l'Assistance publique hospitalière de Paris (AP-HP). Au sein de ce réseau, il y a 38 bibliothèques, et les professionnels sont des bibliothécaires territoriaux détachés⁵. Une loi du 23 décembre 2003 a créé le corps de techniciens supérieurs qui permet, après la réussite du concours, de travailler dans les bibliothèques d'hôpitaux. « L'avenir des bibliothécaires [dans les hôpitaux] n'est pas rose », confirme Sophie Pujol-Marchaud.

La fonction publique de la Ville de Paris (FPP). À la Ville de Paris, les fonctionnaires ont un statut spécifique, lié à la fois à la FPT et à la FPE. Quelque 1 200 personnes sont affectées dans les bibliothèques parisiennes⁶. Le recrutement est sur concours soit de ville (catégories C et B) soit d'État (pour les catégories A). Les 1 202 fonctionnaires se répartissent en différents corps comme suit⁷ :

- Cat. A : conservateur général (7), conservateur (80), bibliothécaire (50) ;
- Cat. B : bibliothécaire adjoint spécialisé et bibliothécaire adjoint (300) ;
- Cat. C : adjoint administratif des bibliothèques remplacé prochaine-

5. Cf. Sophie Marchaud, « Les bibliothèques de la santé », entretien avec Frédéric Duton, in *Bibliothèque(s)*, n° 30, déc. 2006, pp. 78-81.

6. Pour les concours voir la page suivante : www.paris.fr/portail/accueil/Portal.lut?page_id=4943&document_type_id=5&document_id=7904&portlet_id=10563

7. Source : Marie-Laure Gestin, bibliothèque Brochant, Paris.

ment par assistant des bibliothèques (440), magasinier en chef et magasinier (325).

Il est très difficile de muter à Paris : il y a actuellement trois fonctionnaires territoriaux en détachement (de catégorie A) et aucun agent de catégories B et C. Les bibliothèques de la Ville ne sont pas toutes attractives, et le personnel ne bénéficie pas d'un régime indemnitaire (pas de treizième mois). En interne, la circulation du personnel reste difficile et soumise à double autorisation (la bibliothèque actuelle et la bibliothèque susceptible d'accueillir). Jean-François Jacques, du Bureau des bibliothèques de la Ville de Paris, confirme une réorganisation en cours des bibliothèques par l'application d'une grille d'affectation des bibliothèques et la mise en place d'un référentiel de métiers de type CNFPT.

Après avoir balayé les différentes fonctions publiques⁸, il semble important de connaître les principales dispositions de la loi de modernisation, d'être informé des conséquences qu'elles entraînent sur l'organisation des concours de la filière culturelle et des formations.

> Les principes généraux des nouveaux textes

En préambule, Jacques Sauteron rappelle l'opposition de l'ABF aux statuts de la filière culturelle de 1991-1992.

Tout d'abord, la réforme de décembre 2006 concerne la catégorie C de la FPT⁹. Pour la filière culturelle, les cadres d'emplois d'agents et agents qualifiés du patrimoine sont supprimés. Ils sont remplacés par le cadre d'emplois des adjoints du

8. Cf. *Emplois publics des bibliothèques, concours et formation*, ABF, coll. « Médiathèmes », n° 1, 11^e édition. Ce livre précise bien l'architecture, les emplois de la FP. Pour les ressources humaines et métiers de la FPE, consulter le site : www.amue.fr

9. Décret 2006-1691 du 22 décembre 2006, *Journal officiel* du 29 décembre 2006.

patrimoine. La grille indiciaire a été refondue, les échelles 1 et 2 n'existent plus, les points d'indices des autres échelles ont été valorisés. Pour la fonction publique d'État, on voit la création d'un corps unique pour la catégorie C : le corps des adjoints techniques pour les personnels relevant du statut du personnel ingénieur, administratif de recherche et formation (ITRF) et le corps des adjoints administratifs pour les personnels administratifs scolaires et universitaires (ASU)¹⁰.

La loi de modernisation de la fonction publique. Ce texte comprend 73 articles, voici les principales dispositions :

- suppression des quotas d'avancement remplacés par des ratios promus/promouvables, arrêtés au niveau local après avis du comité technique paritaire ;
- modification de la limite d'âge ;
- création du droit individuel à la formation (DIF) de 20 heures, hors temps de travail, d'après une circulaire adressée au CNFPT ;
- nouvelle répartition des missions entre les institutions de la FTP : le CNFPT est recentré sur la formation. Il ne conserve que le concours de conservateur. Quant aux centres de gestion, ils organisent les concours de catégories A et B de toutes les filières au niveau régional.
- les autres dispositions sont indiquées sur le site du Centre interdépartemental de gestion de la Grande Couronne de la région Île-de-France¹¹.

Pour Jacques Sauteron, ces textes sont « le préambule d'une refondation de la fonction publique territoriale ».

Pour mieux éclairer le public, Ariane Metzger, CNFPT de la Grande Couronne Île-de-France, référent culturel et responsable des prépa-

10. Décret n° 2006-1760 du 23 décembre 2006 ; décret n° 2006-1761 du 23 décembre 2006.

11. www.cigversailles.fr

rations aux concours, projette un diaporama reprenant le document publié sur le site du CNFPT qui présente, en 18 fiches, les points clés de la loi (en 4 rubriques : contexte ; la formation tout au long de la vie ; l'emploi et les concours ; les outils ressources humaines).

Quant aux décrets d'applications qui viendront préciser la loi, ils sont prévus à l'automne prochain¹².

Devenir des concours de la filière culturelle. Selon une source de l'Insee de 2003, le métier de bibliothécaire comprend 11 000 agents titulaires ou non titulaires (catégories A et B). Ariane Metzger rappelle les différents concours organisés par le CNFPT :

- *Conservateur* : annuel. Ouvert en 2006 pour 10 postes (2 internes et 8 externes), et 24 postes (6 internes et 18 externes) en 2007 :
- *Bibliothécaire* : au niveau national, et pour l'option bibliothèques, 253 admis en 2004 sur la liste d'aptitude de 2005. Il reste 70 lauréats inscrits. C'est pourquoi le concours prévu en novembre 2007 est pour l'instant reporté en mai 2008.
- *Assistant qualifié* : tous les 2 ans au niveau national pour l'option bibliothèques, 347 admis en 2006, 567 admis en 2004.
- *Assistant* : le concours prévu en mai 2008 serait supprimé¹³ ! Selon Ariane Metzger, une réforme de la catégorie B prévoit la suppression du cadre d'emploi des assistants de conservation. C'est pourquoi le CNFPT n'assure plus la préparation et l'organisation de ce concours semble compromise.

¹². Pour suivre l'actualité lire la *Gazette des Communes* ou consulter : www.lagazettedescommunes.com

¹³. Le calendrier des concours et des examens du CNFPT mis à jour le 24 mai ne précise plus ce concours pour 2007 et 2009.



Thomas Bartholin, *Anatomia reformatata*, Leyde, 1651.

Le public a vivement réagi à ces nouvelles, et Jacques Sauteron par le biais du Conseil national de l'ABF interpellera le CNFPT. Le CNFPT maintiendra les concours jusqu'au 31 décembre 2009. Ensuite, ceux ci seront organisés, ou pas, par les centres de gestion au niveau régional.

Quelles formations pour les métiers en mutation. Médiadix, qui a fêté ses 20 ans cette année, est un centre de formation ouvert à tous les personnels de bibliothèques¹⁴. Il prépare les concours des bibliothécaires adjoints, organise des journées d'étude gratuites, des stages de perfectionnement dans le cadre de la formation continue. Pour Christophe Pavlidès, son directeur, les grandes tendances actuelles sont les suivantes :

¹⁴. Centre régional de formation aux carrières des bibliothèques d'Ile-de-France : <http://netx.u-paris10.fr/mediadix/>

- réduction des corps des bibliothèques ;
- réforme de la FIA, plus courte, tronc commun à suivre uniquement pour les A+ ;
- plus de concours pour certains corps de catégorie C (magasinier) ;
- recrutements directs en bas de l'échelle de(s) catégories C (et B ?) avec un pourcentage de jeunes gens qui bénéficieront du dispositif PACTE¹⁵ ;
- disparition du corps des inspecteurs de bibliothèques (A+).

Quant à l'évolution du métier, les bibliothécaires demandent beaucoup de formations, et les obtiennent. Il s'agit de formations généralistes demandées à la fois par les bibliothécaires universitaires et de lecture publique. Pour lui, « la formation est indispensable tout au long de sa vie professionnelle », et il ajoute qu'« il n'y a pas de cœur de métier de bibliothécaire » tout en affirmant « qu'il ne faut pas professionnaliser les concours externes de catégorie A ».

Les nombreuses questions posées ont levé des incertitudes ou généré des inquiétudes. L'ABF¹⁶, rappelle Jacques Sauteron, restera vigilante dans l'application des décrets et s'opposera à toute tentative de démantèlement de la filière culturelle ou de la remise en cause du statut de la fonction publique.

Éric HÉBERT
Groupe Île-de-France, ABF



¹⁵. Le parcours d'accès aux carrières de la FPT, FPE et FPH est un nouveau mode d'accès à la FP.

¹⁶. Lire à ce sujet dans le numéro 33, p.57, la prise de position de l'ABF : « Pour une clarification de la construction statutaire et une redéfinition des concours », et sur le site ABF : www.abf.asso.fr/breve.php3?id_breve=97

Journée d'étude

ABF Midi-Pyrénées

Internet au service du livre : quand les libraires indépendants s'organisent

Journée d'étude du 15 juin, Musée Fenaille à Rodez

Et si le temps des défis supplantait celui des inquiétudes ? Alors que les journées sur l'édition et la librairie indépendante se multiplient, les enjeux se précisent : Internet est devenu incontournable, il s'agit de s'en faire un allié et de saisir une chance de renouveler des métiers qui – sait-on jamais ? – pourraient même retrouver un sens affermi. La parole est aux optimistes.

Après une introduction de cette journée d'étude par Martine Itier, présidente du groupe ABF Midi-Pyrénées, les deux intervenants, Benoît Bougerol, président du Syndicat de la librairie française et directeur de la Maison du livre à Rodez, et François Gèze, PDG des éditions La Découverte ont présenté tour à tour leur point de vue, avant de se prêter au jeu des questions-réponses avec l'assemblée.

S'exprimant le premier sur cette question de la librairie en ligne et de l'avenir du livre à l'ère d'Internet, Benoît Bougerol présenta d'abord son parcours professionnel et la Maison du livre de Rodez¹. Pour lui, Internet n'est pas devenu un élément structurant de la vie de la librairie en France.



Internet est certes de plus en plus présent, mais ne représente pas un axe de développement fondamental pour la librairie. À titre d'exemple, il évoque les librairies qui se sont maintenues

et développées ces dernières années. Ce sont celles qui se sont agrandies, allant à l'encontre de la dématérialisation annoncée par Internet.

Le problème auquel la librairie doit aujourd'hui faire face est celui de leur localisation au cœur des villes, à l'instar de ce que vivent les salles de cinéma. Pour B. Bougerol, il est plus important de soutenir la librairie, notamment par la mise en place d'une économie régulée des loyers – souvent le deuxième poste de dépense après les salaires – que par l'accompagnement d'un développement en ligne. B. Bougerol est néanmoins sensible à l'intérêt qu'offre Internet. Malgré un contexte économique difficile créé par la concurrence des grands sites de vente en ligne, environ 60 librairies indépendantes en France utilisent ce mode de vente. Leur poids économique reste cependant faible face à des sociétés comme Amazon ou Virgin. La création d'un portail de la librairie en France pourrait être un moyen de rééquilibrer l'ensemble, car la force de la librairie indépendante, à la différence des grands groupes, repose sur sa capacité à mettre à disposition immédiate des centaines de milliers de titres. Un portail d'accès unique permettrait ainsi de mettre en valeur la richesse de ces ressources documentaires. Par ailleurs, le téléchargement et le développement futur de produits à mi-chemin entre le texte et l'animation vont sans doute fragi-

liser la librairie, mais seulement à la marge : le cœur du métier ne changera pas car son rôle de médiateur assurera la pérennité du métier de libraire.

Finalement, la fragilité de la librairie en France tient d'abord à celle du contexte économique général, sans lien direct avec Internet : si une librairie est viable, elle arrivera à suivre les évolutions liées à Internet. En revanche, si le cœur du métier (sélection, conseil) disparaît, la librairie mourra, mais sans que l'on puisse forcément incriminer Internet.

François Gèze donne alors son point de vue d'éditeur. Pour lui, l'arrivée d'Internet a eu des effets indéniables sur le rapport au livre, pour la simple raison que le temps passé sur Internet n'est plus du temps consacré au livre. Le nombre de ressources disponibles gratuitement en ligne joue également un rôle fondamental dans cette évolution. Il existe néanmoins des contreparties intéressantes : face à la faillite de la critique littéraire traditionnelle imprimée qui ne joue plus aucun rôle de prescription, Internet est devenu incontournable pour promouvoir la production éditoriale. Le rôle du libraire devient dès lors central pour le conseil aux clients. C'est ainsi que F. Gèze soutient fortement l'idée d'un portail de la librairie. Les évolutions induites par Internet amènent en tout cas les éditeurs à réfléchir sur la promotion commerciale de leur production.

1. Une présentation détaillée est disponible sur le site de la Maison du livre : <http://maisondulivre.com>

La suite de l'intervention de F. Gèze a permis de faire un point sur les évolutions apportées par le numérique dans l'édition elle-même. Deux grands modèles de développement existent à l'heure actuelle : le e-book – ou plus largement le texte numérique lisible sur différents supports, en lien avec l'encre électronique dont le développement technologique progresse très vite –, et les bibliothèques numériques constituées de bases de données, revues, livres, dont les BU sont les meilleures représentantes. C'est ainsi que La Découverte par exemple participe à la constitution du bouquet Cairn et de la librairie numérique Numilog².

Les éditions La Découverte développent également un projet éditorial pour mettre à profit les atouts du numérique : le texte intégral sera mis

2. www.cairn.info ; www.numilog.fr

en ligne au moment de la parution, en association avec un site Web proposant des documents multimédias complémentaires (vidéos, blogs, etc.) dans l'idée de dynamiser la vente du livre en librairie. Le bouleversement pour les éditeurs est dans ce cas particulièrement significatif, car ceux-ci sont amenés à se former pour utiliser ces nouvelles technologies : une culture du numérique et du Web devient nécessaire pour exercer le métier.

Pour F. Gèze, les intermédiaires (libraires et bibliothécaires) vont jouer un rôle fondamental dans cette révolution, en raison de la multiplication des ressources qui vont nécessiter tri, classement et archivage. Les acteurs du livre surmonteront les effets du saut de générations. En ce qui concerne l'édition, le cœur du métier – choisir des textes, les mettre en forme – ne changera pas, à la différence de la promotion et de la

distribution. Les changements issus d'Internet sont donc plus un aiguillon vers une adaptation nécessaire qu'un danger signifiant la disparition d'un métier. De plus, fait nouveau et particulièrement intéressant, ces changements nécessitent un niveau de collaboration étroite et inédit entre éditeurs, libraires et bibliothécaires. Le défi du numérique oblige ainsi les acteurs du livre à travailler et à réfléchir désormais ensemble.

Après une séance d'échanges avec la salle, la fin de cette journée d'études fut consacrée à une visite du magnifique Musée Fenaille³.

Sabine NAEGELEN
ABF Midi-Pyrénées



3. www.musee-fenaille.com pour une présentation détaillée.

Lorenzo Soccavo, *Gutenberg 2.0, le futur du livre*, avec une contribution de Constance Krebs, préf. Paul Soriano, M21 éditions, 172 p., ISBN : 2-916260-06-4

Au milieu du gué, l'auteur, prospectiviste de l'édition et créateur du blog *NouvelLivrActu* (www.nouvelivractu.cluster21.com) fait le point sur les « livres mutants ». La reconnaissance d'un rapport dialectique entre innovation technologique et évolution des modes de lecture – « le véritable enjeu n'est pas la survie du livre (...), c'est l'évolution des pratiques de lecture » – lui permet de dépasser les antagonismes naïfs entre nostalgiques et tenants du progrès. Avec le livre électronique, l'interactivité fait son entrée dans un domaine où régnait jusqu'ici le sens unique. L'exemple de l'application créée entre Google Books et Google Maps et une simulation sur quelques pages laissent entrevoir la nature de cette révolution : une ramification de la lecture à l'infini dans un contexte de mobilité accrue. Un point clair est fait sur les technologies des nouveaux appareils de lecture, l'e-ink, l'e-paper, l'électronique flexible et les prototypes à l'étude chez les différents constructeurs. L'impact de ces technologies sur les stratégies de la presse préfigure ce bouleversement qui trouve une justification sérieuse et opportune dans le contexte du développement durable. Tout en accordant au livre classique un sursis de plusieurs décennies, le regard réaliste adopté ici fait du livre hybride (sur le modèle du *Grand Larousse illustré* accompagné d'un stylo multimédia) un produit prometteur. La conclusion est sans appel : il faut réinventer la chaîne du livre. Un long chapitre lui est consacré où le dosage entre optimisme et pessimisme devient plus délicat. Le développement d'une population « de plus en plus conso-active, avisée et participative » demande une offre attrayante et abordable : peut-on sérieusement faire ici l'économie de la notion d'aliénation ? Avec une pertinence dont manquent bien des analystes de ladite chaîne, L. Soccavo insiste sur l'exemple paradigmatique de la révolution à l'œuvre dans l'univers musical. Son appel rejoint donc celui de J. Faucilhon (lekti-écriture.com) : fédérer des réseaux indépendants, miser sur la spécialisation et la valeur ajoutée du service. Après un simple pointage de la problématique bibliothéconomique, Constance Krebs prend le relais sur la question de la création littéraire dont la sauvegarde a été reconnue difficile. À moins qu'elle n'épouse les possibilités offertes par ces nouvelles technologies et ne renouvelle ses procédures : « remue.net draine 150 000 à 200 000 lecteurs uniques par mois, quand une revue imprimée du même ordre tire à 500 ex. »

Précis et mesuré, cet ouvrage qui sait raison garder dans un exercice difficile alimentera utilement la réflexion de tous, professionnels, simples lecteurs... et bibliophiles.



Voyage d'étude

Groupe Rhône-Alpes

Passage en Suisse

Voyage d'étude à Genève, 25 et 26 juin

La mise à l'honneur des bibliothèques de Genève à l'occasion de la célébration du Centenaire de la BPU¹ et le désir de tisser des relations transfrontalières ont attiré les bibliothécaires rhône-alpins dans la cité de Rousseau.

Ce voyage est le résultat d'un contact avec l'AGBD, Association genevoise de bibliothécaires et documentalistes, forte de 300 membres, qui souhaitait nouer des relations transfrontalières avec les bibliothécaires de la région Rhône-Alpes. Il faut remercier tout particulièrement Pierre Boillat, président de l'AGBD, par ailleurs bibliothécaire du Conservatoire et Jardin botaniques de la ville de Genève, pour son implication dans la programmation du séjour, et pour la disponibilité constante dont il a fait preuve pendant les deux jours de notre visite. La chaleur de son accueil a fortement contrasté avec les caprices d'une météo peu conforme au calendrier.

1. Cf. les comptes rendus des trois publications liées à cette célébration dans *Bibliothèque(s)*, n° 32, mai 2007, pp. 83-87.

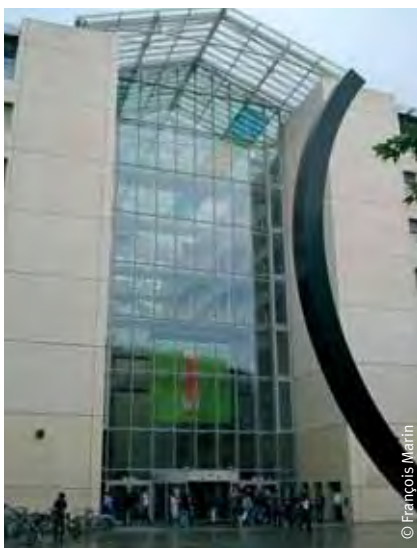
> D'Unimail à la Cité

Notre groupe comprenait une vingtaine de bibliothécaires de six départements (Ain, Isère, Loire, Rhône, Savoie, Haute-Savoie), parmi lesquels trois collègues du SCD de l'Université Lyon 2. La première journée a été consacrée à la visite des deux principales bibliothèques de Genève, la BU d'Unimail et la bibliothèque de la Cité. La bibliothèque d'Unimail est située dans le bâtiment qui abrite l'université Sciences humaines, comprenant les lettres, le droit et les sciences économiques, dont elle occupe les deux premiers étages. C'est un beau bâtiment moderne où domine le verre, organisé autour d'une « rue centrale », trait d'union entre la cité et l'université, qui offre une perspective imposante et lumineuse. Unimail s'est

construite en deux étapes : ouverture en 1992 sur 5 800 m² avec quatre partenaires, extension de 3 000 m² en 1999 avec huit partenaires.

La bibliothèque propose 1200 places assises, des cabines individuelles que l'on peut réserver sur rendez-vous, des carrels où les usagers peuvent travailler avec leurs ordinateurs personnels, de nombreux postes informatiques et de consultation de bases de données. Elle a développé deux services de références pointus, nommés Doc'info en sciences humaines et Ref'lex en droit. Doc'info est un service de références en présentiel : l'utilisateur est au centre du service et non la collection. Ce service propose l'orientation, l'aide à la recherche bibliographique, la recherche d'information, la formation des usagers, la production de guides, de fascicules et de revues. La bibliothèque d'Unimail est ouverte au public 82 heures par semaine !

La bibliothèque de la Cité est l'équipement central du réseau de lecture publique genevois, qui comprend sept bibliothèques et une médiathèque, deux discothèques et cinq bibliobus. Ouverte en 1991, elle est située au cœur de la vieille ville, grâce à une architecture astucieuse qui utilise parfaitement le relief du terrain. La qualité des matériaux et équipements utilisés pour l'aménagement intérieur, moquette, rayonnages, éclairage, contribue à donner aux différents services une ambiance feutrée propice au plaisir de la lecture. La bibliothèque de Genève a signé des conventions avec les villes de Thonon, Annemasse,



Bibliothèque Unimail.



Bibliothèque de la Cité.

Gex, Saint-Julien-en-Genevois pour permettre aux lecteurs français, qui sont nombreux à travailler à Genève, de pouvoir emprunter des documents dans son réseau. Elle a développé un plan d'acquisition des collections inspiré des théories de Bertrand Calenge.

> Emblèmes : la bibliothèque de l'Onu et la Fondation Bodmer

La deuxième journée nous a permis de découvrir deux bibliothèques emblématiques de Genève, la bibliothèque de l'Onu et la Fondation Bodmer.

Il n'était pas possible de visiter Genève en faisant l'impasse sur les organisations internationales qui sont l'emblème de cette ville depuis la fondation de la Croix-Rouge et la création de la Société des Nations en 1919 après le premier conflit mondial. Nous avons donc visité le Palais des Nations, siège de la SDN, au sein d'un ensemble de bâtiments qui regroupe désormais certaines organisations de l'Onu liées au désarmement et au développement durable, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) et le Bureau international du travail (BIT).

À l'entrée du domaine, une chaise à trois pieds rappelle symboliquement le combat de l'organisation contre les mines à fragmentation. La bibliothèque de la SDN a été créée en 1926 grâce à un don de l'Américain Rockefeller pour la construction d'une bibliothèque qui soit un «centre de recherche internationale et d'instrument d'entente entre les peuples». Ouverte au public en 1936, transmise à l'Onu en 1946, elle assure trois fonctions : centre de documentation dans les domaines du droit international, du désarmement, de la paix, de l'humanitaire et du développement durable ; archives de la SDN ; production d'activités culturelles (expositions, festivals de films, concerts, conférences). Son public comprend les fonctionnaires des Nations Unies, les diplomates des missions permanentes à Genève, les délégués aux conférences, les membres des ONG, les journalistes, chercheurs et universitaires travaillant dans les

domaines de l'humanitaire et du développement durable. Elle est actuellement dirigée par un Français, Pierre Le Loarer, qui était auparavant responsable de la bibliothèque de l'IEP à Grenoble. L'entrée et l'espace d'exposition de la bibliothèque ont été rénovés en 2005 pour lui donner un aspect moins austère et développer le libre accès.

Que dire de la Fondation Bodmer qui fut notre dernière visite, si ce n'est que c'est le plus bel émerveillement bibliophilique qu'il puisse être donné à un bibliothécaire d'éprouver. Cette fondation a été créée par Martin Bodmer, héritier d'une famille zurichoise enrichie dans le textile, qui a consacré sa vie à rassembler une bibliothèque composée de livres, de manuscrits et d'objets qui constituent une histoire de la pensée humaine². La révélation lui vient à quinze ans lorsqu'on lui offre *La Tempête* de Shakespeare illustrée par Dulac. Son premier achat personnel est un *Faust* de Goethe. Il travaille avec l'ambition de réunir les premières éditions, objets, textes, matériels, reliures dans leur surgissement, et de saisir ainsi leur pouvoir d'influencer la pensée humaine par leur apparition. En 1922, il fonde un prix littéraire et une revue de critique, *Corona*, qui existe toujours.

La fondation est abritée dans un bel hôtel particulier entouré d'un parc sur une hauteur qui domine le Lac Léman. À l'intérieur, la muséographie a été entièrement revue par l'architecte Mario Botta à qui l'on doit notamment la Maison du livre de l'image et du son à Villeurbanne. Le noir y domine, avec l'effet d'effacer le décor pour mettre en valeur le document vers lequel toute l'attention du visiteur est dirigée. Cet effet est particulièrement spectaculaire au niveau inférieur où les 340 à 350 documents exposés (sur une collection de 150 000 !) donnent au spectateur l'impression féérique d'être suspendu en l'air, grâce au contraste de l'obscurité et de l'éclairage. Quant aux documents eux-mêmes, ils donnent le vertige par leur excellence, leur force

2. Cf. note de lecture sur l'ouvrage *Fleurons de la Bodmeriana. Chroniques d'une histoire du livre*, in *Bibliothèque(s)*, n° 26/27, juin 2006, p. 110.



La Fondation Bodmer.



La bibliothèque de l'Onu, salle d'exposition.

symbolique et leur parfait état de conservation. Impossible d'en mettre certains en avant : il faudrait les citer tous ! J'ai donc choisi, pour donner une idée, un *Livre des Morts* égyptien complet et parfaitement conservé, un manuscrit de l'*Évangile selon saint-Jean*, datant du II^e s., l'évangile apocryphe de Judas, un évangélaire du X^e s. (Constantinople), le plus ancien manuscrit persan illustré, *Pantschatantra*, l'édition originale du *Cid*, des lettres de Ronsard, l'édition originale des *Essais* de Montaigne, un exemplaire des thèses de Luther (un des trois exemplaires conservés dans le monde), un manuscrit italien enluminé de la *Divine Comédie* de Dante (1378), une partition manuscrite de Mozart, la Bible de Gutenberg, une reliure à la fanfare du XVI^e siècle... Tous les bibliothécaires devraient visiter la fondation Bodmer ; ceux qui ont eu cette chance rêvent d'y retourner !

François MARIN
ABF Rhône-Alpes



Le prix du savoir

Avec *Les mathématiques pures n'existent pas !*, publié en 1981, le mathématicien Didier Nordon, alors enseignant à l'Université de Bordeaux, a entamé une réflexion sur les sciences qui pourfend « tous les purismes ». Elle s'est poursuivie depuis sans interruption, notamment dans le « Bloc-notes » que lui a confié la revue *Pour la science*, où il manie l'humour irrévérencieux.

> Science et sagesse, sœurs ennemies ?

• **Alors que la doxa contemporaine met en avant le manque de moyens pour « la recherche », se désespère devant la « fuite des cerveaux », etc., a-t-on aujourd'hui besoin de savoir davantage ?**

Didier Nordon : La question « A-t-on besoin de savoir davantage ? » ne me paraît pas déterminante, parce que le savoir ne répond pas tant à des besoins qu'à des désirs : acquérir du savoir est passionnant ; en outre, cela procure souvent un sentiment de puissance. Le savoir est un des meilleurs divertissements qui nous soit offert. Nul n'envisage d'y renoncer. Des savoirs comme les techniques de manipulation mentale ou la conception d'armes terrifiantes donnent du plaisir à ceux qui les développent. Dans ces domaines, on aurait besoin de savoir moins, mais on va sans doute continuer à savoir davantage.

Ceux qui demandent des moyens supplémentaires pour la recherche me semblent participer de la volonté de puissance. Ils ne conçoivent pas d'autre forme de savoir que celle qu'offre le savoir scientifico-industriel. La course au savoir est un élément de la guerre économique, la fuite des cerveaux est vécue comme une défaite. Pour que notre savoir puisse si aisément s'enrôler dans une guerre, c'est qu'il n'a pas les vertus humanistes qu'on lui attribue.

Notre société a emmagasiné une quantité de savoir exceptionnelle. Nous ne sommes pas plus lucides pour autant, ni mieux maîtres de notre sort. Nous ne songeons même pas à nous deman-

der ce que notre savoir nous coûte. Bien sûr, il nous aide matériellement, mais il tend à faire empirer les questions les plus angoissantes, celles qui touchent à notre rôle sur terre. Les cas de conscience posés par la médecine moderne montrent que, souvent, plus on a de savoir, plus on a d'angoisses.

Le savoir devient fallacieux lorsqu'il prétend délivrer les hommes de leurs hésitations et de leurs peurs devant la complexité contradictoire du monde, leur donner des repères assurés, leur servir de guide fiable pour l'action. Les hommes peuvent savoir beaucoup de choses, mais ils ne pourront jamais, je crois, savoir où ils en sont. La sagesse est de développer un savoir moins dispendieux, moins attiré par la domination, que celui participant



Dessin de Matyo.

à la compétition. Cependant, cette même sagesse commande de ne pas non plus compter sur ce savoir méditatif pour apporter une délivrance. Comme le savoir nous passionne et qu'il n'est donc pas question de s'en priver, tâchons d'être passionnés avec sagesse !

• **S'il n'est de savoir bénéfique sans sagesse, la notion de « partage du savoir » semble devoir entraîner celle**

du partage de la sagesse. Celle-ci peut-elle bénéficier des moyens qui aujourd'hui accélèrent la circulation des connaissances ? Requiert-elle des moyens d'un autre ordre, ou bien un accroissement du déséquilibre est-il à craindre ?

L'expression « partager le savoir », moins égalitaire qu'elle ne semble, sous-entend qu'il y a un possesseur et que celui-ci veut bien ne pas tout garder pour lui. Ainsi, la vulgarisation : les scientifiques, qui savent, expliquent à un public qui ne sait pas et, souvent, écoute passivement. Mieux vaut un savoir acquis de façon active. L'individu se construit en réélaborant ce qu'il apprend, en lui donnant personnellement du sens, et en assumant le risque des erreurs inhérentes à pareille entreprise. Un savoir auquel il n'ose pas apporter son grain de sel contribue à le faire démissionner devant « ceux qui en savent plus ».

Gagner en connaissance ne mène pas forcément à gagner en sagesse, la figure du savant fou en témoigne. Plus encore que le savoir, la sagesse passe par un cheminement personnel. Ma sagesse doit tout aux autres, mais elle ne leur doit rien. Elle leur doit tout, car aucun aspect de l'expérience humaine n'est à exclure. Elle ne leur doit rien, car aucune voie vers la sagesse ne s'offre à moi, sinon celle que je crée. Suivre des préceptes, se conformer aux enseignements d'un maître est de la servilité, pas de la sagesse. La sagesse suppose un équilibre, instable, entre acceptation et refus. Acceptation et refus du monde : l'accepter n'est pas sage, vu le mal qui y abonde ; le refuser n'est pas sage, puisqu'il est là et qu'il faut « faire avec ». Acceptation et refus de soi : ne

pas s'accepter, c'est être aigri, ce n'est pas être sage ; trop s'accepter mène à la fatuité, etc. L'équilibre à trouver est tellement personnel que je ne vois pas comment il se partagerait.

Se déconnecter des connaissances dont le monde moderne nous abreuve conduit à un isolement qui ne relève pas de la sagesse. Mais participer de la frénésie consummatrice n'en relève pas plus. Plus on reçoit d'informations, plus il faut de force pour ne pas se laisser submerger par elles. Quand une rumeur vise mon voisin, je puis faire une enquête. Quand mille rumeurs circulent sur Internet, trier le vrai du faux devient presque impossible. Tout nous incite à aller vite. Or, aujourd'hui comme hier, la sagesse demande un cheminement lent. L'omniprésence des informations n'y change pas grand-chose. La sagesse n'est pas de céder à l'énorme pression qu'elles exercent.

Cela dit, je ne suis pas un adorateur de la sagesse. Si les hommes étaient sages, le monde serait sans doute assez ennuyeux.

> L'histoire dans la raison

• **Sans pour autant pousser à « adorer » la sagesse, sur le modèle antique, que pensez-vous de la quasi absence de réflexion sur l'histoire des sciences et de l'épistémologie dans l'enseignement de la filière scientifique ?**

Pour les scientifiques « orthodoxes », la raison n'a pas d'histoire. Elle est une donnée de l'être humain. Les sciences expriment les vérités qu'elle découvre peu à peu, donc leur histoire n'a de portée qu'anecdotique. Pourquoi revenir sur ces provisoires défaillances de la raison que furent les erreurs du passé ? Enseigner des méthodes éprouvées, des techniques rôdées va plus vite, est plus efficace et plus gratifiant que s'embarrasser de recul historique.

Des sciences présentées indépendamment de tout contexte ont quel-

que chose de rassérénant. Elles ont l'air assurées en un monde où rien ne l'est. Les replacer dans une historicité risque de mener à constater que les vérités scientifiques subissent une influence de la part du milieu où elles naissent. Voilà qui ébranlerait l'universalité proclamée de la science. À une telle remise en question, les scientifiques ne sont pas tous prêts. Pourtant, elle serait une condition pour réaliser le projet de « mettre les sciences en culture ».

Une autre condition serait de réviser le statut de la preuve.

La culture est un champ où aucune preuve n'est définitive. Tout peut toujours être rediscuté par tout le monde. Même seul à le faire, j'ai le droit de dire que Stendhal ne me semble pas un grand écrivain, et je puis donner mes raisons. Si les sciences font partie de la culture, tout le monde a donc, là aussi, le droit de rediscuter tout, y compris ce qu'elles ont « démontré par $a + b$ ». Voilà qui exige d'admettre qu'une preuve scientifique, même validée, n'est pas vouée à emporter forcément une adhésion unanime : rude réévaluation !

Cependant, il y a un danger à ce que l'histoire des sciences ou l'épistémologie deviennent obligatoires : le bourrage de crâne. Des matières de plus à bachoter. Notre enseignement, comme notre société, privilégie le savoir sur la réflexion. Je crains que l'histoire des sciences ne tourne vite à la pure acquisition de connaissances, plutôt qu'à une mise en perspective des sciences. L'histoire et l'épistémologie ont donné des éléments à ma génération pour s'opposer au scientisme de ses professeurs, qui voyaient dans les sciences un absolu et s'exonéraient ainsi de leurs responsabilités sociales. Si l'histoire et l'épistémologie sont enseignées, il faudra sûrement que les jeunes générations développent des outils pour les critiquer à leur tour. Un élève ne se forme



Didier Nordon.

pas seulement avec ses professeurs. Il se forme aussi contre eux.

> Question culture

• **Les sciences doivent-elles faire partie de la culture de l'homme contemporain ?**

Les sciences sont une interprétation du monde dont l'intelligence, l'efficacité, la puissance sont évidentes. Mais aucune interprétation n'épuise le monde. Toutes ont des limites. Ainsi en va-t-il de l'interprétation scientifique. Malgré ses succès, elle n'allège pas les questions les plus angoissantes que se posent les hommes. L'inquiétude métaphysique est toujours aussi vive, la morale aussi incertaine. La vie a-t-elle un sens ? Si oui, lequel ? Le monde en a-t-il un ? Qu'advient-il de la conscience d'un individu après sa mort ? Les sciences n'en savent rien. Pas plus qu'elles ne déterminent de règles permettant de se comporter bien dans telle situation ou dans telle autre. Elles n'aident pas à dire où est le bien. Parfois, même, elles font empirer la question. Exemple : les cas de conscience posés par la médecine moderne.

La culture – mot qu'on n'ose à peine employer, tant il a pris de sens différents ! – la culture d'un homme, me semble-t-il, est un ensemble de pratiques et de croyances grâce auxquelles

les cet homme sublime les questions angoissantes que pose sa condition. Les sciences font diminuer la quantité d'inconnu qui entoure les hommes mais, en dépit de tous les efforts, beaucoup d'inconnu perdure. La culture tente d'aider les hommes à « se dépatouiller » face à cet inconnu irréductible. Les sciences fournissent des connaissances capitales. Seulement, elles ne fournissent que des connaissances ! Or, ce qui tourmente les hommes, c'est ce qu'ils ne connaissent pas et, plus encore, ce qu'ils pensent ne jamais pouvoir connaître.

Méfions-nous de l'expression « culture scientifique ». La culture ne se réduit pas à un ensemble de connaissances. Elle naît à partir du moment où l'on remet celles-ci en perspective, c'est-à-dire quand on s'interroge, au cours d'un processus sans méthode et sans réponse définitive, sur leur portée et leur valeur. Même si les connaissances sont scientifiques, leur mise en perspective ne l'est pas. Aucune interprétation du monde n'étant « la bonne », aucun corpus n'est obligatoire. Chaque homme a le droit d'affronter à sa façon les grandes questions. S'il

ne s'intéresse pas aux sciences, il a mille autres voies pour appréhender le monde. Il perd quelque chose ? Bien entendu ! Mais qui ne perd rien ? Un scientifique aussi perd quelque chose, quand il a du mal à admettre les limites de ses théories, attache une valeur exclusive à l'objectivité, manifeste une foi excessive dans l'universel, ou se croit émancipé de toute idéologie.

Propos recueillis
par Philippe LEVREAUD



Didier Nordon, *Vous reprendrez bien un peu de vérité ?* (ill. : Matyo), Belin-Pour la science, coll. « Regards », 2007, 176 p. ISBN : 978-2-84245-086-1



« Dans la réalité (...), le mot vérité a perdu le sens exigeant que lui attribue le dictionnaire. Les vérités scientifiques n'ont désormais guère plus de crédit que les informations. » La vérité subirait-elle le cycle infernal inflation-dévaluation ? Dans ce qui est devenu – vulgarisation aidant – un vaste supermarché où chacun fait ses emplettes selon les caprices de son appétit et les capacités de son estomac, le temps est-il venu où, en sciences comme en métaphysique, on peut désormais choisir les vérités qui nous conviennent ? Deux millions d'articles scientifiques publiés chaque année : le mathématicien Didier Nordon, chroniqueur à la revue *Pour la science*, a pris le parti d'en rire. Prenant le contre-pied de l'enthousiasme positif et technicien, il parcourt à rebrousse-poil leurs lieux communs en retournant mots et raisonnements, piège les grandes arrogances et les petites manigances qui ne pullulent pas moins qu'ailleurs sur le terreau de la science. « Où je pourrais vérifier ses dires, la science se défile (...). Et là où je ne peux pas vérifier, elle affirme... » (« Atmosphère, atmosphère »). Car ce n'est pas tant la science, bien sûr, que le rapport qu'entretiennent avec elle savants et demi-savants, que vise Didier Nordon. Les premiers parce que, pour être tels, ils n'en sont pas moins hommes, les seconds parce qu'il se contenterait volontiers de la confirmation de ses préjugés ; les uns et les autres se confortant dans leur trop humaine humanité. Plutôt qu'un simple plaidoyer pour le bon sens et la tête froide, il faut sans doute voir en ces historiettes l'apologie d'une certaine « écologie » de la science : « Quand ceux que le monde tient pour des spécialistes se décideront à ne faire un calcul qu'à la condition expresse de savoir montrer qu'il est fondé, nous y verrons plus clair. Dût-il ne plus nous rester, pour cela, que le pif. » (« L'art de pifométrer »).

Philippe LEVREAUD

Bibliographie :

- Également aux éditions Belin-Pour la Science :

Des cailloux dans les choses sûres (1997) ; *Deux et deux font-ils quatre ?* (1999) ; *Les obstinations d'un mathématicien* (2003) ; *Le ZYXaire des sciences* (2003).

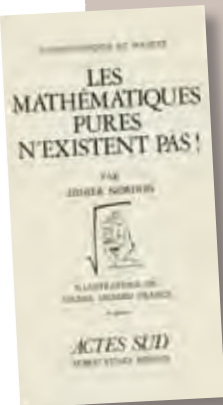
- Chez d'autres éditeurs :

Les mathématiques pures n'existent pas !, Actes Sud (1981, rééd. Augm., 1993) ; *Intelligence, passion honteuse*, Éd. du Félin (1990) ; *L'intellectuel et sa croyance*, L'Harmattan (1991) ; *Peu plausible mais vrai*, Éd. du Choix (1992) ; *L'Homme à lui-même*, correspondance avec Jacques Ellul, Éd. du Félin (1992) ; *La droite amoureuse du cercle*, Éd. Autrement, 1997 ; *L'ennui, Féconde Mélancolie*, (ss la dir. de) Éd. Autrement, coll. « Mutations » (1998) ; *Au cirque, L'Improviste* (2001) ; *À bas le savoir !*, Éd. L'Atalante (2005).

- Et dans la collection « Rataouille », aux éditions Autrement :

Le chocolat, ça craque, Les épinars, ça rouille, Les œufs, ça brouille, La soupe, ça chatouille (1997).

Un site : www.didiernordon.org



« They read in a Koolhaas »

Les bibliothèques publiques de Seattle

Aline Girard a visité pour nous la bibliothèque publique de Seattle dans le cadre de la conférence de mi-mandat de la section des bibliothèques métropolitaines de l'Ifla (ex-Intamel), qui a réuni 58 participants du 6 au 11 mai 2007 sur le thème « *The changing face of metropolitan libraries : Inventing the future, anchored in the past* ».

« *They read in a Koolhaas* » : telle est la phrase codée que l'on peut lire sur les tee-shirts en vente à la boutique de la Seattle Public Library. Car leur bibliothèque et son architecte font la fierté des habitants de Seattle, qui connaît depuis les années 1990 une explosion économique et démographique sans précédent, entraînée par les performances de sociétés géantes comme Microsoft, Boeing et Starbucks, où l'arabica coule à flots, comme les dollars, et qui investit massivement dans la culture. Musées, salles de rock et bibliothèques sont dynamisés par cette manne financière et trois monuments sont emblématiques de l'importance accordée à la culture et de la place royale faite à l'architecture : le Seattle Art Museum, dont le bâtiment de 1991 dû à Robert Venturi, la star du postmodernisme architectural, a été complété en 2007 par une aile de 10 000 m² signée Brad Cloepfil ; l'Experience Music Project de Frank Gehry inauguré en 2000, hommage à Jimi Hendrix, enfant de Seattle – le berceau du grunge avec Nirvana –, et, enfin, la bibliothèque.

> « La plus importante bibliothèque construite depuis une génération, et la plus exaltante »¹

La bibliothèque centrale de Seattle est depuis son ouverture en 2004² l'objet de toutes les attentions : celle des urbanistes et des architectes, impressionnés

par l'audace, l'esthétique et l'inscription urbaine exemplaire de l'œuvre de Rem Koolhaas et de l'agence OMA (Office of Metropolitan Architecture)³, mais aussi celle des professionnels des bibliothèques qui visitent en nombre le bâtiment (33 720 m² sur 11 étages, dont 8 publics) de la troisième bibliothèque centrale située depuis 1906 sur la même parcelle de terrain, entre la 4^e et la 5^e avenue, en plein centre ville. De l'extérieur, différents volumes empilés de guingois sur 56 m de haut et revêtus d'une carapace de verre et de métal, un bloc de diamant donnant une curieuse impression d'instabilité et de solidité ; à l'intérieur, de vastes espaces lumineux, ouverts sur la ville, mais aussi des zones closes ou labyrinthiques, en une alternance de niveaux aux styles et aux fonctions différents.

L'architecte américain Joshua Prince Ramus, associé à Rem Koolhaas sur ce programme, se plaît à dire que l'agence OMA a conçu une infrastructure et non un bâtiment et que leur approche a été de laisser les besoins décider de la forme du bâtiment⁴ et de diviser le programme en deux blocs : les éléments

3. www.oma.eu Vainqueur surprise en 1999 du concours d'architecture, Rem Koolhaas n'avait aucune grande réalisation à son actif aux États-Unis. Depuis, il a remporté le Pritzker Prize, la plus haute distinction pour un architecte. Le projet de bibliothèque centrale a été conçu par OMA en collaboration avec le cabinet de Seattle *LMN Architects*.

4. Pendant toute la phase de conception, la directrice de la bibliothèque (*city librarian*), Deborah Jacobs, a été étroitement associée au travail des architectes. La SPL est le fruit d'une collaboration exemplaire entre architectes et professionnels des bibliothèques, les seconds attendant des premiers des idées et non des modèles. « *Re-tool our thinking* » leur a-t-on demandé. Les propositions des architectes devaient, selon D. Jacobs, « prendre en compte des avenir non connus, s'adapter aux changements et concentrer les efforts sur les espaces publics. »



Vue extérieure de la Seattle Public Library de l'angle de la rue Madison et de la 4^e avenue.

et composantes programmatiques qui, selon eux, resteraient stables au fil du temps, et ceux qui commenceraient à évoluer et à changer de nature assez rapidement. Il en résulte un système de plateaux à la flexibilité compartimentée, un mélange d'espaces formels et informels, qui autorise « n'importe quelle activité n'importe où ».

Il était impératif que la future bibliothèque centrale, coque transparente en interaction avec la rue, ne fût pas seulement une icône urbaine et civique, reflet de l'ambition culturelle de Seattle et du « sens très développé de solidarité entre les riches et les pauvres » qui caractérise, selon Koolhaas, cette partie des États-Unis, mais qu'elle s'inscrivît dans la politique municipale de développement durable. Le nouveau bâtiment, de haute qualité environnementale, consomme deux fois moins d'énergie⁵ que l'ancien en étant trois fois plus grand. Le vitrage est composé de 10 000 losanges de triple épaisseur, assemblés par une armature d'acier selon le principe du plafond à caissons. La combinaison de la techni-

5. Il est à remarquer qu'à 2 937 \$ le m² (2 157 €), le coût du bâtiment est remarquablement peu élevé. À titre de comparaison, la bibliothèque centrale de San Francisco a coûté 5 164 \$ le m² (3 792 €).

1. Paul Goldberger, « High-Tech Bibliophilia », *The New Yorker*, 17 mai 2004.

2. Un supplément spécial a été publié par le *Seattle Post* le 20 mai 2004 : « Cool house : a guide to Seattle Central Library ».



© Aline Girard

Ci-dessus et en fond : Couloir menant aux salles de réunions (4^e étage).

que de la double peau de verre et d'un maillage métallique entre ses deux épaisseurs réduit chaleur et ensoleillement. Le système de treillis diagonal de l'armature en acier a, par ailleurs, été dessiné pour résister aux forces latérales provoquées par le vent ou les tremblements de terre.

La circulation de l'air a fait l'objet d'une attention toute particulière. Une technique innovante et économique a été mise en œuvre aux étages publics, la « ventilation par déplacement » : l'air neuf rafraîchi est introduit à faible vitesse au niveau du sol en quantité adaptée au taux d'occupation des espaces. L'éclairage réglé sur la luminosité extérieure réduit également la consommation d'électricité. Quant à l'acoustique, elle a été travaillée pour permettre le travail sur place, la circulation et les visites de groupes dans des espaces peu cloisonnés. Les sons frappent les creux ménagés à l'intérieur de la façade à caissons de verre, qui les absorbent et les dispersent. Une combinaison de matériaux durs et mous complète le dispositif : les revêtements des sols (bambou, bois, aluminium, résine, moquette) contribuent à amortir le bruit et les vibrations, tout en participant à l'esthétique du bâtiment. Ainsi le très beau parquet en bois sculpté au laser de l'artiste américaine Ann Hamilton (une suite de mots en relief dans onze langues différentes, foulés aux pieds par les usagers de la collection de livres en langues étrangères) ou les spectaculaires moquettes aux motifs végétaux de la styliste néerlandaise Petra Blaisse. Le jardin intérieur, dans l'atrium de la Northcliffe Foundation Living Room, est arrosé à l'eau de pluie récupérée. Il « végétalise » avec bonheur la bibliothèque et reflète les plantations de la 5^e avenue.

Les espaces intérieurs ont été conçus en vue de permettre la plus grande adaptabilité aux usages, aussi bien fonctionnels que conviviaux. Aucun pilier, aucune cloison ne divise l'espace, entièrement modulable et propre à tout aménagement et toute utilisation, grâce à son plancher technique et à son mobilier sur roulettes. Les architectes ont accordé une importance toute particulière aux couleurs, jouant sur le conscient et l'inconscient. Le jaune fluo des escalators⁶, des escaliers et des ascenseurs est le code du mouvement, du changement de niveau, la couleur devant attirer l'œil vers les circulations verticales dans un bâtiment de huit niveaux publics. Les palettes de couleurs utilisées sont très tranchées selon les niveaux : claires et neutres pour les salles de consultation et de lecture des 2^e, 3^e et 10^e étages, elles se combinent avec des sièges et moquettes très structurés et multicolores ; l'ambiance high-tech de la salle de référence oppose un sol en aluminium à un plafond noir et opte pour un mobilier noir et rouge ; l'étage des salles de réunions et de formations veut traduire l'interaction entre les individus par des formes arrondies et des parois lisses et laquées, dans un bâtiment par ailleurs tout en angles vifs, et par l'usage de la couleur rouge profond et rose, le tout donnant l'impression étrange d'être dans le « ventre de la baleine ».

Certains choix architecturaux et fonctionnels ont cependant révélé leurs limites dès l'ouverture de la bibliothèque : les ascenseurs et les escalators sont en nombre insuffisant, tout comme les sanitaires ; certaines zones étaient insuffisamment éclairées et la signalétique défailante. Les architectes ont rapidement amélioré l'éclairage, mais certaines erreurs d'appréciation restent – et resteront sans doute – sans solution.

6. L'un des escalators réserve une surprise au visiteur : au passage il est donné de voir une installation vidéo. La sculpture – puisque c'est ainsi que l'artiste, Tony Oursler, intitule son œuvre visuelle et sonore – est un ensemble de têtes parlantes, résultant de diverses projections sur des ovales. De multiples œuvres d'art ont été commandées à des artistes dans le cadre du 1% culturel (soit 900 000 \$ ou 660 000 €), complétés par 550 000 \$ (403 000 €) réunis par la Seattle Public Library Foundation.

> « Combiner contenu théorique et sophistication matérielle »⁷

Une rapide visite guidée de la bibliothèque fait découvrir les espaces les plus marquants. L'entrée supérieure de la bibliothèque, sur la 5^e avenue⁸, donne accès à la spectaculaire Northcliffe Foundation Living Room, vaste et harmonieuse, lumineuse et ouverte sur la ville, à la fois accueillante et spectaculaire, un « salon à la taille de la ville », selon Rem Koolhaas. Banque d'accueil et d'information, automates de prêt et de retour⁹, postes de consultation multifonctions, collections de fiction, DVD, journaux et revues d'information générale et de loisirs, espace pour adolescents, confortables zones de lecture, *coffee/sandwich cart* et boutique des Amis de la bibliothèque : tous les ingrédients sont réunis pour que les usagers se sentent bien, s'informent ou se distraient, s'isolent ou échangent, mais R. Koolhaas a voulu qu'ils puissent le faire dans le plus bel espace intérieur jamais conçu pour une bibliothèque.

Située deux étages plus haut, la Mixing Chamber¹⁰ surplombe en mezzanine la Living Room. Sur 1800 m², la Mixing Chamber est un « espace d'échange d'information » (*trading floor for information*¹¹), où l'utilisateur peut poser toutes questions et faire toutes recherches,

7. Rem Koolhaas, « Pacific Northwest », *The Seattle Times Magazine*, 25 avril 2004.

8. La ville de Seattle est bâtie sur des collines, les rues descendant vers la baie du Puget Sound ont l'allure des célèbres rues de San Francisco. La bibliothèque dispose de deux entrées, l'une « inférieure » sur la 4^e avenue, l'autre « supérieure » sur la 5^e avenue, ainsi que d'un parking en sous-sol.

9. Quelques automates, mais l'étage des transactions est principalement le rez-de-chaussée bas sur la 4^e avenue, où se trouvent également la bibliothèque pour enfants, les collections de livres en langues étrangères et d'ESL, ainsi que le Microsoft auditorium de 275 places.

10. La traduction de « *Mixing Chamber* » est complexe. Il faut en effet évoquer la notion de « mixage » (usagers et informations sont en contact et se croisent), mais aussi celle de « mixité » (tous les publics se mélangent).

11. Dans une interview, les architectes ont qualifié la SPL d'« entrepôt d'information » (*information warehouse*).

d'ordre général ou spécialisé¹². Les concepteurs, architectes et bibliothécaires, ont accordé une attention toute particulière à ce lieu : « À notre époque, dit Ramus, la raison pour laquelle vous vous rendez dans une bibliothèque n'est pas nécessairement parce que vous voulez un document physique, ni même parce que vous voulez avoir accès à la technologie, mais parce que vous savez que vous y trouverez une information sûre et pertinente. »

Tous les moyens sont donc ici réunis pour que le service de référence soit d'une qualité inégalable par la somme de ressources et de compétences disponibles et agissant en synergie : c'est un « *Ask a librarian* » à la fois humain et virtuel, sur site et en ligne, l'utilisateur ayant le choix de s'adresser aux bibliothécaires de permanence, d'utiliser le service de questions/réponses en ligne¹³ ou de faire ses recherches par lui-même sur le Web ou dans des bases de données. Les bibliothécaires de référence¹⁴ utilisent les imprimés et Internet à part égale ; 145 ordinateurs multifonctions, regroupés en batterie, sont mis à la disposition du public (tous utilisés en permanence). Le service de référence se veut dynamique (« proactif »), flexible et collaboratif grâce à un système de communication entre les équipes : celles qui sont face au public dans la Mixing Chamber, celles qui sont spécialisées (des experts en toutes disciplines font partie du personnel, auxquels on recourt en cas de besoin) et celles qui sont dans les rayons, en libre accès ou en magasin, disponibles pour toutes recherches dans les collections. Le système de communication sans fil Vocera¹⁵, dont tout le personnel est équipé, permet un échange oral instantané entre les

individus ou les groupes disséminés dans le bâtiment. Grâce à ce système, l'utilisateur n'a plus à se déplacer, l'information lui est (dé)livrée sous forme de réponse à une question ou par la mise à disposition d'un document transféré des rayons au bureau de référence par un monte-charge : le temps de voyage de l'information est réduit de manière spectaculaire de seize minutes à deux !

L'installation *Making visible the invisible* du vidéaste George Legrady est un geste artistique particulièrement juste en ce lieu : six écrans électroniques, situés au dessus du bureau de référence, traduisent visuellement ce que « la communauté pense et lit », par l'utilisation en temps réel des données du système d'information correspondant aux emprunts de documents. Le signifiant et le signifié y sont là presque tangibles.

Architecturale et bibliothéconomique, la « spirale à livres » de la bibliothèque de Seattle est connue des professionnels du monde entier. Située aux niveaux 6 à 9, accessible par escalator depuis la Mixing chamber, la spirale est « probablement l'élément le plus exceptionnel du bâtiment » (Ramus) et peut être une destination à elle seule. La collection de documents en accès libre¹⁶ est disposée sur une rampe continue en pente douce¹⁷, sur le modèle du parking, qui se déploie sur quatre niveaux, divisés en demi-niveaux, pour former une spirale à livres, un « système d'organisation physique adapté à la classification Dewey » selon les concepteurs. Des inscriptions au sol permettent aux usagers de se localiser : 320... 550... 840... 910... 944..., rythmant le périple et encourageant le public à butiner tout le long de la séquence de 000 à 999. Par ailleurs, le système est censé autoriser des micro-explosions ou des micro-réductions des collections, selon l'évolution des fonds.

A-t-on trouvé là la solution dont rêvent les bibliothécaires, celle qui permet des déplacements faciles dans la Dewey et une bonne utilisation des collections ? Ramus compare le processus de recherche de livres dans une bibliothèque traditionnelle à « une vallée de larmes » : classification obscure, bâtiment ne se prêtant pas à une disposition claire des collections, signalétique défailante. La spirale doit permettre aux usagers de se déplacer sans but précis dans un savoir déployé clairement, à défaut de manifester une logique évidente. Koolhaas défend le principe de la spirale : « Une étude a montré qu'environ 70% de toutes les recherches réussies dans une bibliothèque étaient le fait de personnes chanceuses qui repartaient avec des documents qu'elles n'étaient pas venues chercher initialement. Vous pouvez maintenant parcourir toute la collection sans être aiguillé vers un fief sous le contrôle d'un seul bibliothécaire. »

Notre impression est que l'objectif n'est malheureusement pas atteint, dans une bibliothèque qui par ailleurs s'approche du sans faute. Malgré son déroulement continu, la classification Dewey et son organisation du savoir gardent leur opacité aux yeux des usagers. La spirale dégage par ailleurs une profonde impression d'ennui : l'austérité du lieu y est, sans aucun doute, pour beaucoup (sur quatre niveaux, couleurs ternes, éclairage au néon, hauts rayonnages monotones...). Mais la cause essentielle ne réside-t-elle pas dans ce parcours non rythmé, sans dérivatif et presque sans fin. Songeons que sont présentés ainsi un million de documentaires, sans aucune mise en valeur des documents. Si le public évite la vallée de larmes, ne s'épuise-t-il pas dans une morne plaine ? Enfin, l'utilisateur qui a perdu le compte des étages – combien de demi-niveaux en dessous ou au dessus ? – se demande où trouver la cote 610 par rapport à la cote 150 qui lui fait face : la combinaison des séquences chiffrées de la classification et des nombreux niveaux imbriqués l'aura désagréablement désorienté. D'autre part, la circulation verticale entre les niveaux, totalement défailante, ajoute à la confusion : les escalators permettent

12. Il existe, par ailleurs, quatre bureaux d'information spécialisés : histoire locale, généalogie, musique et arts, informations pour les entreprises et les associations.

13. Utilisant Question Point d'OCLC, le service est disponible 24/24 h et 7/7j, le temps de réponse variant entre quelques minutes et deux jours ouvrés, délai maximum.

14. 50 bibliothécaires sont dits « de référence », sur un effectif total de 357 personnes de tous statuts et métiers. 180 personnes sont assignées au service public.

15. www.vocera.com

16. 75% des livres de non fiction – livres et périodiques – et les documents non livres (à l'exception des DVD, voisins de la fiction) sont présentés dans la spirale. 25% des livres sont entreposés dans des magasins. La collection de la bibliothèque centrale s'élève aujourd'hui à 1 million de documents pour une capacité de stockage de 1,45 M.

17. La pente de 2% permet à tous les usagers, y compris les personnes à mobilité réduite, de se déplacer facilement dans la rampe.



1. The Northcliffe Foundation Living room (rez-de-chaussée 5^e avenue) : les ordinateurs d'accès immédiat à droite de l'entrée de la bibliothèque.

2. The Northcliffe Foundation Living room.

3. Salle de consultation des cartes et plans (9^e étage).



> « Libraries for all »

La bibliothèque centrale n'est pas la seule réalisation récente à l'actif de la Ville de Seattle. Elle est, en effet, inscrite dans un ambitieux plan de développement de la lecture publique « *Libraries for all* », qui, à côté de la construction d'une nouvelle centrale, a permis l'édification ou la rénovation de 26 annexes.

C'est la cohérence et les objectifs culturels et socio-économiques du projet qui ont emporté en 1998 l'adhésion des élus et des citoyens et permis de dégager sur le budget municipal la somme de 196,8 millions de \$ (143,5 M€) pour les travaux de construction et d'aménagement. Un complément de financement a dû être recherché pour le renouvellement et l'extension du mobilier, des collections et des technologies (parc informatique, système d'information, RFID, automatisation, etc.) et c'est, comme il se doit aux États-Unis, par le biais de la collecte de fonds que 83 M US\$ (60,8 M€) complémentaires ont été apportés. Au jeu du *fundraising*, la bibliothèque a été en forte concurrence avec d'autres institutions et projets dans cette ville de Seattle au dynamisme culturel impressionnant. Depuis dix ans, la directrice de la bibliothèque¹⁸ et la Seattle Public Library Foundation se sont livrées avec acharnement et succès

18. Et par son intermédiaire, le « *board of trustees* » qui est le conseil d'administration de la bibliothèque. À Seattle, il est composé de cinq membres nommés par le maire et confirmés par le conseil municipal, cinq citoyens bénévoles qui consacrent un temps partiel à la définition de la politique et à la gestion de la bibliothèque. C'est au « *board of trustees* » que la directrice de la bibliothèque rend des comptes et non au maire.

à l'exercice. « Les amateurs de livres ne sont pas nécessairement de bons collecteurs de fonds », plaisante Deborah Jacobs. La SPL Foundation, en ciblant les citoyens sensibles à l'importance des bibliothèques dans la vie de la cité et en s'appuyant sur une campagne de communication « à l'américaine », a pourtant réussi à intéresser au projet 22 000 donateurs qui, par dons de 5 \$ à 3,5 M\$, ont apporté 43 M\$ au plan de développement de la lecture publique, les 40 autres millions de complément de financement ayant été donnés par la seule société Microsoft¹⁹.

Les bibliothèques de quartier sont à la hauteur de la bibliothèque centrale : bien situées, neuves ou rénovées, avec des collections attractives, des services nombreux et des programmes diversifiés. Chaque annexe est adaptée à son environnement, afin que les habitants du quartier, personnes âgées, enfants ou adolescents, « *old Americans* » ou immigrants fraîchement arrivés, « se reconnaissent » dans les lieux et les collections. Les dirigeants de la bibliothèque ont choisi avec soin la localisation des nouvelles annexes et le choix des implantations s'est fait en résistant aux pressions diverses.

19. La plupart des bibliothèques publiques américaines lève des fonds privés pour financer des programmes, services ou installations, en complément du financement public et non en remplacement de celui-ci. D'exceptionnels donateurs, comme Andrew Carnegie, ont changé le visage de la lecture publique. C'est d'ailleurs A. Carnegie qui au début du XX^e siècle offrit à la ville de Seattle une bibliothèque centrale et huit annexes. La SPL Foundation continue activement à collecter des fonds pour aider à développer un « *world-class library system* », augmenter les collections et proposer des activités aux enfants et adolescents. Les donateurs sont récompensés de leur générosité par une citation sur un « *wall of fame* », les plus prodiges ayant droit à une visibilité proportionnelle à la largesse du don : Microsoft Auditorium ; Starbucks Teen Center ; Charles Simonyi Mixing chamber (milliardaire pionnier de l'informatique) ou Betty Jane Narver Reading Room (ancienne présidente du SPL Board of Trustees). La générosité américaine est rarement anonyme : la recherche permanente de la reconnaissance de la « communauté » s'accompagne traditionnellement de l'affichage de l'apport de l'individu, que celui-ci soit financier ou social. La bibliothèque publique de Seattle déroule, par des mentions sur les murs, le site Web, lors des annonces d'événements ou autres, le catalogue de la contribution financière privée. Cela est dérangeant, même si le principe commence à avoir de ce côté-ci de l'Atlantique d'ardents défenseurs.

L'ensemble du réseau est équipé de 2 400 ordinateurs publics et d'automates Tech Logic. L'intégralité des collections est identifiée par RFID. 80 % des transactions (au total, 1 400 en moyenne à l'heure), sont effectuées en self-service. Les documents peuvent être empruntés et retournés n'importe où, le tri des documents en circulation, entièrement robotisé, ayant lieu à la bibliothèque centrale. La moitié des transactions a lieu pendant la période de fermeture de la bibliothèque, en particulier la réservation et la demande de mise à disposition de documents dans la bibliothèque choisie. Le système est très performant : les documents réservés attendent d'être retirés dans une zone prévue à cet effet dans chaque biblio-



Chinatown branch dans l'International district. *Wellspring* (La source), œuvre murale de Rene Yung : 120 tasses à thé.

thèque : en accès libre, classés par ordre alphabétique de nom d'emprunteur, prénom et numéro de carte, les documents réservés peuvent être consultés avant emprunt et empruntés très rapidement à l'aide des automates. Le temps consacré par l'utilisateur aux diverses phases de la transaction, à domicile ou à la bibliothèque, est ainsi considérablement réduit.

20. Si l'opinion du grand public a été dans un premier temps mitigée, les critiques d'architecture ont dans leur ensemble été convaincus par le bâtiment. Paul Goldberger, a écrit que la bibliothèque était « la plus importante bibliothèque construite depuis une génération, et la plus exaltante ». Elle a reçu un « *Platinum Award* » de l'American Council of Engineering Companies pour l'originalité de sa conception structurelle, ainsi que le « *2005 national AIA Honor Award for Architecture* ». Des critiques se sont cependant récemment élevées, comme celle de Lawrence Cheek, critique architectural au *Seattle Post-Intelligencer* qui, revisitant le bâtiment en 2007, le trouve finalement « confus, impersonnel, inconfortable » et « peu fonctionnel » : il conclut en affirmant que les louanges reçues à son ouverture étaient « une erreur ». http://seattlepi.nwsource.com/ae/309029_architecture27.html?source=myspi

Les bibliothèques publiques de Seattle sont entrées dans le XXI^e s. de manière aussi spectaculaire que dans le XX^e s. : programme ambitieux, investissements massifs, générosité citoyenne. Elles répondent parfaitement aux besoins et usages de la population et ont l'intention d'évoluer rapidement dès que nécessaire. Bien que le bâtiment reçoive aujourd'hui quelques critiques²⁰, la bibliothèque centrale, vaisseau amiral du système de lecture publique de Seattle, est pour longtemps la plus belle bibliothèque jamais construite, prouesse d'architectes et d'ingénieurs inspirés. Les bibliothèques sont sans conteste le « troisième lieu » dans le quotidien des habitants, complémentaire du domicile et du lieu de travail : libres d'accès, neutres, égalitaires, sans ségrégation, confortables, sociales et conviviales, comme il se doit, mais surtout de plus en plus indispensables dans une société aux compartiments socioculturels de moins en moins étanches et face à d'immenses connaissances livrées en vrac, qui menacent autant qu'elles enrichissent.



Spirale à livres (929 = Généalogie) (9^e étage).

« Il n'y a pas sur terre de meilleur creuset pour la démocratie que la bibliothèque, cette république des lettres, où ni le rang, ni la position, ni la richesse ne reçoit la plus légère considération. »

Andrew Carnegie²¹

Aline GIRARD
Directrice du département de la
coopération
BnF



21. Citation d'Andrew Carnegie, qui accueille les visiteurs à l'entrée de l'étage de l'administration de la Seattle Public Library.

SEATTLE ET SES BIBLIOTHÈQUES EN QUELQUES CHIFFRES

Population : 578 000 habitants (3,8 M pour l'agglomération, la 13^e des États-Unis)

	1997	2006
Composition du réseau	1 centrale / 22 annexes	1 centrale / 26 annexes
Personnel	558 agents (409 ETP)	699 agents (538 ETP) Dont 357 à la centrale
Budget de fonctionnement	25,07 M US\$, soit 18,38 M € (personnel inclus)	43,14 M US\$, soit 31,5 M € (personnel inclus)
Circulation	5,34 M de prêts Dont 4,1 M de prêts de livres	8,66 M de prêts Dont 4,8 M de prêts de livres
Collections		2,27 M de documents (tous supports)
Inscrits	NC	NC
Visites sur site	NC	10,9 M
Connexions au catalogue	–	11,6 M
Demandes d'informations sur site et à distance (reference questions)	1,46 M	1,08 M
Activités pour adultes et adolescents	34 700 participants à 2 089 activités et animations	35 000 participants à 2 100 activités et animations
Activités pour enfants	63 800 participants à 2 537 activités et animations	85 000 participants) à 3 442 activités et animations

Verger aux pommes...

Au verger de l'édition scientifique, Sophie Banquart nomadise avec talent, faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Si le vers est dans le fruit et nourrit bien des oiseaux de mauvais augure¹, l'arbre de la connaissance semble prospère et résistant : le Pommier croît et multiplie. Portrait d'une artiste de l'édition raisonnée.



Sophie Banquart, les éditions du Pommier.

Au téléphone, la voix est chaleureuse, l'élocution précise, l'enthousiasme souriant et calme. Même si l'on n'a pas eu le plaisir de rencontrer Sophie Banquart auparavant, on sait au bout de quelques minutes que ramage et plumage de cette maison d'édition seront en accord. Dans la discussion, deux termes reviennent, séduction et sérieux.

> Germination, pépins et transplantation...

En ce milieu d'année 2007, les éditions du Pommier sont entrées dans une nouvelle phase de leur histoire. Nées comme département des éditions Stock/Fayard le 1^{er} septembre 1998, elles sont restées au sein de Fayard jusqu'en janvier 2001. Si Sophie Banquart insiste sur l'opportunité qu'a représentée cette situation de départ pour naître et se lancer, elle survole avec élégance une fin de cohabitation due à des divergences sur la notion de rentabilité... La suite, c'est le soutien d'un groupe d'auteurs qui lui a permis

1. Voir Véronique Heurtematte, « L'édition scientifique dans les tranchées », *Livres Hebdo*, n°659, 29 sept. 2006., pp. 122-123 : « Tout le monde n'est pas aussi pessimiste que François Cohen, responsable éditorial chez Hachette Éducation, pour qui " l'édition scientifique va très mal, c'est un secteur en train de dépérir. " Mais chacun reconnaît que la saison 2005-2006 aura été médiocre, dans la continuité d'une lente dégradation qui touche le secteur depuis cinq ans. »

de faire vivre une maison indépendante entre janvier 2001 et mars 2007. Une période exaltante mais sûrement assez épuisante puisqu'en même temps que la création d'un catalogue, il fallait assumer toutes les tâches en particulier budget et comptabilité ! Sophie Banquart a donc choisi de continuer son chemin en s'adossant à Belin, « des gens qui nous ressemblent » et partagent les mêmes valeurs. Une opportunité pour se recentrer sur le cœur de son métier d'éditrice. Elle semble abandonner avec un petit pincement son ancien distributeur, Harmonia Mundi (« un distributeur qui aime la librairie ») mais elle tient des propos très optimistes sur la passion et les qualités de Belin dans ce secteur d'activités également.

> L'art de cultiver les pommes

Le Pommier, c'est avant tout l'histoire d'une femme, celle de Sophie Banquart. Dans une première vie d'éditrice, chez Bordas, Flammarion – où elle participe à la création de Domino et édite le *Trésor de la science* –, elle rencontre des savants, des scientifiques et un grand philosophe, Michel Serres. Celui-ci est un acteur important de l'histoire et de la vie du Pommier, avec pas moins de treize titres au catalogue comme auteur ou co-auteur.

Mais, au-delà de cette grande figure, on sent bien que Sophie Banquart est fascinée par la méthode scientifique, dont elle apprécie « la modestie constructrice et évolutive », au fond toujours sur le point d'être renversée. Car, dans le monde des sciences, « une hypothèse est posée, une expérience la valide, la renforce, une autre dit le contraire. » Elle n'est pas indifférente à la rigueur – ce qui n'exclut pas l'enthousiasme – et s'appuie souvent sur un sens esthétique très fort. Quoi de plus

beau qu'un théorème enfin démontré, une expérience qui marche ?

> La méthode de la jardinière

Les auteurs des ouvrages sont tous des spécialistes. « Ceux qui sont dans l'action peuvent prendre le risque de métaphores », et proposer ces images nécessaires à la vulgarisation mais évidemment approximatives. C'est aussi une garantie de l'actualité du sujet, de l'état du débat qui l'entoure, des incertitudes qui le cernent. Seuls ceux qui sont au cœur de la recherche peuvent dire : « On ne sait pas. » Et chacun de rester dans son domaine ! « Être scientifique dans son métier ; pour les autres domaines, être un citoyen comme les autres. Il faut éviter le piège de prétendre tout savoir sur tout. »

En revanche, aux manettes éditoriales, des littéraires uniquement, représentants du public, avides et ignorants (*sic*). Accompagnant pas à pas l'accouchement de chaque opus, ils peuvent dire « on n'y comprend rien », permettant (parfois avec quelques grincements de dents de la part des auteurs) que l'ouvrage soit *audible* par le *vulgus lectorum* !

> Le pommier et ses branches...

Si l'on regarde le sommaire du catalogue des éditions du Pommier, on ne s'étonnera pas d'apprendre que l'éditrice est architecte de profession. Car c'est bien une maison avec ses fondations, les collections de vulgarisation (*Petites pommes, Quatre à quatre* – avec ses quatre niveaux d'accès pour un sujet) et ses titres de référence (*Sur les traces du vivant* ou *Le livre de la médecine*), ses pièces utiles (*Graines de sciences* pour accompagner

les enseignements) et enfin ses espaces à vivre avec les collections d'essais, de manifestes, la collection de Michel Serres le *Grand récit*, à élaborer une vision du monde. Pour continuer de filer la métaphore architecturale, le plan est évolutif, avec de nouvelles collections comme *Mélétè*, du nom de la muse de l'exigence. Placée sous la responsabilité intellectuelle du philosophe Jean-Michel Besnier, elle est un bon exemple de l'envie de Sophie Banquart « d'aller vers des endroits incertains » afin d'outrepasser les frontières entre sciences dures et humaines. Cette délégation de la responsabilité éditoriale est une nouveauté pour l'éditrice, sans doute permise par une assurance nouvelle qui lui permet de tenter d'explorer des terres qu'elle dit maîtriser moins bien (l'économie par exemple).

Le catalogue s'enrichit d'environ 50 titres par an. En juin 2007, il en contient 282. Depuis la création, seuls sept titres épuisés n'ont pas été réimprimés.

Le département jeunesse – une trentaine de titres – n'était pas prévu au départ. C'est d'une ambiguïté sur les publics auxquels étaient destinés les titres de la collection de poche, *Les petites pommes du savoir*, que sont nés les ouvrages pour les enfants. En effet, le nom avait laissé supposer aux libraires et bibliothécaires déconfits

Une recette facile et une pensée livrées par Sophie Banquart au cours de l'entretien :

- La recette : pour valoriser la collection des petites pommes dont le format n'est guère adapté à nos rangements sur étagères, une bibliothécaire les a placées dans un panier : succès immédiat !
- La phrase à méditer : « La vérité est dans la nature, pas dans l'homme... » Chers collègues, à vos écritures...



que « petites » désignaient le public et non la notion de réponses brèves ! Ainsi sont nées les *Minipommes* et les titres de romans et d'albums à objectifs scientifiques élaborés pour le jeune public. Concernant les ouvrages pour les jeunes – pas avant 6 ans et plutôt 9 ans pour les documentaires –, Sophie Banquart insiste sur la notion de médiation, celle de l'enseignant, du bibliothécaire ou du parent. Il est vrai que les thèmes scientifiques « purs » ont un peu de mal à trouver « naturellement » leur jeune public...

> Production variée sur terreau commun

Petites pommes ou grosses pommes (les tirages vont pour les réimpressions de 2 000 à 18 000 ex. pour Michel Serres), livres de base ou de réflexion, l'engrais qui les fait pousser est le même : vulgariser, partager le savoir, rendre les sciences accessibles et séduisantes.

Si nécessaire, les livres donnent une vision des batailles en cours – car le monde scientifique en connaît de rudes –, permettant ainsi à chacun de se faire son opinion. Ces orientations, elle les partage avec un ensemble de confrères rassemblés dans un groupe (différent des éditeurs universitaires) au sein du SNE – Vuibert, Dunod, Seuil, Flammarion... même si Sophie Banquart insiste sur la singularité de sa maison plus *grand public*, avec un catalogue moins « disparate » volontiers axé sur les sciences dures. Ces éditeurs sont conscients que libraires, bibliothécaires et critiques sont plus motivés professionnellement par la littérature

et les sciences humaines. Pour rapprocher publics et sciences dures (et évidemment mieux faire connaître leurs ouvrages), Le Pommier et ses confrères sont tout disposés à envisager des échanges d'information mais aussi des expérimentations communes autour des sciences. À bon entendeur...

> Pommes à la criée

Sophie Banquart se rend régulièrement à des invitations de bibliothécaires lors de manifestations diverses mais déplore le peu de connaissance que nous aurions de ses productions. Elle est également consciente qu'en recrutant ses auteurs parmi des chercheurs en activité pour écrire les ouvrages, il sera plus difficile de leur demander de se déplacer pour des initiatives comme celles que nous organisons dans et autour de nos médiathèques, salons, rencontres, ateliers. Même si elle insiste sur leur volonté de partager savoirs, questionnements et enthousiasme avec le public.

Un encouragement à faire la démarche néanmoins...

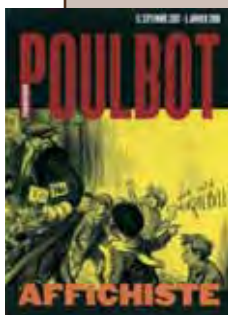
Florence SCHREIBER



Éditions Le Pommier
239, rue Saint-Jacques 75005 Paris
Tél : 01 53 10 24 60
Fax : 01 53 10 24 67
www.editions-lepommier.fr

LES BIBLIOTHÈQUES EXPOSENT

Cette rubrique signale régulièrement les expositions proposées en bibliothèques, prochaines et en cours, sur tous sujets et tous types de documents. Merci d'envoyer vos informations 3 mois au moins avant leur inauguration à Nicole Picot : npicot@abf.asso.fr
N'oubliez pas non plus d'envoyer vos catalogues et publications associées à ces expositions à la rédaction pour notre rubrique « Les bibliothèques éditent » dans « Notes de lecture ».



06 : Nice, Bib. L. Nucéra, « Michel Bobbot, l'entourage d'un poète... » (08/10-04/11). – **10** : Saint-André-les-Vergers, BM, « Exposition de l'artiste peintre Pascal Guidez autour de la thématique de l'arbre » (13/11-30/11) ; « Exposition de poteries et de tableaux de Annie Durand, artiste auboise » (04/12-22/12). – **13** : Marseille, BM G. Deferre, « Parcours de vi(l)les. Quartiers de l'arrière port... » (15/09-31/10) ; « Cap sur Madagascar, La Réunion et Maurice » (10/11-22/12). – **17** : La Rochelle, Méd. M. Crépeau, « L'art de la fortification du XVI^e au XIX^e s. » (07/09-07/11). – **18** : Bourges, Méd., « Décors des films d'animation en volume » (18/09-27/10).

– **21** : Dijon, Bib. Mansart, « À la recherche du noir : au cœur des livres » (15/09-24/11) ; Bib. Étude centre-ville, « Couleurs du goût – la couleur dans le livre de cuisine depuis le XIX^e siècle » (15/09-24/11). – **25** : Besançon, Méd. P. Bayle, « Le jour où France Info, 1987-2007, 20 ans d'actualités » (18/09-13/10) ; Seloncourt, Bib. A. Bonane, « Les Indes » (29/09-21/10). – **31** : Toulouse, Bib. d'adultes et du patrimoine, « La Chine dans un miroir » (15/09-27/10) ; Bib. Saint-Cyprien, « Toulouse, un siècle de présence des Sud » (25/09-20/10) ; Méd. J. Cabanis, « Le CNRS aux pôles » (25/09-20/10) ; « Les silhouettes de Tapani » (11/10-21/10). – **33** : Bordeaux, Bib. Bacalan, « Sur les docks » (02/10-27/10) ; Bib. Bastide, « L'île, une histoire de tous les jours » (02/10-20/10) ; Bib. Capucins, « Drôle de Kâ » (06/10-20/10) ; « Le rugby c'est facile » (23/10-17/11). – **34** : Montpellier, Faculté de théologie protestante, « Histoire et richesse de la bibliothèque de la faculté de théologie protestante de Montauban » (02/10-31/10), *C. – **38** : Grenoble, Bib. K. Yacine/Artothèque, « Espaces de silence, Photographies d'Odette Ancion » (14/09-03/11) ; Bib. Alliance, « Les unes de l'Équipe » (01/10-31/10). – **39** : Dôle, Méd. Hôtel-dieu, « Le livre dans la peau. Trésors des relieurs, 1800-1850 » (15/09-21/10). – **41** : Blois, Bib. Abbé Grégoire, « Quand le crayon attaque ! Images satiriques et opinion publique en France, 1814-1918 », C (21/09-10/11). – **45** : Orléans, Méd., « La Cathédrale d'Orléans » (20/10-10/11). – **49** : Angers, Bib. Toussaint, « Peintures de Christophe Altayrac, artiste angevin... » (23/10-13/11) ; « Gaspard de la nuit, un coup de cœur littéraire de David d'Angers » (11/09-20/10) ; « Exposition et rencontre autour des dessins de Dav... » (15/11-08/12) ; Bib. Toussaint, « Blanc et... rencontre avec l'art contemporain » (23/10-17/11) ; Bib. Lac du Maine, « Quand le pouce fait son cinéma » (06/11-22/12) ; Bib. Montplaisir, « Photographies de Julie Bardoux accompagnées de textes de Mongia Sassi » (02/10-27/10) ; Bib. La Fayette, « À la rencontre des ours. Boucle d'or et les trois ours »* (27/11-15/12). – **51** : Châlons-en-Champagne, Bib. D. Diderot, « Les insectes et les plantes de Champagne méridionale » (02/10-31/10) ; Bib. G. Pampidou, « Mémoires de vi(l)le : la Rive Gauche » (13/09-17/11) ; « Une ville, une œuvre : Roland Irolla à l'honneur » (02/10-01/12) ; « 1807-2007, Le cadastre a 200 ans » (12/10-25/10) ; Reims, Bib. Carnégie, « Les corps du roi : figures d'Ubu à Reims et ailleurs », C (28/08-17/11) ; Méd. Jean Falala, « La passion Larry » (21/09-25/10) ; « Ubu roi par Daniel Casanave » (21/09-25/10) ; « La femme dans tous ses états » (23/10-24/11) ; « Noël et autres fêtes d'hiver » (27/11-22/12) ; « Jean de la Fontaine » (16/10-24/11) ; « Oranges » (04/12-22/12). – **52** : Bourbonne-les-bains, Méd., « Expositions de peintures fantasy » (06/12-01/03/08) ; Saint-Dizier, Méd. Romain Rolland, « Photos animalières de l'APFAN » (12/10-27/11). – **54** : Nancy, BM., « Le fonds Le Monnier » (15/09-06/01/08) ; « À livres couverts » (20/10-06/01/08) ; « Livres en fer forgé » (02/10-10/11). – **57** : Thionville, Espace In Vitro, « Autres Rives/Autres Livres d'Enfants » (19/09-28/10). – **59** : Lille, Méd. des Moulins, « Les origi-



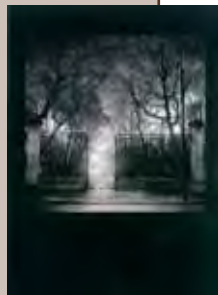
nes de l'Observatoire de Lille » (08/09-29/09) ; Marcq-en-Barœul, Méd. La Corderie., « Hervé Maupin rend hommage aux peintres de carène » (03/10-27/10) ; « Van der Meersch » (04/12-29/12) ; Roubaix, Méd., « Maxence Van der Meersch » (15/09-06/01/08) ; Wattrelos, BM, « Gourmand de science » (04/10-24/10) ; « Vaudou » (08/11-28/11). – **63** : Clermont-Ferrand, Bib. des sciences et techniques, Cézéaux, « Pourquoi les mathématiques ? » (01/10-02/11). – **67** : Cronenbourg, BMS, « Peinture, photographie, sculpture, vidéo, un choix d'œuvres de la collection du FRAC Alsace » (03/10-28/01/08) ; BMS Centre ville, « Les oiseaux pour fenêtres. Estampes » (06/10-27/10) ; BMS Sud, « À travers le paysage. Photos, peintures, sculptures » (09/10-31/10) ; BMS Robertsau, « Les Sâmes, peuple du Grand Nord européen » (09/10-20/10) ; Strasbourg, BNU, « Jean Sturm (1507-1589), quand l'humanisme fait école »*C (11/10-01/12) ; BM Meinau, « Découvrir le Manga, 90 ans de littérature illustrée » (02/10-20/10). – **69** : Beaujeu, BM, « Autrefois Beaujeu » (19/10-4/01/08) ; Cailloux-sur-Fontaine, BM, « Papier en folie » (18/10-22/11) ; Feyzin, BM, « Haïku, sushi et manga » (27/09-30/10) ; Fleurieux-sur-l'Arbresle, Méd., « La vigne et le vin » (01/10-30/11) ; Gleizé, BM, « Vignes et vins » (01/10-31/10) ; La Chapelle-sur-Coise, BM, « Pomme de reinette et pomme d'api » (10/10-10/11) ; Larajasse, BM, « La migration des oiseaux » (14/11-15/12) ; Le Perréon, BM, « Le roman policier » (01/10-30/11) ; Lyon, Bib. Part-Dieu, « Humain, trop humain, Valérie Belin, Laurent Sfar » (15/09-5/01/08) ; « Érudition et sociabilité, la Société histo-

rique, archéologique et littéraire de Lyon, 1807-2007 » C (15/09-07/01/08) ; Quincié-en-Beaujolais, BM, « La Flibuste » (15/10-15/11) ; Saint-Igny-de-Vers, BM, « Mots animaux, expressions populaires et images d'animaux », (08/10-24/11) ; Saint-Symphorien-sur-Coise, Méd., « Le textile » (01/10-31/10) ; Valsonne, BM, « Les déchets » (01/10-15/11) ; Vaugneray, BM, « Climats en péril » (06/10-26/11). – **74** : Annecy, Bib. Bonlieu, « Jacques Peletier du Mans, un humaniste à Annecy au XVI^e s. » (14/09-27/10). – **75** : Paris, Bib. des arts décoratifs, « Les livres d'artistes à la Bibliothèque des arts décoratifs » (10/09-01/12) ; Bib. Forney, « Francisque Poulbot, 1879-1946, affichiste », C (18/09-05/01/08) ; BHVP, « Portraits de Paris. Photographies de Jean Michel Berts » (27/09-28/10) ; Bilipo, « Mystères sur les rails » (26/10-16/02/08) ; BnF, Site Richelieu, « Trésors photographiques de la Société de géographie » (18/09-16/12) ; « Alberto Giacometti, Œuvre gravé. Collections de la Giacometti et de la BnF » (19/10-13/01/08) ; « Un monde en partage, sept regards de Magnum... » (06/11-09/12) ; INHA, « Une bibliothèque numérique pour l'histoire de l'art » (13/09-20/10). – **78** : Versailles, BM., « Musique de cour à Versailles » (22/09-01/12). – **80** : Amiens, BM, « Peindre ou dessiner Jules Verne » (15/09-05/01/08). – **83** : Cavalaire-sur-Mer, Méd., « Portraits de voyage par Franck Clergue » (06/10-03/11) ; « Les caravaniers du sel de Djibouti » ; « Porteurs de l'Himalaya » (10/11-08/12) ; « Camet de voyage photographique par Raphaël Dupouy... » (15/12-12/01/08). – **87** : Limoges, BFM, « Arrêt sur maison d'arrêt » (06/10-19/10) ; « Les francophonies en Limousin à la BFM... » (04/09-05/10) ; « Motus, une maison d'édition inclassable » (03/10-12/12). – **89** : Sens, BM, « Edouard Charton et les siens (acquisitions 1991-2007) » (09/10-17/11). – **92** : Boulogne-Billancourt, Bib. Landowski, « J'habite une maison Prouvé » (25/09-31/10) ; Bib.-Méd., « Le roman populaire » (11/09-27/10) ; « Vous avez dit lutins ?... À la découverte d'un monde » (06/11-15/12) ; « Naissances d'une fantasy par Quentin Peyssonneaux » (06/11-15/12).

* : itinérante ; C : catalogue ; P : publication.



– **93** : Angers, Bib. Toussaint, « Peintures de Christophe Altayrac, artiste angevin... » (23/10-13/11) ; « Gaspard de la nuit, un coup de cœur littéraire de David d'Angers » (11/09-20/10) ; « Exposition et rencontre autour des dessins de Dav... » (15/11-08/12) ; Bib. Toussaint, « Blanc et... rencontre avec l'art contemporain » (23/10-17/11) ; Bib. Lac du Maine, « Quand le pouce fait son cinéma » (06/11-22/12) ; Bib. Montplaisir, « Photographies de Julie Bardoux accompagnées de textes de Mongia Sassi » (02/10-27/10) ; Bib. La Fayette, « À la rencontre des ours. Boucle d'or et les trois ours »* (27/11-15/12). – **51** : Châlons-en-Champagne, Bib. D. Diderot, « Les insectes et les plantes de Champagne méridionale » (02/10-31/10) ; Bib. G. Pampidou, « Mémoires de vi(l)le : la Rive Gauche » (13/09-17/11) ; « Une ville, une œuvre : Roland Irolla à l'honneur » (02/10-01/12) ; « 1807-2007, Le cadastre a 200 ans » (12/10-25/10) ; Reims, Bib. Carnégie, « Les corps du roi : figures d'Ubu à Reims et ailleurs », C (28/08-17/11) ; Méd. Jean Falala, « La passion Larry » (21/09-25/10) ; « Ubu roi par Daniel Casanave » (21/09-25/10) ; « La femme dans tous ses états » (23/10-24/11) ; « Noël et autres fêtes d'hiver » (27/11-22/12) ; « Jean de la Fontaine » (16/10-24/11) ; « Oranges » (04/12-22/12). – **52** : Bourbonne-les-bains, Méd., « Expositions de peintures fantasy » (06/12-01/03/08) ; Saint-Dizier, Méd. Romain Rolland, « Photos animalières de l'APFAN » (12/10-27/11). – **54** : Nancy, BM., « Le fonds Le Monnier » (15/09-06/01/08) ; « À livres couverts » (20/10-06/01/08) ; « Livres en fer forgé » (02/10-10/11). – **57** : Thionville, Espace In Vitro, « Autres Rives/Autres Livres d'Enfants » (19/09-28/10). – **59** : Lille, Méd. des Moulins, « Les origi-



En écho



Hervé This, *De la science aux fourneaux*, dessins de Jean-Michel Thiriet, Belin, coll. « Pour la science », 2007, 167 p. ISBN 978-2-84245-087-8

Hervé This est depuis près de quinze ans le pape incontesté de la cuisine scientifique : dès 1993, il faisait paraître *Les secrets de la casserole*, suivi rapidement de

Révélations gastronomiques et de bien d'autres ouvrages et articles (la liste de ses publications donne le vertige¹...). Il avait eu un précurseur, Jean Matricon, qui a publié en 1989 un savoureux petit livre, *Cuisine et molécules*, chez Hachette dans une défunte collection alors coéditée avec le Palais de la découverte.

Il revient néanmoins à Hervé This le mérite d'avoir largement diffusé une toute nouvelle approche de la cuisine, la gastronomie moléculaire, en explorant systématiquement ses diverses dimensions physico-chimiques sans jamais sacrifier sa dimension fondamentale, le plaisir. Hervé This est un écrivain gourmand et drôle et aussi un scientifique de haut vol, physico-chimiste INRA au Laboratoire de chimie du Collège de France et au Laboratoire de chimie d'Agro-ParisTech. Science, gourmandise, humour : ces trois qualités réunies font de ses livres des objets insolites, des livres sur la cuisine qui intéressent un public masculin au-delà du cercle relativement étroit des professionnels et des gastronomes militants.

1. www.college-de-france.fr/chaieres/chaire10/page_herve/PageCVHerve.htm

De la science aux fourneaux, son dernier opus, n'est pas un livre de recettes, mais un recueil de textes brefs et divers sur doubles pages, illustrés chacun d'un dessin humoristique et regroupés autour de grandes thématiques : les mille et un pièges du goût, les aliments « bons pour la santé », la vérification des idées reçues en cuisine et les phénomènes physico-chimiques à l'œuvre dans les processus culinaires. On a là un panorama des multiples champs de recherche contemporains, qui vont de l'influence de la couleur d'un vin sur les métaphores qu'utiliseront les dégustateurs pour en décrire le goût à la datation de l'invention des nouilles en Chine, 5 000 ans avant J.-C. Nous apprendrons pourquoi la congélation du calamar attendrit sa chair et pourquoi la carapace du homard rougit à la cuisson, ainsi que bien d'autres merveilles. L'auteur imagine enfin une cuisine prospective qui invente de nouveaux chemins à partir d'une mise en œuvre des possibles scientifiquement démontrés.

Hervé This sait raison garder et se méfie des excès médiatiques qu'a entraîné l'appropriation de ses méthodes par quelques stars contemporaines du *fooding* international (la cuisson à l'azote liquide...). Il rêve d'une cuisine peut-être combinatoire, peut-être conceptuelle, peut-être constructiviste, mais toujours basée sur la délectation. Et la délectation implique la convivialité qui ne relève pas des sciences dures, ce qui pose la question de l'intervention des sciences humaines dans une approche pluridisciplinaire de la gastronomie. On attendra ses œuvres futures pour en savoir plus, et d'ici là, on se réglera de ses contributions au très recommandable site de Pierre Gagnaire².

Caroline Rives

2. www.pierre-gagnaire.com/index.htm

Histoire de livres, livres d'histoire



Nathalie Ponsard, *Lectures ouvrières à St Etienne du Rouvray, des années trente aux années quatre-vingt dix*, L'Harmattan, coll. « Logiques historiques », 2007, 344 p. ISBN 978-2-296-02592-9

Universitaire, spécialiste des pratiques de lecture en milieu ouvrier, Nathalie Ponsard nous présente dans cet ouvrage le résultat de ses

recherches sur la banlieue rouennaise. *A priori*, un tel sujet s'adresse principalement à tous ceux qui s'intéressent à la

sociologie de la lecture. L'auteur s'est fixé l'objectif de trouver un fil conducteur entre les discours des élites ouvrières et les enquêtes quantitatives qui, trop souvent, excluent les individus de leur espace socioculturel. Ses recherches se situent dans la lignée des travaux de Roger Chartier.

Elle s'est livrée à une étude très approfondie d'une communauté ouvrière fortement marquée par l'idéologie communiste et cégétiste. Elle évoque longuement et avec moult détails les débats animés qui ont agités ces milieux durant cette période, en particulier, ceux qui ont concerné « la bataille du livre ». Au fil des pages, sont retracées les nombreuses luttes qui ont émaillé ces soixante années, la plus emblématique étant celle de La Chapelle Darblay, encore largement présente dans les mémoires.

Malheureusement, Nathalie Ponsard, peut-être en raison même de l'abondance des informations recueillies, semble avoir été quelque peu submergée par son sujet. Elle accumule, au fil des pages des dizaines d'entretiens retranscrits « dans leur jus », elle analyse laborieusement les positions de la CGT et du PC qui, pour la plupart sont bien connues et ont été mieux étudiées dans d'autres ouvrages. Les citations de *L'Humanité* ou de *Paris Normandie*, longues et fastidieuses, auraient pu être abrégées sans dommage, ainsi que les pages consacrées à la dernière guerre, totalement disproportionnées par rapport au sujet. Ces lourdeurs ajoutées à l'extrême confusion de

l'ouvrage, où le plan n'apparaît jamais très clairement en rendent la consultation particulièrement pénible. Ces défauts, encore accentués par la mise en page bâclée de l'ouvrage, n'incitent pas à poursuivre la lecture jusqu'à son terme. Ceci est d'autant plus regrettable que les matériaux recueillis sont abondants et particulièrement riches et qu'ils auraient pu donner lieu à une étude intéressante pour peu que l'auteur ait eu le souci d'en faire une synthèse en réduisant la masse de documents, trop souvent livrés à l'état brut.

Jean Mallet



Annie Chassagne, *La bibliothèque de l'Académie royale des Sciences au XVIII^e siècle*, Éditions du CTHS, coll. « CTHS Sciences, 5 » 2007, 308 p., 21 x 27 cm, ill. ISBN : 978-2-7355-0637-8

Initiée dans le cadre d'une contribution à la collection lancée par Henri-Jean Martin, le *Corpus iconographique de l'histoire du livre*, la recherche qui a conduit l'auteur, conservateur en chef à la Bibliothèque de l'Institut de France, à reconstituer la bibliothèque de l'Académie royale des Sciences aboutit, non seulement à restituer son histoire et celle de ses collections, mais à étendre son propos aux productions de l'Académie, à leur présentation et plus particulièrement au rôle dévolu à l'illustration. Le présent volume fait donc état d'un triple point de vue historique, épistémologique et iconologique. Sise rue Vivienne, l'Académie, bénéficiait de la proximité de la Bibliothèque Royale ; son déménagement au Louvre appela probablement la constitution de sa propre collection. Son essor fut lent, et le premier catalogue connu ne date que de 1744. L'enquête sur les bibliothécaires qui se sont succédé au XVIII^e s. (Morand père et fils et Demours), tous médecins, semble indiquer le rôle moteur qu'a joué leur discipline dans le développement de la bibliothèque mais l'on notera qu'en matière de « politique d'acquisition », une gestion économe a préféré solliciter les envois des savants, le zèle des correspondants et la dynamique des échanges dans l'accroissement des fonds, même si ceux-ci bénéficiaient davantage aux personnes qu'aux institutions. L'examen des reliures, du catalogage et des conditions de conservation tend à confirmer la « place marginale » de la bibliothèque aux yeux des académiciens jusqu'en 1775 environ. Sur ce point un chapitre comparatif conclut de façon intéressante que les académies provinciales et celle de Londres montraient davantage de considération pour leurs propres bibliothèques. Demours dresse un constat sans complaisance dont la

lecture ravira nos contemporains : désordre et indisciplinisme. La bibliothèque ne joue pas de rôle dans la diffusion du savoir et ne constitue pas un patrimoine organisé : la vraie vie de la science est ailleurs. « L'académie est plus un lieu de pouvoir et d'échange que de travail ». L'analyse des collections (auteurs, langues, imprimeurs, etc.) montre déjà une nette domination des traductions de l'anglais et la conclusion de l'auteur fait écho à certains propos tenus dans notre dossier : « L'actualité scientifique ne passe pas forcément par le livre imprimé. »

L'examen minutieux de l'iconographie des ouvrages scientifiques (frontispices, éléments de décor, gravures) ne décèle aucune présentation spécifique aux publications académiques. Leur caractère attrayant renforce la perception des expériences scientifiques comme événement social divertissant, mais dans les publications qui relèvent de grands chantiers de prestige ou de séries périodiques, les meilleurs dessinateurs se plient aux exigences du projet scientifique et, dans ces derniers, le souci esthétique le cède à la quête de l'exactitude. Le destin de l'image est certes étroitement lié à la discipline, mais si l'histoire naturelle et la présentation des machines n'autorisent pas les mêmes marges interprétatives, l'illustration répond à ce même principe qu'un bon dessin vaut mieux qu'un long discours, et l'idéal exprimé par Réaumur est bien de conjuguer intelligemment les avantages de chacun. De longues citations des auteurs, l'examen des techniques et des contraintes économiques permet de distinguer les usages et les exigences. Reste que l'image est passée « d'un statut de soutien de la description à un statut plus autonome ».

La dernière partie « Miscellanées » – une bonne moitié du livre – examine méthodiquement une cinquantaine d'ouvrages (publications de l'Académie, travaux, entreprise et expéditions de l'Académie, Relations avec les Académies en France et à l'étranger, Traductions, Envois) et donne une contrepartie concrète aux chapitres précédents en plongeant dans le détail de la production de l'époque.

D'une lecture agréable, ce livre passionnant rend un écho surprenant aux problématiques actuelles soulevées dans le présent numéro. Ce n'est pas le moindre de ses charmes.

Philippe Levreaud

Des thèmes essentiels qui intéressent les jeunes et leurs familles. Pour répondre aux attentes de vos lecteurs et leur permettre de faire les bons choix d'orientation : proposez les collections de l'Onisep.

Les **Dossiers**



Chaque titre de cette collection est une véritable référence sur les filières d'études, les métiers et les secteurs professionnels. Ces ouvrages thématiques complets sont destinés à être le socle de votre documentation.

DERNIERS TITRES :

- Le dico de l'orientation 2007
- Le dico des métiers 2007
- Les écoles de commerce

Prix unitaire : 9 €

34,20 €
Abonnement
4 Numéros

Parcours, construire son avenir



Cette collection s'adresse aux jeunes, parents, professionnels du monde éducatif... Chaque titre est un guide complet d'informations sur les métiers, leur environnement et les formations qui y conduisent. Pour construire un projet professionnel solide.

DERNIERS TITRES :

- Transport et logistique
- Journalisme, communication, documentation
- L'humanitaire

Prix unitaire : 12 €

114 €
Abonnement
10 Numéros

Voie Pro



Une collection destinée aux jeunes qui souhaitent se diriger, après la classe de 3^e, vers l'apprentissage d'un métier. Voie Pro met en avant les métiers phares et les formations professionnelles conduisant aux diplômes recherchés par les employeurs.

DERNIERS TITRES :

- Les métiers de l'agriculture et de la forêt
- Les métiers des industries graphiques
- Les métiers de l'hôtellerie et de la restauration

Prix unitaire : 7,50 €

28,50 €
Abonnement
4 Numéros

Réadaptation



La revue mensuelle sur les handicaps et les personnes handicapées destinée aux professionnels de la réadaptation, aux médecins, aux personnes handicapées et à leurs familles. Dans chaque titre : une interview d'une personnalité, une partie magazine sur l'actualité de la réadaptation, un dossier thématique complet.

DERNIERS TITRES :

- Mutualité, fonction publique et handicap
- Poliomyélite
- Les maisons départementales des personnes handicapées

Prix unitaire : 9 €

70 €
Abonnement
10 Numéros

Les **Fiches Métiers**

Nouvelle version !

Le principe de base : 1 fiche = 1 métier
12 numéros sont déjà disponibles.
Les fiches métiers ont changé de forme : une toute nouvelle formule, plus complète, totalement mise à jour et plus facile d'accès pour les élèves de collège. Elles se présentent sous forme de fascicules classés par secteur.

DERNIERS TITRES :

- Fonction publique
- Maths, physique
- Mécanique dans l'industrie et les services
- Énergies
- Transport, logistique
- Commerce, distribution

Prix unitaire : 10 €



Vous pouvez commander ou acheter directement ces ouvrages.

Internet

www.onisep-librairie.fr

Règlement par chèque ou carte bancaire

Courrier

Onisep, 12 mail Barthélemy-Thimonnier Lognes, 77437 Marne-la-Vallée Cedex 2

Sur papier libre, accompagné de votre règlement par chèque à l'ordre de l'agent comptable de l'Onisep
Frais de port : 4€ / Dom-Tom et étranger : nous consulter

Librairie de l'éducation

13, rue du Four, 75006 Paris (M^o Mabillon)
Ou dans les librairies Onisep de votre région et toutes les librairies

Une information, un renseignement...

01 64 80 35 00

De 9h à 17h30



meubler

informatique

accessoires



BORGEAUD BIBLIOTHEQUES

Siège social : 122, avenue Henri Ginoux
BP 350 - 92541 Montrouge cedex - France

Tel : (33) 01 41 17 49 00

Fax : (33) 01 41 17 49 29

E-mail : info@borgeaudbibliotheques.com

Site : www.borbib.com

